



*Fondamentaux*  
*Bibliques*

Volume 3

**CHARLES H. MACKINTOSH**

Éditions Bible et Foi  
Collection "Les Anciens Sentiers"

# Fondamentaux

# Bibliques

Volume 3

Par Charles H. Mackintosh (1820-1896)

Évangéliste Irlandais

*Écrivain, rédacteur en chef de magazine*



*« Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi ! »*

*Dwight L. Moody*



Éditions Bible et Foi  
www.bible-foi.com  
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. Lisez et relisez ces lignes, **mais surtout priez-les**. Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

*« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de Ta croix et de la vie victorieuse en Toi. Je Te demande que Ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de Ta personne ! »*

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

---

© **Adaptation française : Éditions Bible et Foi – 2026**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers [www.bible-foi.com](http://www.bible-foi.com) serait très apprécié.

**Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.**

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

---

# TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
Biographie .....	6
1. Le joug mal assorti. ....	10
- Le principe du joug mal assorti.....	10
- Le mariage.....	14
- Les affaires.....	20
- Les associations religieuses .....	25
- Les associations philanthropiques.....	32
2. Les rapports entre chrétiens .....	37
3. Réflexions sur la Sainte Cène. ....	44
- La nature de l'ordonnance de la Saint Cène.....	44
- Les circonstances de son institution.....	57
- Les personnes auxquelles elle était destinée.....	63
- Le moment et la manière de la célébrer. ....	68
4. La prière, à sa juste place .....	73
5. La prière et la réunion de prière .....	78
6. Dieu en toute chose .....	95
7. La plénitude de Dieu pour un vase vide .....	99

## BIOGRAPHIE

Charles Henry Mackintosh était le fils du capitaine Duncan Mackintosh, officier dans un régiment des Highlands. Il a eu une expérience spirituelle à l'âge de 18 ans grâce aux lettres de sa sœur et à la lecture des « Opérations de l'Esprit » de John Nelson Darby. En 1838, il est allé travailler dans une maison de commerce à Limerick, en Irlande. L'année suivante, il se rend à Dublin et s'identifie aux « Frères de Plymouth ».

Mackintosh était un prédicateur chrétien du XIXe siècle, dispensationaliste, auteur de commentaires bibliques, éditeur de magazines et membre des « Frères de Plymouth ». Mackintosh s'est beaucoup intéressé et a participé activement au grand réveil évangélique irlandais de 1859 et 1860.

La renommée littéraire de Mackintosh repose principalement sur son ouvrage « Notes on the Pentateuch », qui commence par un volume de 334 pages sur la Genèse et se termine par un ouvrage en deux volumes sur le Deutéronome, qui compte plus de 800 pages. Ces ouvrages sont toujours imprimés et ont été traduits dans une douzaine de langues.

Arno C. Gaebelein dit de Mackintosh, ainsi que d'autres écrivains des Frères : « *J'ai trouvé dans ces écrits... la nourriture de l'âme dont j'avais besoin. J'estime ces hommes à côté des Apôtres pour leurs enseignements sains et spirituels* ».

Charles Spurgeon, qui a croisé le fer avec les premiers « Frères de Plymouth », sur leurs idées du ministère, offre le commentaire suivant sur les « Notes on Leviticus » de C.H. Mackintosh : « *Nous n'approuvons pas le Plymouthisme qui imprègne ces notes, mais elles sont fréquemment suggestives, et doivent être lues avec prudence* ». Sur ses « Notes sur la Genèse », cependant, Spurgeon a complimenté leurs « **réflexions précieuses et édifiantes** ».

Dwight L. Moody a offert un point de vue qui, dans l'ensemble, était beaucoup plus positif que celui de Spurgeon, en écrivant : « *J'ai eu mon attention attirée par les notes de C.H.M., et j'ai été tellement satisfait et en même temps profité de la façon dont elles ouvraient la vérité de l'Écriture, que je me suis procuré immédiatement tous les écrits du même auteur, et s'ils ne pouvaient être remplacés, je préférerais me séparer de toute ma bibliothèque, à l'exception de ma Bible, plutôt que de ces écrits* ».

Il a résumé la valeur des écrits de Mackintosh en déclarant que « **Mackintosh a eu la plus grande influence sur moi** ».

Mackintosh mourut le 2 novembre 1896, peu après avoir entamé sa 76e année, à la suite d'une faiblesse croissante qui ne lui laissait plus l'énergie de prêcher, bien qu'il ait continué à écrire jusqu'à ce que cela devienne impossible. Il a fini par cesser d'écrire, mais sa littérature a continué à être publiée. La 6e édition des Notes sur le livre de la Genèse est publiée avant la fin de l'année.

Un auteur américain a fait remarquer qu'il ne permettrait pas à ses « *pensées de se livrer à un éloge complet (des hommes) – mais plutôt de reconnaître la grâce de Dieu accordée à son serviteur* ».

Un magazine australien, « The Message », a publié ceci dans ses pages : « *Nous allons maintenant annoncer le départ de notre frère bien-aimé et honoré, M. Mackintosh, pour rejoindre le Christ. Sa santé était défaillante depuis douze mois, mais il a continué à recevoir les poignées de pâturage mensuellement comme avant – un enseignement très doux et profitable.*

*La respiration de M. Mackintosh l'a beaucoup gêné et, pendant un certain temps, il n'a pas été capable d'aller aux réunions, ni même de quitter la maison, mais il ne s'est pas couché. J'allais le voir aussi souvent que possible. Quand je lui demandais comment il allait, il me répondait toujours : « Comme je dois être ». **La voie de Dieu était toujours la meilleure pour lui.***

*Six mois seulement avant son propre départ pour rejoindre le Christ, J.B. Stoney, dont la santé déclinait à Scarborough, a dit de CHM : « Il est maintenant là où l'amour est satisfait ! »*

Dr Smith

## PRÉFACE

### Retourner aux fondements

*« En ces jours-là, il n'y avait pas de roi en Israël, chacun faisait ce qui lui semblait bon »  
(Juges 21.25).*

Celui qui lit ces pages avec un cœur attentif ne tardera pas à ressentir un malaise familier : le sentiment que quelque chose, dans le christianisme de notre temps, s'est profondément fracturé. Non pas que la foi soit morte, elle flamboie encore en bien des âmes, mais ses fondements, ceux-là mêmes que l'Écriture pose avec une autorité absolue et sans appel, ont été recouverts, érodés, parfois même délibérément mis de côté au nom du confort, de la modernité ou de la paix des assemblées.

Nous vivons une époque qui ressemble, de manière troublante, à celle décrite dans le livre des Juges. Alors que le peuple de Dieu était entré dans la Terre Promise, qu'il avait reçu la Loi, qu'il connaissait Sa Parole et avait vu ses merveilles, il ne tarda pas à glisser vers ce principe dévastateur : chacun faisait ce qui lui semblait bon. Plus de roi reconnu dans son autorité, plus de référence absolue, plus de soumission commune à une vérité qui dépasse les préférences individuelles. Christ n'est plus « que sauveur » de l'Église, sa position de « Seigneur et de Chef » lui a été contesté par ses propres enfants.

*« Pourquoi m'appellez-vous : Seigneur ! Seigneur ! Et ne faites-vous pas ce que je dis ? »  
(Luc 6.46).*

N'est-ce pas, à bien des égards, le portrait du christianisme contemporain ? L'Évangile de la grâce est transformé de plus en plus en philosophie du bien-être. L'obéissance aux Écritures, qui est l'appel fondamental de Dieu envers les siens, a été négociée contre un laxisme grandissant.

C'est précisément dans ce contexte que les écrits de Charles H. Mackintosh retrouvent toute leur brûlante actualité. Cet homme du XIX<sup>e</sup> siècle, qui connaissait déjà les ravages d'un christianisme tiède et formé aux contours du monde, ne cherchait pas à innover. Il cherchait, avec une fidélité obstinée, à revenir.

Revenir à quoi ? Aux fondamentaux bibliques. À la séparation d'avec le monde que réclame l'Alliance. À la Sainte Cène célébrée dans sa signification profonde plutôt que dans sa routine.

À la prière comprise non comme un rite mais comme un échange vivant avec Dieu. À ces relations fraternelles bâties sur la pureté et la vérité. À ce joug dont Christ lui-même dit qu'il est doux ; et qui ne peut s'unir avec aucun autre joug, fut-il respectable, profitable ou bien intentionné.

Ce volume, troisième de la série « Fondamentaux Bibliques », n'est pas un traité de théologie spéculative. C'est une invitation pressante, parfois sévère, toujours aimée, à examiner honnêtement devant Dieu la cohérence de notre marche avec la vérité que nous professons. Mackintosh écrit comme un médecin qui aime ses patients : il diagnostique sans pitié, mais pour guérir, non pour condamner.

Que le lecteur ne cherche donc pas ici à se rassurer sur son état spirituel, mais à en être éclairé. Que celui qui lit dans un esprit de prière, comme nous y exhortait l'introduction de ce livre, soit prêt à recevoir non ce qu'il veut entendre, mais ce que le Saint-Esprit voudra lui dire. **Car la Parole de Dieu est vivante et efficace, et aucune génération, pas même la nôtre, n'a jamais réussi à la rendre obsolète.**

*« Car la parole de Dieu est vivante et efficace, plus tranchante qu'aucune épée à deux tranchants ; elle pénètre jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit... elle juge les pensées et les intentions du cœur » (Hébreux 4.12).*

Puisse ce volume contribuer, dans la main de Dieu, à ce réveil des consciences dont notre époque a si profondément besoin. Non pas un réveil de programmes ou d'émotions, mais un réveil de la foi. Une foi ancienne mais terriblement actuelle, solide et exigeante ; celle qui a été transmise une fois pour toutes aux saints.

Bible et Foi

# 1. LE JOUG MAL ASSORTI

## Le principe du joug mal assorti

Toute personne qui aspire sincèrement à progresser dans sa vie chrétienne, ou qui cherche à aider d'autres croyants à s'élever spirituellement, ressent un profond accablement et une grande tristesse face à l'état du christianisme de notre époque. Le niveau spirituel est si bas, l'aspect si malsain et l'esprit si faible, que l'on est parfois tenté de désespérer de trouver un témoignage authentique et fidèle envers notre Seigneur absent.

Cette situation est d'autant plus affligeante quand on considère les puissants motifs qui devraient nous animer. Que nous regardions au Maître que nous sommes appelés à suivre, au chemin sur lequel nous devons marcher, au but vers lequel nous devons fixer constamment nos regards, ou aux espérances qui devraient nous encourager, nous ne pouvons que reconnaître ceci : si nous entrons de tout cœur dans ces réalités, si nous les vivons par une foi plus simple, nous manifesterions certainement une vie chrétienne plus fervente.

L'apôtre nous dit : « *Car l'amour de Christ nous presse* » (2 Corinthiens 5.14). Voilà le motif le plus puissant de tous. Plus le cœur est rempli de l'amour de Christ, plus notre regard intérieur est fixé sur sa personne bénie, plus nous chercherons à suivre de près ses traces célestes. Ses traces ne peuvent être discernées que par un « œil simple », et à moins que notre volonté ne soit brisée, notre chair mortifiée et notre corps soumis, nous échouons complètement dans notre marche de disciple, et nous ferons naufrage quant à la foi et à une bonne conscience.

Que mon lecteur ne s'y trompe pas. Il ne s'agit aucunement ici de la question du salut personnel. Il s'agit de tout autre chose. Rien n'est plus basement égoïste, après avoir obtenu le salut comme fruit de l'agonie de Christ, de sa sueur de sang, de sa croix et de sa passion, que de se tenir aussi loin que possible de sa sainte personne, tout en préservant notre sécurité personnelle. Une telle attitude révèle, même selon le jugement naturel, un caractère méprisable. Mais quand cet exemple est donné par quelqu'un qui professe devoir tout son bonheur présent et éternel à un Maître rejeté, crucifié, ressuscité et absent, aucun langage ne saurait exprimer cette bassesse morale.

« *Pourvu que j'échappe au feu de l'enfer, peu importe ma marche comme disciple !* »  
N'avez-vous pas en horreur, cher lecteur, un tel sentiment ? Ne le détestez-vous pas jusqu'au fond de votre âme ?

S'il en est ainsi, efforcez-vous sérieusement de le fuir et de vous placer à l'exact opposé, que votre langage fidèle soit : « *Pourvu que mon Maître soit glorifié, peu importe comparativement ma sécurité personnelle !* »

Plaise à Dieu que ce soit là l'expression véritable de nombreux cœurs aujourd'hui, alors que, hélas, on peut dire en vérité : « *tous, en effet, cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ* » (Philippiens 2.21). Plaise à Dieu que le Saint-Esprit suscite, par sa puissance irrésistible et son énergie céleste, un troupeau de disciples séparés du monde et dévoués à l'Agneau, chacun lié par les cordes de l'amour aux cornes de l'autel. Une compagnie semblable aux trois cents de Gédéon dans l'ancien temps, sachant se confier en Dieu et renoncer à la chair. Comme le cœur désire ardemment voir cela ! Comme l'esprit, accablé par moments devant l'aspect glacial et desséchant d'une profession froide et sans influence, aspire sérieusement à un témoignage plus vigoureux, d'un cœur sans partage pour Celui qui s'est anéanti lui-même et a laissé sa gloire afin que, par son sang précieux versé pour nous, nous puissions être élevés jusqu'à devenir ses compagnons dans une félicité éternelle.

**Parmi les nombreux obstacles qui s'opposent à cette entière consécration du cœur à Christ que je désire ardemment pour moi-même et pour mon lecteur, le joug mal assorti occupe l'une des premières places.**

« *Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger. Car quel rapport y a-t-il entre la justice et l'iniquité ? ou qu'y a-t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord y a-t-il entre Christ et Bélial ? ou quelle part a le fidèle avec l'infidèle ? Quel rapport y a-t-il entre le temple de Dieu et les idoles ?*

*Car nous sommes le temple du Dieu vivant, comme Dieu l'a dit : J'habiterai et je marcherai au milieu d'eux ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux, et séparez-vous, dit le Seigneur ; ne touchez pas à ce qui est impur, et je vous accueillerai. Je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant* » (2 Corinthiens 6.14-18).

L'économie mosaïque nous enseigne absolument le même principe moral : « *Tu n'ensemenceras point ta vigne de deux espèces de semences, de peur que tu n'aies à sanctifier la totalité de la semence que tu auras semée et le produit de la vigne. Tu ne laboureras point avec un bœuf et un âne attelés ensemble.*

*Tu ne porteras point un vêtement tissu de diverses espèces de fils, de laine et de lin réunis ensemble » (Deutéronome 22.9-11 ; voir aussi Lévitique 19.19).*

Ces passages de l'Écriture suffisent pour montrer le mal moral d'un joug mal assorti. On peut affirmer avec une entière assurance que personne ne peut être un disciple de Christ, libre de tout lien, s'il se trouve, d'une manière ou d'une autre, sous un joug mal assorti. Il se peut qu'il soit sauvé, qu'il soit un enfant de Dieu, un croyant sincère ; mais il ne peut être un disciple pleinement intègre. Non seulement cela, mais il y a un empêchement positif à une pleine manifestation de ce qu'il peut être en réalité, malgré le joug inégal qu'il porte.

*« Sortez du milieu d'eux... Et je vous accueillerai... Je serai pour vous un père, et vous serez pour moi des fils et des filles, dit le Seigneur tout-puissant ».*

C'est-à-dire : *« Sortez votre nuque de dessous le joug mal assorti, et je vous recevrai, et alors il y aura une manifestation pleine, ouverte et pratique de votre relation avec le Seigneur Tout-Puissant ! »*

Cette idée est clairement différente de celle exprimée dans l'épître de Jacques : *« Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité » (Jacques 1.18)*. Et dans celle de Pierre : *« puisque vous avez été régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la parole vivante et permanente de Dieu » (1 Pierre 1.23)*.

Et encore dans la première épître de Jean : *« Voyez quel amour le Père nous a témoigné, pour que nous soyons appelés enfants de Dieu ! » (1 Jean 3.1)*. De même dans l'Évangile selon Jean : *« Mais à tous ceux qui l'ont reçue, à ceux qui croient en son nom, elle a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, lesquels sont nés, non du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu » (Jean 1.12-13)*.

Dans tous ces passages, la relation d'enfants est fondée sur le conseil et l'action de Dieu, et nous est présentée comme la conséquence de quelque chose qui ne vient pas de nous. En revanche, dans 2 Corinthiens 6, elle nous est présentée comme le résultat de notre affranchissement du joug mal assorti. En d'autres termes, c'est ici une question entièrement pratique.

Ainsi, dans Matthieu 5, nous lisons : *« Mais moi, je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (Matthieu 5.44-45)*.

Ici encore, c'est l'établissement pratique et la manifestation publique de la relation, avec l'influence morale qui en découle. Il convient aux fils d'un tel Père d'agir d'une telle manière.

En résumé, nous avons la position abstraite ou la relation de fils, fondée sur la volonté souveraine de Dieu et sur son action ; puis nous avons le caractère moral qui en est la conséquence, découlant de cette relation, caractère qui fait que Dieu peut à juste titre reconnaître publiquement cette relation.

**Dieu ne peut reconnaître pleinement et publiquement ceux qui portent un joug mal assorti avec les incrédules, car s'il le faisait, ce serait reconnaître le joug lui-même.**

Or, il ne peut reconnaître les « ténèbres », « l'iniquité », « Béliel », les « idoles » et un « incrédule ». Comment le pourrait-il ? Ainsi donc, si je me mets volontairement sous le même joug avec l'un de ceux-là, je m'identifie moralement et publiquement avec eux, et nullement avec Dieu. Je me suis placé dans une position que Dieu ne peut reconnaître, et par conséquent, il ne peut me reconnaître moi non plus. Mais si je me retire de cette position, si j'en sors et que je me sépare, si je secoue de dessus mon cou le joug mal assorti, alors, et seulement alors, je puis être publiquement et pleinement reçu et reconnu comme un « *fils ou une fille du Seigneur Tout-Puissant* ».

Ce principe est solennel et pénétrant pour tous ceux qui sentent qu'ils se sont malheureusement laissé prendre dans un tel joug. Ils ne marchent pas comme des disciples et ne se trouvent ni publiquement ni moralement sur le terrain des fils. Dieu ne peut les reconnaître. Leur relation secrète n'est pas ce dont il s'agit ; mais ils se sont placés eux-mêmes complètement en dehors du terrain de Dieu. Ils ont imprudemment passé leur cou dans un joug qui ; n'étant pas le joug de Christ ; doit être celui de Béliel ; et ce n'est que lorsqu'ils auront rejeté ce joug que Dieu pourra les reconnaître comme ses fils et ses filles.

La grâce de Dieu est infinie, sans doute ; elle peut venir à notre rencontre dans tous nos manquements, dans toutes nos faiblesses. Mais si nos âmes aspirent à une marche plus élevée comme disciples, il nous faut secouer aussitôt le joug mal assorti, coûte que coûte, si du moins il est en notre pouvoir de le faire. Dans le cas contraire, nous n'avons qu'à baisser la tête avec confusion et à nous attendre à Dieu pour une pleine délivrance.

Il y a quatre rapports distincts sous lesquels nous pouvons considérer le joug mal assorti : le mariage, le commerce, la religion et la philanthropie. Certains chrétiens seraient peut-être disposés à limiter le sens de 2 Corinthiens 6.14 au premier de ces rapports, mais l'apôtre ne le fait pas.

Voici ses paroles : « *Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger* ». Il ne précise pas le caractère ou l'objet de ce joug, ce qui nous autorise à donner à ce passage l'application la plus étendue et à en porter le tranchant sur toute espèce de joug mal assorti. Nous verrons l'importance de cette démarche avant la fin de ces observations, si le Seigneur le permet.

## LE MARIAGE

Considérons d'abord le joug domestique ou conjugal. Quelle plume pourrait dépeindre les angoisses d'âme, la misère morale, ainsi que les conséquences néfastes pour la vie spirituelle et le témoignage, qui découlent du mariage d'un chrétien avec une personne non convertie ? Il me semble que rien n'est plus déplorable que la condition de quelqu'un qui découvre, quand il est trop tard, qu'il s'est uni pour la vie à une personne avec laquelle il ne peut avoir ni une pensée ni un sentiment en commun.

L'un désire servir Christ, l'autre ne peut servir que le diable ; l'un soupire après les choses de Dieu, l'autre n'aspire qu'aux choses de ce monde ; l'un cherche à tenir dans la mort la chair avec toutes ses affections et ses désirs, l'autre ne cherche qu'à les satisfaire. Ils sont pareils à une brebis et à un bouc enchaînés l'un à l'autre : la brebis languit après les verts pâturages, tandis que le bouc ne désire que brouter les ronces qui poussent le long des fossés.

La triste conséquence en est que tous les deux souffrent de la faim. L'un ne veut pas paître dans la prairie, l'autre ne peut pas se nourrir des ronces, et ainsi ni l'un ni l'autre n'obtient ce qui convient à sa nature ; à moins que le bouc, grâce à sa plus grande force, ne réussisse à forcer son compagnon de joug à rester parmi les ronces, pour y languir et mourir.

La leçon de ceci est assez claire, et son application n'est, hélas, que trop courante. Le bouc réussit ordinairement à parvenir à ses fins. **Le conjoint mondain l'emporte presque toujours.** On constatera le plus souvent que, dans les cas du joug conjugal, chrétiennement mal assorti, c'est le pauvre chrétien qui souffre, comme le montrent clairement les fruits amers d'une mauvaise conscience, l'abattement du cœur et l'esprit sombre et découragé. C'est là payer bien cher la satisfaction d'une affection naturelle ou l'acquisition de quelque misérable avantage temporel. C'est un fait qu'un tel mariage constitue un principe de mort pour le christianisme pratique et pour la croissance de la vie spirituelle. Il est moralement impossible d'être un disciple de Christ indépendant du monde, tout en ayant son cou sous le joug du mariage avec un incrédule.

Pas plus qu'un coureur aux jeux olympiques ne pouvait espérer remporter la couronne de la victoire en attachant à son corps un poids lourd ou un corps mort. C'est déjà bien assez d'avoir un corps de mort à porter, sans s'en charger d'un second.

Il n'y eut jamais un vrai chrétien qui n'ait pu faire l'expérience qu'il avait déjà abondamment à faire pour combattre les misères de son propre cœur, sans aller se charger des misères de deux. Sans aucun doute, l'homme qui, imprudemment et dans un esprit de désobéissance, épouse une femme non convertie ; ou la femme qui de même épouse un homme non converti ; prend volontairement sur soi le fardeau des misères réunies de deux cœurs. Et qui est suffisant pour ces choses ?

Un saint peut compter pleinement sur la grâce de Christ pour subjuguier sa propre mauvaise nature ; mais il ne peut certainement pas compter de la même manière sur cette grâce par rapport à la mauvaise nature du compagnon de son union mal assorti. S'il s'est mis sous ce joug par ignorance, le Seigneur viendra à son aide, sur le terrain d'une pleine et entière confession, et amènera son âme à une restauration complète.

Paul pouvait dire : « *Mais je traite durement mon corps et je le tiens assujetti, de peur d'être moi-même rejeté, après avoir prêché aux autres* » (1 Corinthiens 9.27). Et il dit ceci en connexion immédiate avec la lutte pour remporter le prix :

*« Ne savez-vous pas que ceux qui courent dans le stade courent tous, mais qu'un seul remporte le prix ? Courez de manière à le remporter. Tous ceux qui combattent s'imposent toute espèce d'abstinences, et ils le font pour obtenir une couronne corruptible ; mais nous, faisons-le pour une couronne incorruptible. Moi donc, je cours, non pas comme à l'aventure ; je frappe, non pas comme battant l'air » (1 Corinthiens 9.24-26).*

Ce n'est pas ici une question de vie ou de salut, mais simplement une question de course dans la lice ; il s'agit de courir de telle sorte que nous remportions le prix, une couronne incorruptible. Le fait d'être appelé à courir suppose que nous avons la vie, car personne n'engagerait des hommes morts à courir dans la lice. J'ai évidemment la vie avant de commencer à courir, et par conséquent je ne pourrai la perdre, bien que je puisse manquer à remporter la couronne promise ; car ce n'est pas la vie qui est proposée comme prix à obtenir.

Nous ne sommes pas appelés à courir pour avoir la vie, car elle ne vient pas de celui qui court, mais de Dieu par la foi en Jésus-Christ, qui par sa mort nous a acquis la vie et nous la communique par l'énergie puissante du Saint-Esprit. Or cette vie, étant la vie d'un Christ ressuscité, est éternelle, car il est le Fils éternel.

Comme il le dit lui-même en s'adressant au Père : « *Tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés* » (Jean 17.2).

Cette vie est donnée sans aucune condition. Dieu ne nous donne pas la vie comme pécheurs pour nous appeler ensuite à courir afin de l'obtenir comme saints, avec la sombre possibilité de perdre cette précieuse grâce en manquant dans notre course. Ce serait là courir « comme à l'aventure », ainsi que beaucoup essaient de le faire, hélas, qui professent être entrés dans la carrière sans savoir cependant s'ils ont la vie ou non. De telles personnes courent pour obtenir la vie et non une couronne ; mais Dieu n'expose pas la vie au bout de la lice comme prix du vainqueur ; Il la donne au point de départ, comme la force par laquelle nous courons.

La capacité de courir et l'objet après lequel nous courons sont deux choses bien différentes ; pourtant elles sont sans cesse confondues par ceux qui ignorent le glorieux Évangile de la grâce de Dieu, dans lequel Christ est manifesté comme la vie et la justice de tous ceux qui croient en son nom, et cela d'ailleurs comme le don gratuit de Dieu et non comme la récompense pour avoir bien couru.

Or, en considérant les conséquences si excessivement fâcheuses d'un joug conjugal mal assorti, c'est principalement dans sa portée sur notre marche comme disciples que nous les considérons. Je dis principalement, parce que tout notre être moral et toutes nos expériences en sont profondément affectés. Je doute fort qu'on puisse porter un coup plus sensible à sa prospérité dans la vie divine, qu'en contractant un joug mal assorti. En effet, le fait même d'agir ainsi prouve que le déclin de la vie spirituelle a déjà commencé avec les symptômes les plus alarmants.

Mais quant à l'état de disciple et au témoignage, la lampe peut être regardée comme presque éteinte, ou si elle donne par occasion une faible lueur, celle-ci ne sert qu'à mettre en évidence ce que cette misérable position a d'effrayant et de sombre, et les affreuses conséquences de l'acte de se mettre sous un joug mal assorti avec un incrédule.

Je me borne à ces observations quant à l'influence du joug mal assorti sur la vie, le caractère, le témoignage et l'état de disciple d'un enfant de Dieu. Je voudrais maintenant dire quelques mots sur son effet moral manifesté dans le cercle domestique. Ici encore, les conséquences en sont vraiment lamentables. Il ne saurait en être autrement.

Deux personnes se sont réunies pour vivre dans les relations les plus étroites et les plus intimes, avec des goûts, des habitudes, des sentiments, des désirs, des tendances et des buts diamétralement opposés. Elles n'ont rien en commun, de sorte que dans chaque mouvement qu'elles font, elles ne peuvent que se heurter l'une l'autre.

L'incrédule ne peut, en réalité, aller avec le croyant ; et si, grâce à une extrême amabilité ou à une profonde hypocrisie, il y a une apparence d'harmonie, quelle en est la valeur aux yeux du Seigneur, qui juge de l'état des cœurs par rapport à lui-même ?

Puis encore, si le croyant devait malheureusement se trouver d'accord, à quelque degré, avec son compagnon de joug, cet accord ne peut se faire qu'aux dépens de sa marche comme disciple, et il en résulte une conscience qui le condamne devant le Seigneur. Et ceci encore donne lieu à l'accablement d'esprit, et peut-être à de l'aigreur, qui se manifeste dans l'intérieur de la famille, de manière que la grâce de l'Évangile n'est pas mise en évidence et que l'incrédule n'est ni attiré ni gagné.

Le joug mal assorti apparaît, à tous égards, comme une chose fort triste. Il déshonore Dieu, porte atteinte au bien-être spirituel, tend à détruire l'état de disciple et le témoignage, et est tout à fait contraire à la paix et à la bénédiction domestiques. Il produit de l'éloignement, de la froideur et des malentendus ; ou bien, si ce n'est pas le cas, **il tendra, du côté du chrétien, à lui faire perdre son caractère de disciple et sa bonne conscience, qu'il peut être tenté de sacrifier sur l'autel de la paix domestique.** Ainsi, de quelque manière que nous le considérions, un joug mal assorti ne peut conduire qu'aux conséquences les plus déplorables.

Puis, quant à son effet sur les enfants, il est tout aussi triste. Ceux-ci sont naturellement enclins à suivre l'exemple de celui de leurs parents qui n'est pas converti. « *Leurs fils parlaient à moitié l'asodien, et ne savaient pas parler le juif, mais ils parlaient la langue de tel ou tel peuple* » (Néhémie 13.24). Il ne peut y avoir aucune union de cœurs dans l'éducation des enfants, aucune harmonie, aucune confiance mutuelle dans leur traitement. L'un désire les élever dans la discipline et sous les avertissements du Seigneur ; l'autre désire les élever selon les principes du monde, de la chair et du diable. Et comme les sympathies des enfants, à mesure qu'ils grandissent, se rangent d'elles-mêmes de ce dernier côté, il n'est pas difficile de prévoir quelle sera l'issue.

Enfin, il est à la fois vain, inconvenant et contraire à la Parole d'essayer de labourer avec un joug mal assorti, ou d'ensemencer le champ de deux espèces de semence ; tout cela ne peut produire que des souffrances et de la confusion.

Avant de quitter cette partie de notre sujet, je voudrais faire une remarque sur les raisons qui ordinairement poussent les chrétiens à entrer dans le joug du mariage moralement mal assorti. Nous savons tous, hélas, combien il est facile pour le pauvre cœur de se persuader lui-même de la droiture d'une démarche qu'il désire faire, et comme le diable nous fournit des arguments plausibles pour nous convaincre qu'elle est bonne.

Des arguments que le triste état moral de notre âme nous fait considérer comme clairs, satisfaisants et concluants.

Le fait même que nous nous adonnions à de telles pensées prouve que nous sommes incapables de peser, avec un esprit impartial et une conscience spirituellement juste, les conséquences sérieuses d'une telle démarche. Si l'œil était simple (c'est-à-dire si nous n'étions gouvernés que par un seul et même objet : la gloire et l'honneur du Seigneur Jésus-Christ), nous n'envisagerions jamais l'idée de mettre notre nuque sous un joug mal assorti ; et par conséquent, nous n'éprouverions ni difficulté ni perplexité à ce sujet.

Un coureur dont l'œil est fixé sur la couronne ne sera jamais dans la perplexité pour savoir s'il doit s'attacher au cou un poids de cent kilogrammes ou non. Une telle pensée ne lui viendrait jamais à l'esprit ; et non seulement cela, mais un coureur bien exercé aurait une si claire perception de tout ce qui pourrait entraver sa course que, pour lui, apercevoir quelque chose de ce genre serait en même temps le rejeter de manière décidée.

Or, s'il en était ainsi avec les chrétiens quant au mariage qui n'est pas selon la Parole, un monde de souffrances et de perplexités leur serait épargné.

Mais il n'en est pas ainsi. Le cœur hors de la communion est moralement incapable de discerner les choses qui diffèrent ; et lorsqu'on est dans cette condition, le diable a facilement le dessus et réussit bientôt dans ses efforts pernicieux à conduire le croyant à porter le joug avec « Béliel » ; avec « l'iniquité » ; avec les « ténèbres » ; avec un « infidèle ».

**Si l'âme jouit d'une pleine communion avec Dieu, elle est entièrement soumise à sa Parole ; elle voit les choses comme Lui les voit, les appelle du même nom que Lui les appelle, et non pas comme le diable ou son propre cœur charnel voudrait les nommer.**

De cette manière, le croyant échappe au piège et à l'influence d'une tromperie qui a souvent un grand pouvoir sur lui dans cette matière : c'est-à-dire une fausse profession de religion de la part de la personne qu'il ou qu'elle désire épouser.

Voilà ce qui arrive très souvent. Il est facile d'affecter de l'inclination pour les choses de Dieu, et le cœur est assez vil et perfide pour faire une profession de religion afin d'arriver à son but.

Le diable, qui « se déguise en ange de lumière » (2 Corinthiens 11.14), provoquera cette fausse profession afin d'enchaîner d'autant plus efficacement les pieds et le cœur d'un enfant de Dieu.

Ainsi il arrive que des chrétiens, se contentent ou semblent se contenter d'une preuve de conversion que, dans toute autre circonstance, ils auraient été les premiers à regarder comme fort douteuse et insuffisante. Mais, hélas, l'expérience ne tarde pas à ouvrir les yeux sur la réalité des choses. Bientôt on découvre que la profession n'était qu'une vaine apparence et que le cœur est entièrement dans le monde et du monde.

Terrible découverte ! Qui saurait en exprimer toutes les amères conséquences : les angoisses du cœur, les reproches et les remords de la conscience, la honte et la confusion, la perte de la paix, de la bénédiction et de la joie spirituelles, le sacrifice d'une vie qui aurait pu être utile ? Qui pourrait décrire toutes ces choses ?

L'homme, réveillé de son rêve illusoire, ouvre les yeux sur l'affreuse réalité : il se voit lié pour la vie sous le même joug avec « Béliar ». Oui, c'est ainsi que l'Esprit l'appelle. Ce n'est pas une conséquence ou une déduction à laquelle une suite de raisonnements nous ait fait arriver, mais une simple et positive déclaration de la Sainte Écriture, qu'il en est ainsi relativement à celui qui s'est mis sous un joug conjugal bibliquement mal assorti, quels que puissent être les motifs, les raisons ou les fausses apparences qui l'ont séduit.

Oh, mon cher lecteur chrétien, si vous êtes en danger de vous mettre sous un tel joug, permettez-moi de vous conjurer sérieusement et affectueusement de vous asseoir d'abord et de peser cette affaire dans la balance du sanctuaire, avant de faire un seul pas en avant dans un chemin aussi dangereux ! Soyez assuré que vous n'auriez pas plus tôt fait ce pas que vous trouveriez votre cœur en proie à des regrets désespérés, et votre vie à des chagrins amers sans nombre.

**Que rien au monde ne puisse vous induire à porter le même joug avec un incrédule.**

S'agit-il d'affections engagées ? Souvenez-vous alors que ce ne peuvent être les affections du nouvel homme en vous ; ce sont, n'en doutez pas, de la vieille nature charnelle qu'elles procèdent, laquelle vous êtes appelé à mortifier et à dépouiller. Vous devriez donc crier à Dieu pour lui demander la force spirituelle de surmonter l'influence de telles affections, et même les Lui sacrifier.

S'agit-il de vos intérêts ? Souvenez-vous alors que ce ne sont que vos propres intérêts ; et s'ils sont favorisés, ceux de Christ sont sacrifiés par le joug mal assorti que vous porteriez avec « Béliar » ! D'ailleurs, il ne s'agit ici que de vos intérêts temporels et non de ceux qui sont éternels.

Or, en réalité, les intérêts du croyant et ceux de Christ devraient être identiques ; et il est évident que les intérêts de Christ, son honneur, sa vérité, sa gloire, sont inévitablement sacrifiés lorsqu'un de ses membres s'allie avec « Béliel ».

Il est à peine nécessaire de faire observer ici que, dans les cas où la conversion a lieu après le mariage, la question change singulièrement de face. Alors il n'y aura pas de déchirements de conscience, par exemple, et toute la chose se trouve modifiée dans une quantité de détails. Sans doute, il y aura encore des difficultés, des épreuves et des afflictions ; la seule et grande différence est celle-ci : on peut apporter, avec plus de bonheur, son épreuve et son affliction en la présence du Seigneur quand on ne s'y est pas plongé volontairement.

Et Dieu soit béni, nous savons combien Il est disposé à nous pardonner, à nous rétablir, et à purifier de toute iniquité l'âme qui lui confesse pleinement ses erreurs et ses manquements. Ceci peut consoler le cœur de celui qui a été amené au Seigneur après le mariage. De plus, l'Esprit de Dieu lui a donné des directions spéciales et de précieux encouragements dans le passage suivant :

*« Si un frère a une femme non-croyante, et qu'elle consente à habiter avec lui, qu'il ne la répudie point ; et si une femme a un mari non-croyant, et qu'il consente à habiter avec elle, qu'elle ne répudie point son mari. Car le mari non-croyant est sanctifié par la femme, et la femme non-croyante est sanctifiée par le frère ; autrement, vos enfants seraient impurs, tandis que maintenant ils sont saints... Car que sais-tu, femme, si tu sauveras ton mari ? Ou que sais-tu, mari, si tu sauveras ta femme ? » (1 Corinthiens 7.12-16).*

## **LES AFFAIRES**

Considérons maintenant le joug mal assorti dans son aspect commercial, tel qu'on le rencontre dans les cas d'association pour les affaires. Celui-ci, bien qu'il ne présente pas un aspect aussi grave que celui que nous venons d'examiner ; dans la mesure où il est plus facile de s'en libérer, n'en constitue pas moins un obstacle réel au témoignage du croyant. Quand un chrétien se met sous le joug avec un incroyant pour des affaires de commerce, que cet incroyant soit un parent ou non, ou quand il s'associe à une maison de commerce du monde, il abandonne en réalité sa responsabilité individuelle. Dès ce moment, les actes de cette maison de commerce deviennent ses propres actes.

Et il est tout à fait évident qu'on ne peut pas faire fonctionner une maison de commerce, fondée sur des principes mondains, selon ceux du royaume de Dieu. On se moquerait d'une telle idée, en la jugeant tout à fait préjudiciable au succès des opérations.

Un chrétien associé à un incrédule se trouverait sans cesse dans une position extrêmement pénible. **Il voudrait se servir de son influence pour chercher à christianiser la manière de conduire les affaires ; mais on l'obligerait à faire les affaires comme les autres.** Et il n'y aurait pour lui d'autre remède que de s'affliger secrètement sur sa position anormale et difficile, ou bien d'en sortir à grande perte financière pour lui-même et sa famille.

Si l'œil est simple, il n'y aura aucune hésitation sur celle des deux alternatives à choisir. Mais, hélas, le fait même de se placer dans une telle position prouve l'absence d'un œil simple ; et le fait d'y demeurer prouve le manque de discernement spirituel pour apprécier la valeur et l'autorité des principes divins, qui autrement ne manqueraient pas de faire sortir un chrétien d'une telle association.

Un homme qui aurait l'œil simple ne pourrait pas se mettre sous le même joug avec un incrédule dans le but de gagner de l'argent. Cet homme n'aurait d'autre objet devant lui que la gloire de Christ ; et on ne saurait jamais atteindre ce but par une transgression positive d'un principe de Dieu.

Voilà ce qui rend la question bien simple. Si le fait pour un chrétien de devenir l'associé d'une maison de commerce mondaine n'est pas à la gloire de Christ, il ne peut que servir les desseins du diable : il n'y a pas de milieu. Or il est manifeste que Christ ne peut pas être glorifié par-là, car sa Parole dit : « *Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger* » (2 Corinthiens 6.14).

Tel est le principe, qui ne peut être violé sans nuire au témoignage et sans faire perdre des bénédictions spirituelles. Il est vrai que la conscience d'un chrétien qui pêche dans cette matière peut chercher à se soulager de diverses manières. Elle peut avoir recours à divers subterfuges. Elle peut mettre en avant divers arguments pour se persuader que tout va bien. On dira que nous pouvons être très dévoués et très spirituels, pour ce qui nous concerne personnellement, même si nous nous trouvons, pour affaires de commerce, sous un même joug avec un incrédule.

Ceci s'avérera n'être qu'une illusion, à l'épreuve de la pratique quotidienne. Un serviteur de Christ se verra entravé de mille manières par son association mondaine. Si, au sujet de son service pour Christ, il ne rencontre pas une hostilité ouverte, il aura à lutter contre les efforts secrets et continuels de l'ennemi pour arrêter son zèle et refroidir tous ses projets. On se moquera de lui et on le méprisera.

On lui rappellera sans cesse l'effet que son enthousiasme et son fanatisme doivent produire sur les affaires et la réputation de la maison de commerce.

S'il fait usage de son temps, de ses talents ou de ses ressources financières pour ce qu'il croit être le service du Seigneur, on le déclarera fou ou imbécile, et on lui fera comprendre que la seule manière convenable et raisonnable de servir le Seigneur, pour un homme engagé dans le commerce, c'est de s'occuper des affaires, et uniquement des affaires ; que c'est la charge exclusive des pasteurs et ministres de s'occuper des matières religieuses, puisqu'ils sont mis à part pour cela.

Or, bien que l'esprit renouvelé d'un chrétien puisse être tout à fait convaincu de la subtilité de ces raisonnements, qui peut dire jusqu'à quel point le cœur peut être sous l'influence de ces choses ? Nous nous lassons d'une résistance continuelle. Le courant devient trop fort pour nous, et nous cédon petit à petit à sa force pour nous laisser entraîner à sa surface. Peut-être la conscience tente-t-elle quelques derniers mouvements de résistance ; mais l'énergie spirituelle est paralysée et la sensibilité de la nouvelle nature émoussée, de sorte qu'il n'y a rien qui réponde à ces cris de la conscience, aucun effort assez puissant pour résister à l'ennemi. La mondanité du chrétien s'allie avec les influences contraires venues de l'extérieur, et à la fin un tel homme se laisse aller à une vie de mondanité complète, réalisant ainsi, dans sa propre personne, la lamentation touchante du prophète :

*« Ses princes étaient plus éclatants que la neige, plus blancs que le lait ; ils avaient le teint plus vermeil que le corail ; leur figure était comme le saphir. Leur aspect est plus sombre que le noir ; on ne les reconnaît pas dans les rues ; ils ont la peau collée sur les os, elle est devenue sèche comme du bois » (Lamentations 4.7-8).*

Cet homme, qui était connu un jour comme un serviteur de Christ, un collaborateur pour le royaume de Dieu, qui faisait usage de ses ressources pour faire avancer les intérêts de l'Évangile de Christ ; cet homme n'est maintenant, hélas, plus connu que comme un négociant infatigable, habile et prudent, dont l'apôtre pourrait bien dire : *« car Démas m'a abandonné, par amour pour le siècle présent » (2 Timothée 4.10).*

Mais il n'y a peut-être rien qui agisse autant sur le cœur pour pousser des chrétiens à se mettre sous un même joug commercial avec des incroyants, que l'habitude de chercher à préserver à la fois son caractère de chrétien et son caractère de négociant. C'est là un piège lamentable. En effet, une telle chose n'existe pas. Un homme doit être l'un ou l'autre.

**Si je suis chrétien, mon christianisme doit se manifester comme une réalité vivante, dans la position où je me trouve ; s'il ne peut s'y manifester, je ne dois pas y demeurer.**

Car si je reste dans une sphère ou une position dans laquelle la vie de Christ ne peut se montrer, je ne posséderai bientôt plus rien du christianisme que le nom, sans réalité, la forme extérieure sans la force intérieure, l'écorce sans l'amande.

**Ce n'est pas seulement le dimanche que je dois être serviteur de Dieu, mais tout aussi bien du lundi matin au samedi soir.** Ce n'est pas seulement dans une assemblée publique que je dois être serviteur de Christ, mais tout aussi bien dans mes relations temporelles, dans mes affaires, quelles qu'elles soient.

Mais je ne puis être un vrai serviteur de Christ si je suis lié sous un joug avec un incrédule ; car comment les serviteurs de deux maîtres ennemis pourraient-ils travailler sous le même joug ? C'est absolument impossible. Aussi j'en appelle solennellement à la conscience de mon lecteur, en présence du Dieu Tout-Puissant, qui jugera les secrets du cœur des hommes par Jésus-Christ, sous ce rapport aussi !

Je voudrais lui dire, s'il a la pensée d'entrer dans une association avec un incrédule : fuyez de là ! Oui, fuyez, même si cette association vous promettait des millions. Vous vous enfonceriez dans un labyrinthe de difficultés et de chagrins. Vous iriez labourer avec un homme dont les sentiments, les dispositions et les tendances sont diamétralement opposés aux vôtres. « Un bœuf et un âne » ne sont pas aussi différents, sous tous les rapports, qu'un croyant et un incrédule.

Comment pourrez-vous vous accorder ? Lui cherche à faire de l'argent, à réussir, à faire son chemin dans le monde ; vous sentez ou du moins vous devriez sentir, le besoin de croître dans la grâce et dans la sainteté, de faire avancer les intérêts de Christ et de son Évangile sur la terre, et de tendre avec effort vers le royaume éternel du Seigneur Jésus-Christ. Son objet est l'argent ; le vôtre, je l'espère, c'est Christ. Il vit pour ce monde ; vous, pour le monde à venir. Il est préoccupé des choses du temps ; vous, de celles de l'éternité.

Comment donc pourriez-vous vous rencontrer sur le même terrain ? Vos principes, vos motifs, vos buts et vos espérances sont entièrement opposés. Comment serait-il possible que vous marchiez ensemble ? Comment auriez-vous quelque chose en commun ?

Assurément il suffit d'envisager tout cela avec un œil simple pour le voir sous son vrai jour. Il est impossible que quelqu'un ait l'œil fixé sur Christ, le cœur rempli de lui, et qu'il puisse se mettre sous un même joug avec un mondain pour quelque objet que ce soit.

Laissez-moi donc, mon cher lecteur chrétien, vous supplier encore, avant que vous preniez un parti aussi grave, un parti qui peut entraîner des conséquences si terribles, si chargé de dangers, de considérer cette matière avec un cœur honnête dans le sanctuaire de Dieu et de la peser dans sa sainte balance. **Demandez à Dieu ce qu'il en pense, et écoutez, avec une volonté soumise et une bonne conscience sa réponse.**

Elle est simple et puissante, aussi simple et aussi puissante que si elle nous arrivait directement du ciel : « *Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger* » (2 Corinthiens 6.14).

Mais si, malheureusement, mon lecteur est déjà sous le joug, je voudrais lui dire : délivrez-vous-en le plus tôt possible. Je serais bien étonné si vous n'aviez pas déjà constaté que ce joug est bien lourd. Il serait superflu de vous détailler les tristes conséquences d'une telle position ; vous les connaissez sans doute.

Mon cher frère en Christ, ne tardez pas un instant à secouer ce joug. Il faut que cela se fasse devant le Seigneur, selon ses principes et par sa grâce. Il est plus facile de se mettre dans une fausse position que d'en sortir. Une association qui date de dix ou vingt années ne peut être dissoute en un instant. Il faut que cela se fasse avec calme, avec humilité, dans un esprit de prière, comme en présence du Seigneur, et pour sa seule gloire.

Je puis déshonorer le Seigneur par ma manière de sortir d'une fausse position, autant qu'en y entrant. Aussi, si je me trouve associé avec un incrédule et que ma conscience me dise que je fais mal, il faut que je lui déclare honnêtement et ouvertement que je ne puis plus marcher avec lui. Après quoi, il est de mon devoir de faire tous les efforts possibles pour que les affaires se liquident avec droiture, bonne foi et convenance, afin de ne donner aucune occasion à l'adversaire d'en parler d'une manière injurieuse, et que le bien que je fais ne soit pas blâmé.

Il nous faut éviter la précipitation, l'imprudence et la présomption quand nous avons l'air d'agir pour le Seigneur et de défendre sa sainte cause. Si un homme se trouve pris dans un piège ou égaré dans un labyrinthe, ce n'est pas par des mouvements violents qu'il se dégagera. Non, il faut qu'il s'humilie, qu'il confesse ses péchés devant le Seigneur, et puis qu'il retourne sur ses pas avec patience et dans une entière dépendance de la grâce qui, non seulement peut lui pardonner de s'être mis dans une fausse position, mais encore le ramener et l'introduire dans une bonne.

D'ailleurs, comme pour le joug conjugal, la question est grandement modifiée par le fait d'une association contractée avant la conversion. Non que cette circonstance puisse le moins du monde justifier quelqu'un d'y demeurer.

Nullement ; mais elle nous épargnerait beaucoup de souffrance de cœur et de souillure de la conscience, qui s'attachent à une telle position et qui doivent influencer considérablement la manière de s'en retirer.

En outre, le Seigneur est glorifié par l'inclination morale du cœur et de la conscience vers la bonne direction, et il l'a assurément pour agréable. Si je me juge quand je me trouve dans une mauvaise voie, et que l'inclination morale de mon cœur et de ma conscience me fasse désirer d'en sortir, Dieu l'agréera et, sans aucun doute, il me remettra sur le bon chemin.

Mais tout en le faisant, il ne permettra pas que j'enfreigne une vérité en cherchant à en obéir à une autre. La même Parole qui dit : « *Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger* » (2 Corinthiens 6.14), dit aussi : « *Rendez à tous ce qui leur est dû* » (Romains 13.7) ; « *Ne devez rien à personne* » (Romains 13.8) ; « *Recherchant ce qui est bien... devant tous les hommes* » (Romains 12.17) ; « *Conduisez-vous avec sagesse envers ceux du dehors* » (Colossiens 4.5).

Si j'ai offensé Dieu en m'associant avec un incrédule, je dois me garder d'offenser un homme par la manière de m'en séparer. Par une profonde soumission à la Parole de Dieu, et par la puissance du Saint-Esprit, tout s'arrangera pour le mieux. Nous nous trouverons dans un chemin droit et uni, et nous serons rendus capables d'éviter des extrêmes dangereux.

## **LES ASSOCIATIONS RELIGIEUSES**

En abordant maintenant l'aspect religieux du joug mal assorti, je voudrais assurer mon lecteur que je n'ai nullement le désir de blesser les sentiments de qui que ce soit, en décrivant les prétentions des différentes dénominations que je vois autour de moi. Ce n'est pas du tout mon intention. Le sujet de ce traité est assez important pour qu'on ne cherche pas à l'obscurcir par l'introduction d'idées qui lui sont étrangères. Il est d'ailleurs trop précis pour permettre un tel mélange. « *Le joug mal assorti* », tel est ce sujet, sur lequel nous avons à concentrer nos réflexions.

En parcourant les Écritures, nous trouvons d'innombrables passages exprimant cet esprit de séparation qui devrait toujours caractériser le peuple de Dieu. Que notre attention se porte vers l'Ancien Testament ; dans lequel nous voyons Dieu dans ses relations avec son peuple terrestre, Israël, et dans ses dispensations envers lui ; ou qu'elle se dirige vers le Nouveau Testament, avec son peuple céleste, l'Église.

**Nous y trouvons la même vérité mise en évidence : la séparation entière de ceux qui appartiennent à Dieu.**

La position d'Israël est exprimée ainsi dans les paroles de Balaam : « *C'est un peuple qui a sa demeure à part, et qui ne fait point partie des nations* » (Nombres 23.9). Leur place était en dehors de toutes les nations de la terre, et ils furent rendus responsables de maintenir cette séparation. D'un bout à l'autre des livres de Moïse, ils sont instruits, avertis, exhortés à cet effet. Et dans les Psaumes et les Prophètes, nous sont rapportés leurs manquements concernant le maintien de cette séparation ; manquements qui, comme nous le savons, ont attiré sur eux les sévères jugements de la main de Dieu.

Cet article deviendrait un volume si je voulais seulement citer tous les passages qui se rapportent à ce sujet. J'aime à croire que mon lecteur est suffisamment versé dans l'étude de sa Bible pour rendre de telles citations inutiles. Si toutefois il n'en était pas ainsi, qu'il cherche honnêtement dans sa concordance les passages où se trouvent les mots « séparer » et « séparation » ; ils suffiront pour lui donner, d'un coup d'œil, toute la masse de preuves que l'Écriture fournit sur ce sujet.

Le passage que je viens de citer du livre des Nombres est l'expression des pensées de Dieu touchant son peuple Israël : « *C'est un peuple qui a sa demeure à part* ».

Il en est de même, mais selon des principes beaucoup plus élevés, pour le peuple céleste de Dieu, l'Église, le corps de Christ, composé de tous les vrais croyants. Eux aussi sont un peuple à part.

Examinons maintenant quel est le principe de cette séparation. Il y a une grande différence entre être séparé sur la base de ce que nous sommes, et être séparé sur la base de ce que Dieu est. Le premier fait de l'homme un pharisien ; le second en fait un saint.

Si je dis à un de mes pauvres semblables : « *Ne m'approche pas, je suis plus saint que toi !* » je suis un détestable pharisien et un hypocrite. Mais si Dieu, dans sa condescendance infinie et dans sa parfaite grâce, me dit : « *Je t'ai mis en relation avec moi, dans la personne de mon Fils Jésus-Christ ; c'est pourquoi sois saint et séparé de tout mal ; sors du milieu d'eux et sépare-toi !* » je suis dans l'obligation d'obéir, et mon obéissance est la manifestation pratique de mon caractère comme saint ; caractère que je possède non pas à cause de quoi que ce soit qui se trouve en moi-même, mais simplement parce que Dieu m'a rapproché de Lui-même par le sang précieux de Christ.

Il est bon d'être au clair là-dessus. Le pharisaïsme et la sanctification divine sont deux choses bien différentes, et cependant, on les confond fréquemment. Ceux qui s'efforcent de conserver cette place de séparation qui appartient au peuple de Dieu sont constamment accusés de se mettre au-dessus de leurs semblables et de prétendre à un plus haut degré de sainteté personnelle qu'on n'en possède ordinairement. Cette accusation vient de ce qu'on ne fait pas attention à la distinction dont je viens de parler.

Quand Dieu appelle les hommes à se séparer, c'est sur le principe de ce qu'Il a fait pour eux à la croix et de la place qu'Il leur a assignée dans une association éternelle avec Lui, en la personne de Christ. **Mais si je me sépare sur le principe de ce que je suis en moi-même, c'est la présomption la plus absurde et la plus futile, qui sera dévoilée tôt ou tard.**

Dieu commande à son peuple d'être saint, à cause de ce qu'Il est, Lui : « *Vous serez saints, car je suis saint* » (1 Pierre 1.16). C'est évidemment très différent de : « *Ne m'approche pas, je suis plus saint que toi !* » Si Dieu met des hommes en relation avec Lui-même, il a le droit de leur prescrire quel doit être leur caractère moral, et ils se trouvent dans l'obligation d'y répondre.

Ainsi nous voyons que la plus profonde humilité est à la base de la séparation d'un saint. Il n'y a rien qui soit plus propre à nous mettre dans la poussière que la compréhension de la nature réelle de la sainteté divine. C'est une humilité entièrement fautive que celle qui vient de ce que nous nous contemplons nous-mêmes ; en réalité, elle est fondée sur l'orgueil, un orgueil qui n'a jamais sondé jusqu'au fond sa propre et totale indignité.

Il y en a qui s'imaginent pouvoir atteindre l'humilité la plus profonde et la plus vraie en se regardant eux-mêmes, tandis qu'elle ne peut être acquise qu'en regardant à Christ. « *Plus tes gloires frapperont mes yeux, et plus je serai humble !* » C'est là un sentiment juste, fondé sur un principe divin. L'âme qui se perd dans la splendeur de la gloire morale de Christ est véritablement humble ; aucune autre ne l'est.

Nous avons sans doute à nous humilier quand nous pensons aux pauvres créatures que nous sommes. Il suffit de réfléchir un moment de façon juste, pour voir que c'est une pure illusion de chercher à produire quelque bon résultat pratique en se regardant soi-même. Ce n'est que lorsque nous nous trouvons en présence d'une excellence infinie que nous sommes vraiment humbles. C'est pour cela qu'un enfant de Dieu devrait refuser de porter le joug avec un incrédule, que ce soit dans des rapports domestiques, commerciaux ou religieux, simplement parce que Dieu lui dit d'être séparé, et non pas à cause de sa propre sainteté personnelle.

Mettre en pratique ce principe en matière de religion doit nécessairement entraîner beaucoup d'épreuves et de douleurs. On appellera cela de l'intolérance, de la bigoterie, de l'étroitesse, un esprit d'exclusion, etc. ; mais nous ne saurions rien y changer. Pourvu que nous nous tenions séparés d'après un principe juste et dans un esprit droit, nous pouvons sans crainte en laisser à Dieu tous les résultats.

Sans aucun doute, le résidu au temps d'Esdras dut paraître excessivement intolérant en refusant la coopération des peuples d'alentour à la construction de la maison de Dieu ; mais ils agissaient selon un principe divin en refusant ce secours.

*« Les ennemis de Juda et de Benjamin apprirent que les fils de la captivité bâtissaient un temple à l'Éternel, le Dieu d'Israël. Ils vinrent auprès de Zorobabel et des chefs de familles, et leur dirent : Nous bâtissons avec vous ; car, comme vous, nous invoquons votre Dieu, et nous lui offrons des sacrifices depuis le temps d'Ésar-Haddon, roi d'Assyrie, qui nous a fait monter ici » (Esdras 4.1-2).*

Cela paraissait une offre bien obligeante ; une proposition qui manifestait un penchant décidé pour le Dieu d'Israël. Cependant le résidu refusa, parce que ces gens, malgré leur belle profession, n'étaient au fond que des incirconcis et des adversaires.

*« Mais Zorobabel, Jeshua, et les autres chefs des familles d'Israël, leur répondirent : Ce n'est pas à vous et à nous de bâtir la maison de notre Dieu ; nous la bâtissons nous seuls à l'Éternel, le Dieu d'Israël » (Esdras 4.3).*

Ils ne voulaient pas porter le joug avec les incirconcis, ils ne voulaient pas « labourer avec un bœuf et un âne », ils ne voulaient pas « semer leur champ de deux espèces de semence », ils se tinrent séparés, même s'ils s'exposaient par là à être traités de gens bornés, étroits, sans libéralisme et sans charité.

De même, en Néhémie, il est dit : *« Ceux qui étaient de la race d'Israël se séparèrent de tous les étrangers, et ils se présentèrent et confessèrent leurs péchés et les iniquités de leurs pères » (Néhémie 9.2).* Ce n'était pas là un esprit de secte ; c'était une obéissance positive. Leur séparation était essentielle à leur existence comme peuple. Ils n'auraient pu jouir de la présence de Dieu sur aucun autre terrain.

Il doit toujours en être ainsi du peuple de Dieu sur la terre. Il faut que les chrétiens soient séparés ; autrement ils ne sont pas seulement inutiles, mais ils sont nuisibles. **Dieu ne peut les reconnaître ni marcher avec eux s'ils se mettent sous le joug avec des incrédules, sur quelque terrain ou pour quelque objet que ce soit.**

Il est fort difficile d'unir un esprit d'intense séparation avec un esprit de grâce, de douceur et d'indulgence, ou, comme on l'a dit, de garder ses pieds sur le chemin étroit tout en ayant un cœur large. C'est là une véritable difficulté.

Comme le maintien strict et sans compromis de la vérité tend à rétrécir le cercle autour de nous, nous aurons besoin de la puissance expansive de la grâce pour garder notre cœur large et nos affections vives et chaleureuses. Si nous combattons pour la vérité autrement que dans la grâce, nous ne présenterons qu'un côté du témoignage, et encore le moins attrayant. Et si, d'un autre côté, nous montrons de la grâce aux dépens de la vérité, cela se trouvera, à la fin, n'être que la manifestation d'un libéralisme vulgaire aux dépens de Dieu, chose des plus indignes.

Puis, quant au but pour lequel de vrais chrétiens se mettent ordinairement sous le joug avec ceux qui, de leur propre aveu et au jugement de la charité elle-même, ne sont pas chrétiens, on trouvera, en définitive, qu'on ne peut jamais atteindre un but vraiment divin et céleste en transgressant une vérité de Dieu.

« La fin justifie les moyens » ne sera jamais une devise divine. Les moyens ne sont pas sanctifiés par le but ; et les moyens et le but doivent être conformes aux principes de la sainte Parole de Dieu ; autrement tout doit aboutir à la confusion et à la honte.

Recouvrer Ramoth de Galaad des mains de l'ennemi avait pu paraître un but bien digne à Josaphat. De plus, il avait pu passer pour un homme très libéral, gracieux, populaire et au cœur large, lorsqu'il répondait ainsi à la proposition d'Achab : « *Moi je suis comme toi, et mon peuple comme ton peuple ; nous irons avec toi à la guerre* » (2 Chroniques 18.3). Il est facile d'être large et libéral aux dépens des principes divins. Mais quelle en fut l'issue ? Achab fut tué et Josaphat échappa de justesse, après avoir fait naufrage quant au témoignage.

Nous voyons par-là que Josaphat n'atteignit pas même le but pour lequel il s'était mis sous un joug mal assorti avec un infidèle ; et quand même il l'aurait atteint, ce succès n'aurait nullement justifié sa démarche.\*

Rien ne peut justifier le joug mal assorti d'un croyant avec un incrédule ; et par conséquent, quelque belle, attrayante et plausible que puisse paraître l'expédition de Ramoth aux yeux des hommes, c'était, au jugement de Dieu : « *Tu aides le méchant, et tu aimes ceux qui haïssent l'Éternel !* » (2 Chroniques 19.2). La vérité de Dieu dépouille les hommes et les choses du faux brillant, dont voudraient les revêtir ceux qui se laissent guider par l'esprit de convenance et d'utilité ; elle les présente sous leur vrai jour.

Et c'est une grâce inexprimable que d'avoir le jugement de Dieu sur tout ce qui se fait autour de nous : cela donne du calme à l'esprit, de la fermeté au caractère et à la marche, et nous délivre de cette malheureuse fluctuation de pensées, de sentiments et de principes qui nous rend complètement impropres à la position de témoins fermes et conséquents de Christ.

Nous ne pouvons que nous égarer si nous essayons de former notre jugement d'après les pensées et les opinions des hommes ; car ils jugent toujours selon les apparences extérieures, et non selon le caractère intrinsèque et le principe des choses. Pourvu que les hommes atteignent ce qu'ils appellent un bon but, ils se soucient peu de la manière d'y parvenir.

Mais le véritable serviteur de Christ sait qu'il doit faire l'œuvre de son Maître d'après les principes et dans l'esprit de son Maître. Il ne saurait donc jamais être satisfait d'atteindre le but le plus louable, à moins qu'il n'y parvienne par une voie tracée de Dieu. Les moyens aussi bien que la fin doivent être divins.

J'admets, par exemple, que c'est un but très désirable que de répandre les Saintes Écritures, la Parole pure et éternelle de Dieu. Mais si je ne pouvais les répandre autrement qu'en me mettant sous le joug avec un incrédule, je devrais m'en abstenir, puisque je ne dois pas faire le mal pour qu'il en résulte du bien.

Mais, béni soit Dieu, son serviteur peut propager son précieux livre sans violer les préceptes contenus dans ce livre. Il peut, sous sa responsabilité propre et individuelle, ou en communion avec ceux qui sont vraiment du côté du Seigneur, répandre en tous lieux la précieuse semence, sans pour cela se liguier avec ceux dont toute la marche et la conduite prouvent qu'ils sont du monde.

\*Le joug mal assorti fut un piège terrible pour le cœur aimable de Josaphat. Il se mit sous le joug avec Achab dans un but religieux ; et malgré l'issue désastreuse de ce projet, nous le voyons se mettre de nouveau sous le joug avec Achazia dans un but commercial, ce qui aboutit également à des pertes et à la confusion ; et finalement, il porte le joug avec Joram dans un but politique.

(2 Chroniques 18 ; 2 Chroniques 20.35-37 ; 2 Rois 3)

On peut en dire autant relativement à tout objet d'un caractère religieux. Il ne peut et ne devrait être poursuivi que selon les principes de Dieu.

On nous objectera peut-être qu'il nous est dit de ne pas juger, que nous ne pouvons lire dans le cœur, et que nous devons espérer que tous ceux qui coopèrent à de bonnes œuvres, telles que la propagation de la Bible, la distribution de traités et les travaux des missions, doivent être chrétiens ; et que, par conséquent, il ne peut être mauvais de nous lier avec eux.

À tout cela, je réponds qu'il n'y a guère, dans le Nouveau Testament, un passage si mal compris et si mal appliqué que celui-ci : « *Ne jugez point, afin que vous ne soyez point jugés* » (Matthieu 7.1). Dans le même chapitre, nous lisons : « *Gardez-vous des faux prophètes... Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* » (Matthieu 7.15-16). Or, comment pourrions-nous nous en garder si nous n'exerçons pas notre jugement ?

Nous lisons encore : « *Qu'ai-je, en effet, à juger ceux du dehors ? N'est-ce pas ceux du dedans que vous avez à juger ? Ceux du dehors, Dieu les juge. Ôtez le méchant du milieu de vous* » (1 Corinthiens 5.12-13).

Ici il nous est clairement enseigné que ceux « du dedans » relèvent directement du jugement de l'Église ; et cependant, d'après l'interprétation habituelle de Matthieu 7.1, nous n'aurions à juger personne. Cette interprétation doit donc nécessairement être fautive. Si des personnes professent être du « dedans », il nous est commandé de les juger. « *N'est-ce pas ceux du dedans que vous avez à juger ?* » Quant à tous ceux du « dehors », nous n'avons rien à faire avec eux, si ce n'est de leur présenter la grâce pure, parfaite, riche, illimitée, insondable, qui brille d'un éclat ineffable dans la mort et dans la résurrection du Fils de Dieu.

Tout cela est assez simple. Il est dit au peuple de Dieu d'exercer son jugement quant à tous ceux qui professent être « du dedans » ; il est dit aux saints de se garder des faux prophètes ; il leur est ordonné d'« *éprouver les esprits* » (1 Jean 4.1). Et comment le pourraient-ils s'ils ne devaient pas juger du tout ?

Que veut donc dire notre Seigneur par ces paroles : « *Ne jugez point* » ? Je crois qu'il veut dire précisément ce que Paul dit par le Saint-Esprit lorsqu'il nous recommande : « *ne jugez de rien avant le temps, jusqu'à ce que vienne le Seigneur, qui mettra en lumière ce qui est caché dans les ténèbres, et qui manifestera les desseins des cœurs. Alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui sera due* » (1 Corinthiens 4.5).

Nous n'avons pas à juger des motifs ; mais nous avons à juger la conduite et les principes ; c'est-à-dire la conduite et les principes de tous ceux qui professent être « du dedans ». C'est un fait d'ailleurs que ceux-là mêmes qui disent : « Nous ne devons pas juger » ne cessent de se livrer à des jugements.

Il n'y a pas de vrai chrétien en qui l'instinct moral de la nature divine ne prononce pas effectivement des jugements sur le caractère, la conduite et la doctrine ; et ce sont là les points qui se trouvent dans le ressort du jugement du croyant.

Tout ce que je voudrais donc mettre sur la conscience de mon lecteur chrétien, c'est qu'il est de son devoir d'exercer un jugement sur ceux avec lesquels il se met sous le joug en matière de religion. Si, en ce moment, il est chargé d'un joug avec un incrédule, il transgresse positivement le commandement du Saint-Esprit. Il se peut qu'il l'ait fait dans l'ignorance jusqu'à ce jour ; s'il en est ainsi, la grâce du Seigneur est prête à pardonner et à rétablir. Mais s'il persiste dans la désobéissance après avoir été averti, il n'est pas possible qu'il puisse attendre la présence et la bénédiction de Dieu, quelque précieux ou important que puisse être le but qu'ils se proposent d'atteindre ensemble.

*« Voici, l'obéissance vaut mieux que les sacrifices, et l'observation de sa parole vaut mieux que la graisse des béliers » (1 Samuel 15.22).*

## **LES ASSOCIATIONS PHILANTHROPIQUES**

Nous n'avons plus qu'à considérer l'aspect philanthropique du joug mal assorti. Beaucoup diront : *« Je conviens pleinement que nous ne devons pas nous unir pour le culte ou le service de Dieu avec des incrédules déclarés ; mais nous sommes bien libres de nous réunir à eux pour promouvoir des buts de philanthropie, comme par exemple, pour subvenir aux besoins des pauvres, leur distribuer du pain et des vêtements, pour réformer les mœurs, établir des asiles pour les aveugles, les aliénés, fonder des hospices et des hôpitaux pour les malades et les infirmes, des lieux de refuge pour ceux qui sont abandonnés, pour les veuves et les orphelins ; en un mot, pour tout ce qui peut contribuer à améliorer l'état physique, moral et intellectuel de nos semblables ! »*

Tout cela paraît assez beau à première vue ; car on pourrait me demander si je ne voudrais pas aider un homme sur la route à retirer sa charrette du fossé. Je réponds : oui, certainement. Mais si l'on me demandait de devenir membre d'une société mélangée de croyants et de gens non convertis, qui aurait pour but de retirer les voitures des fossés, je refuserais ; non pas que je prétende à une plus grande sainteté, mais parce que la Parole de Dieu dit : *« Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger » (2 Corinthiens 6.14).*

Telle serait ma réponse, quel que soit le but d'une telle société.

Il est commandé au disciple de Jésus-Christ d'être « *propre à toute bonne œuvre* » (2 Timothée 2.21), de « *faire du bien à tous* » (Galates 6.10), de « *visiter les orphelins et les veuves dans leurs afflictions* » (Jacques 1.27) ; mais alors, c'est comme serviteur de Christ, et non pas comme membre d'une société ou d'un comité où des infidèles, des athées et toute sorte de méchants et d'impies pourraient également être admis.

De plus, nous devons nous souvenir que toute la philanthropie de Dieu se rattache à la croix du Seigneur Jésus-Christ. Voilà le canal par lequel Dieu veut dispenser ses bénédictions ; voilà le puissant levier au moyen duquel il veut élever l'homme physiquement, moralement et intellectuellement.

*« Mais, lorsque la bonté de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes ont été manifestés, il nous a sauvés, non à cause des œuvres de justice que nous aurions faites, mais selon sa miséricorde, par le baptême de la régénération et le renouvellement du Saint-Esprit, qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ notre Sauveur » (Tite 3.4-6).*

Voilà comment Dieu s'y prend pour améliorer la condition de l'homme. Le chrétien peut aisément se placer sous le joug avec tous ceux qui comprennent la valeur de ce mode d'agir, mais avec aucun autre.

**Les gens du monde n'en connaissent rien et ne s'en soucient pas. S'ils cherchent à réformer, c'est une réformation sans Christ. S'ils entreprennent d'améliorer, c'est une amélioration sans la croix. S'ils s'intéressent aux progrès moraux et intellectuels, Jésus n'est ni leur point de départ ni le but de leur course.**

Comment donc le chrétien pourrait-il se placer sous le joug avec eux ? Ils veulent travailler sans Christ, qui est Celui-là même à qui le chrétien doit toutes choses. Peut-il être content de travailler avec eux ? Peut-il même avoir en vue quelque chose de commun avec eux ?

Si l'on vient me dire : « *Nous avons besoin de votre coopération pour distribuer aux pauvres des vivres et des vêtements, pour fonder des hôpitaux et des maisons d'aliénés, pour pourvoir à l'entretien et à l'éducation des orphelins, pour améliorer l'état physique de nos semblables ; mais nous vous avisons que, d'après un principe fondamental de la société ou du comité formé à cet effet, le nom de Christ ne doit pas y être prononcé, car cela donnerait lieu à des controverses. Notre but n'étant pas du tout religieux, mais uniquement philanthropique, la religion doit être soigneusement exclue de toutes nos assemblées publiques. Nous nous réunissons comme hommes pour une œuvre de bienfaisance* » ; quelle devrait être ma réponse à une telle demande ?

Le fait est que, pour celui qui aime vraiment le Seigneur Jésus, les paroles manqueraient pour répondre à un appel aussi inacceptable. Quoi ! Faire du bien aux hommes en excluant Christ ! À Dieu ne plaise. Si je dois atteindre les buts de la pure philanthropie en mettant de côté ce Sauveur béni, qui vécut et mourut, et qui vit éternellement pour moi, alors loin de moi votre philanthropie, car elle n'est certainement pas de Dieu, mais de Satan.

Si elle était de Dieu, la Parole dit : « *qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ* » (Tite 3.6), Celui-là même que vos statuts laissent complètement de côté. Il en résulte que vos règlements doivent être inspirés par Satan, l'ennemi de Christ. Satan aime toujours à laisser de côté le Fils de Dieu ; et lorsqu'il parvient à persuader les hommes de faire de même, il leur permettra volontiers d'être bienfaisants, charitables et philanthropes.

Mais, de bonne foi, une telle bienfaisance, une telle philanthropie mériteraient qu'on les appelle malveillance et misanthropie ; car comment pourriez-vous plus efficacement montrer du mauvais vouloir et de la haine envers les hommes qu'en laissant de côté Celui qui seul peut les bénir pour le temps et l'éternité ?

Mais quel doit être, relativement à Christ, l'état moral d'un homme qui pourrait prendre place dans un comité ou sur une estrade à condition que ce Nom béni ne soit pas prononcé ? Il faudrait que son cœur soit bien froid pour Christ, en vérité. Cela prouverait que les projets et les œuvres d'hommes inconvertis lui paraîtraient assez importants pour le faire consentir à ce qu'on jette, pour ainsi dire, son Maître par-dessus bord, afin de pouvoir les mettre à exécution.

Ne nous méprenons pas à ce sujet. C'est là le vrai point de vue sous lequel il faut considérer la philanthropie du monde. Les hommes de ce monde peuvent « *vendre le nard pur trois cents deniers et les donner aux pauvres* » (Jean 12.5), tandis qu'ils déclarent que c'est une perte de répandre ce parfum sur la tête du Christ.

Le chrétien peut-il adhérer à ce jugement ? Peut-il se mettre sous le joug avec de tels hommes ? Peut-il entreprendre de réformer le monde sans Christ ? Peut-il se joindre à ceux qui cherchent à masquer et à embellir une scène qui est souillée du sang de son Maître ?

Pierre pouvait dire : « *Je n'ai ni argent, ni or ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche* » (Actes 3.6). Pierre voulait guérir un infirme par la puissance du nom de Jésus.

Mais qu'aurait-il dit si on lui avait proposé de se joindre à un comité ou à une société pour assister les infirmes, à la condition de mettre ce nom tout à fait de côté ?

Nous pouvons, sans grand effort d'imagination, concevoir ce qu'il aurait répondu. Son âme tout entière aurait reculé d'effroi devant une telle pensée. S'il a guéri l'infirmes, c'est uniquement dans le but d'exalter le nom de Jésus, d'en manifester toute la valeur, toute l'excellence et toute la gloire à la vue des hommes. Mais le but de la philanthropie du monde est précisément le contraire, en tant qu'elle met entièrement de côté ce Nom béni et le bannit du sein de ses comités et du haut de ses estrades.

N'avons-nous donc pas le droit de dire : « *Honte au chrétien qui se trouve dans une place d'où son Maître est banni !* » Ah, qu'il s'en retire, et que, dans l'énergie de l'amour de Jésus et par la puissance de son Nom, il fasse tout le bien qu'il peut ; mais qu'il ne se mette pas sous le joug avec les incroyants pour combattre les tristes conséquences du péché en excluant la croix de Christ.

Le grand objet de Dieu est d'exalter son Fils : « *afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père* » (Jean 5.23). Ceci doit aussi être le grand objet des œuvres du chrétien. Dans ce but, il doit « *faire du bien à tous* » (Galates 6.10). Mais s'il se joint à une société ou à un comité pour faire du bien, ce n'est pas « au nom de Jésus » qu'il agit, mais au nom de la société ou du comité, sans le nom de Jésus.

Cela devrait suffire à tout cœur droit et loyal. Dieu n'a pas d'autre voie de bénir les hommes si ce n'est par Christ ; et pas d'autre but en les bénissant si ce n'est d'exalter Christ. Comme du temps de Pharaon, quand les Égyptiens affamés accouraient à lui en foule, il leur disait : « *Allez à Joseph* » (Genèse 41.55) ; de même, la Parole de Dieu dit à tous : « *Allez à Jésus !* »

Oui, il faut que nous allions à Jésus pour l'âme et pour le corps, pour le temps et pour l'éternité. Mais les gens du monde ne le connaissent pas et ne sentent pas le besoin de Lui. Qu'est-ce donc que le chrétien pourrait avoir à faire avec eux ? Comment peut-il travailler sous un même joug avec eux ? Il ne le peut qu'en reniant d'une manière pratique le nom de son Sauveur.

Il y en a beaucoup qui ne voient pas cela ; mais ce fait ne saurait rien y changer pour ceux qui agissent ainsi. Nous devons marcher honnêtement, comme dans la lumière ; et quand même les sentiments et les affections de la nouvelle nature ne seraient pas suffisamment forts en nous pour nous faire repousser aussitôt la seule pensée d'aller nous placer dans les rangs des ennemis de Christ, la conscience devrait, tout au moins, se soumettre à l'autorité impérative de cette parole : « *Ne vous mettez pas avec les infidèles sous un joug étranger* » (2 Corinthiens 6.14).

Que le Saint-Esprit veuille revêtir sa Parole d'une puissance céleste et en aiguïser le tranchant pour qu'elle pénètre dans la conscience, afin que les saints soient délivrés de tout ce qui les empêche vraiment de « *courir avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte* » (*Hébreux 12.1*).

Le temps est court. Le Seigneur lui-même apparaîtra bientôt. Alors plus d'un joug mal assorti sera rompu en un clin d'œil ; des brebis et des boucs seront alors éternellement séparés.

Puissions-nous être rendus capables de nous purifier de toute association impure et de toute influence profane, afin que, quand Jésus viendra, nous ne soyons pas couverts de honte, mais que nous puissions aller à sa rencontre avec des cœurs joyeux et des consciences qui nous approuvent.

## 2. LES RAPPORTS ENTRE CHRÉTIENS

*« Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu » (1 Corinthiens 10.31).*

### **La position du croyant établie selon le Nouveau Testament**

Avant d'adresser une parole d'avertissement, il est très important d'établir le véritable terrain sur lequel une telle parole peut être reçue. Le Nouveau Testament abonde en avertissements et en exhortations ; mais il expose clairement la véritable position dans laquelle se trouve le croyant, avant de l'inviter à les écouter. Et à moins de bien comprendre cette position et d'y entrer de manière pratique, un avertissement ou un précepte peuvent conduire à un esprit de légalisme ou de servitude.

Si nous considérons la position du croyant telle qu'elle est présentée dans le Nouveau Testament, nous voyons que tout y est complet : la justification et l'acceptation.

*« Sachez donc, hommes frères, que c'est par lui que le pardon des péchés vous est annoncé, et que quiconque croit est justifié par lui de toutes les choses dont vous ne pouviez être justifiés par la loi de Moïse » (Actes 13.38-39).*

*« Vous avez tout pleinement en lui, qui est le chef de toute domination et de toute autorité » (Colossiens 2.10).*

*« ...à la louange de la gloire de sa grâce qu'il nous a accordée en son bien-aimé » (Éphésiens 1.6).*

Voilà quelques-unes des expressions employées par le Saint-Esprit pour décrire la position du croyant devant Dieu ; une position qui, il est superflu de le dire, ne dépend en rien de lui, mais est fondée sur l'œuvre accomplie de Christ. La grâce de Dieu la lui a assignée ; le sang de Christ l'a rendu propre à l'occuper ; et l'opération du Saint-Esprit l'a conduit à la comprendre et à en jouir.

Cette position est, par conséquent, le fruit de l'action combinée de la divine Trinité, en dehors de toute intervention de l'homme.

La justification du croyant, sa perfection, son acceptation, sont aussi indépendantes de lui-même et de tout ce qui est en lui que la position du soleil dans le ciel. Le soleil est là, mais qui l'y a placé ? C'est Dieu. Ces deux positions sont aussi indépendantes l'une que l'autre du croyant lui-même, car toutes deux sont également fondées sur ce que Dieu est.

Il est bon d'avoir une notion exacte et nette de ce que nous sommes et de notre position ; bon d'être amenés à nous arrêter pour laisser agir la grâce divine à notre égard ; bon de laisser Dieu faire pour nous et de nous ce qu'Il veut, et nous placer où Il le veut, assurés comme nous pouvons l'être que tout est à Sa gloire infinie et à Sa louange.

Nous pouvons penser que tout cela est trop bon pour être vrai ; et assurément, ce serait trop bon si cela dépendait en aucune façon de nous ; mais non, puisque cela dépend entièrement de Dieu. Cela peut être trop bon pour que nous l'obtenions, mais ce n'est pas trop bon pour que Dieu nous le donne ; toute la différence est là. La valeur du don dépend du donateur.

**Dieu donne une justification parfaite, Il donne une complète acceptation. À qui ? À des pécheurs. Sur quel fondement ? Le sacrifice de Christ accompli. Dans quel but ? Afin que nous soyons à la louange de sa gloire.**

*« ...comme tu lui as donné pouvoir sur toute chair, afin qu'il accorde la vie éternelle à tous ceux que tu lui as donnés » (Jean 17.2).*

*« Car le salaire du péché, c'est la mort ; mais le don gratuit de Dieu, c'est la vie éternelle en Jésus-Christ notre Seigneur » (Romains 6.23).*

*« ...afin que nous servions à la louange de sa gloire » (Éphésiens 1.12).*

Il est donc clair que ni avertissement, ni précepte, ni exhortation ne peuvent affecter en quoi que ce soit la position ou la relation du croyant. Bien au contraire, le fait même que Dieu s'adresse à nous de cette manière prouve qu'Il reconnaît notre relation. Si Dieu me donne un commandement, c'est la preuve qu'Il reconnaît en moi un principe de vie et de puissance, par lequel je puis entendre et obéir. Il n'inviterait pas à agir un être qui serait *« mort par ses offenses et par ses péchés » (Éphésiens 2.1)*. À celui-ci, Il commande de recevoir comme un libre don la vie éternelle dans son Fils Jésus-Christ.

Mais lorsque quelqu'un a reçu cette vie, est né de nouveau, est entré dans une relation éternelle fondée sur la rédemption, alors il reçoit les exhortations et les avertissements ; et de leur exacte observation dépendent en grande partie sa bénédiction présente, sa consolation et son service.

Nous sommes portés à confondre deux choses très différentes : notre relation éternelle avec Dieu comme Ses enfants, et notre responsabilité présente envers Christ comme Ses serviteurs et Ses témoins.

La première est le résultat de l'action de la volonté et de la puissance divines, comme nous le lisons dans l'épître de Jacques : « *Il nous a engendrés selon sa volonté, par la parole de vérité, afin que nous soyons en quelque sorte les prémices de ses créatures* » (Jacques 1.18).

La seconde, au contraire, est une chose qui dépend de nous chaque jour et demande une sainte diligence dans l'étude de la Parole et la prière, et une dépendance constante de Dieu. Nous manquons souvent à notre responsabilité envers Christ, nous ne le manifestons pas dans notre marche ni ne lui rendons un témoignage pratique ; mais, béni soit Dieu, cela ne compromet en rien notre relation éternelle avec Lui, bien que cela puisse nuire à notre compréhension et à notre jouissance de cette relation.

## **De quoi sont faites nos conversations**

Ceci m'amène à notre sujet immédiat : les rapports entre chrétiens, un sujet plus important qu'il ne le paraît au premier abord. Je n'entends pas par-là les rapports que nous avons ensemble sur les bancs d'une salle de réunion, ou quand nous sommes réunis en des occasions solennelles, pour le culte ou l'édification. **Je fais allusion aux sujets de nos entretiens lorsque nous nous rencontrons de manière familière et habituelle, hors contexte cultuel.**

Et sur ce point, il nous faut beaucoup de vigilance, afin que l'Ennemi ne nous entraîne pas à perdre les caractères de pureté et d'élévation qui doivent distinguer ceux qui professent être les membres du Corps de Christ et le temple de son Saint-Esprit.

Il est souvent triste et humiliant de constater le genre de conversation qui règne aujourd'hui parmi ceux dont les principes nous feraient attendre des résultats pratiques très différents. En les écoutant parler, on est souvent amené à se demander : Est-il possible que ces gens croient réellement chrétiens ?

Croient-ils vraiment qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ ; que leur appel est céleste ; qu'ils font partie du Corps de Christ ; qu'ils sont crucifiés avec Christ ; qu'ils ne sont pas dans la chair, mais dans l'Esprit ; qu'ils sont étrangers et voyageurs ; qu'ils attendent des cieux le Fils de Dieu ?

Tous ces principes importants font peut-être partie de la profession de foi à laquelle ils ont donné un assentiment de principe ; mais il est moralement impossible que leurs cœurs en aient été affectés. Comment un cœur qui serait réellement sous l'influence de vérités aussi merveilleuses pourrait-il trouver du plaisir, ou simplement prendre part, à des discussions vaines, frivoles et vides, concernant des personnes et des circonstances avec lesquelles il n'a rien à faire, et toutes les bagatelles du jour ? Un cœur rempli de Christ pourrait-il être ainsi occupé ? Et cependant c'est le cas de bien des chrétiens de profession.

Ce n'est pas seulement dans nos rapports avec d'autres chrétiens que nous nous oublions nous-mêmes, ou plutôt que nous oublions le Seigneur ; mais aussi dans nos rapports avec le monde. **Combien souvent, quand nous rencontrons des inconvertis, glissons-nous dans le courant de leurs pensées, et nous trouvons-nous sur un terrain commun avec eux !**

Les uns déplorent cette manière de faire ; d'autres la défendent en se fondant sur une interprétation erronée de l'expression de l'apôtre : « *je me suis fait tout à tous* » (1 Corinthiens 9.22). Assurément, cela ne signifie pas que Paul entraînait dans toutes les folies des hommes du monde.

Quel est donc le sens de cette expression ? Elle signifie que Paul faisait abnégation de lui-même parmi toutes les classes d'hommes, afin de pouvoir « *en sauver de toute manière quelques-uns* » (1 Corinthiens 9.22), certainement pas pour participer à leurs attitudes profanes. Son but était d'amener des pécheurs à Christ, et non de se plaire à lui-même en entrant dans leurs vaines et folles conversations.

Considérons le Seigneur lui-même, notre grand Modèle, et cherchons comment Il se comportait envers les hommes de ce monde. Trouvait-Il un objet en commun avec eux ? Jamais. Il se nourrissait toujours d'un seul objet, en était rempli, et c'est de cet objet qu'Il parlait. Il cherchait toujours à diriger les pensées des hommes vers Dieu.

Tel devrait aussi être notre but. Quel que soit l'endroit où le moment où nous rencontrons des hommes du monde, nous devrions diriger leurs pensées vers la Personne de Christ ; et si nous ne trouvons pas de porte ouverte, ne devrions-nous pas au moins souffrir d'être entraînés dans le courant de leurs pensées à eux ?

Si nous avons des affaires à régler avec les hommes, il faut que nous les réglions ; mais nous ne devrions avoir aucune communion avec eux dans leur manière de penser ou de parler, car notre Maître n'en avait pas. Et si notre sentier diffère du sien en ceci, nous nous éloignerons de la sainteté qui devrait nous caractériser. Nous serons comme « *le sel qui a perdu sa saveur et qui n'est plus bon à rien* » (voir Matthieu 5.13).

Je ne doute pas que le manque de paix assurée et permanente dont plusieurs se plaignent puisse être attribué aux habitudes de conversations frivoles et oiseuses auxquelles ils se livrent, ainsi qu'à la lecture de journaux ou de livres mondains. De telles coutumes attristent le Saint-Esprit ; et **si le Saint-Esprit est attristé, on ne peut jouir de Christ, car c'est l'Esprit seul qui, par la Parole écrite, présente Christ à l'âme.**

Je ne veux pas dire que tous ceux qui souffrent du manque de paix se soient forcément engagés dans ce chemin. Mais je dis que ces choses doivent nécessairement compromettre notre santé spirituelle et maintenir l'âme dans un état languissant, ce qui est un déshonneur pour Christ.

### **Instructions de la Parole de Dieu sur nos conversations**

Certains trouveront peut-être ces principes trop terre à terre. On appellera cela du légalisme, et on accusera l'auteur de chercher à amener les gens dans une sorte de servitude et à les rejeter sur eux-mêmes. Qu'il n'en soit pas ainsi !

Si c'est du légalisme de diriger l'attention sur les sujets de conversation, c'est alors le légalisme de l'épître aux Éphésiens ; car nous y lisons : « *Qu'on n'entende ni paroles déshonnêtes, ni propos insensés, ni plaisanteries, choses qui sont contraires à la bienséance, qu'on entende plutôt des actions de grâces* » (Éphésiens 5.4).

Nous lisons encore : « *Que votre parole soit toujours accompagnée de grâce, assaisonnée de sel* » (Colossiens 4.6).

Voilà les instructions clairement énoncées dans l'Écriture ; en outre, elles sont en rapport immédiat avec quelques-unes des doctrines les plus élevées de l'inspiration. Et nous ferons l'expérience que si elles n'ont pas tout leur poids sur notre conscience, nous ne jouirons pas non plus des vérités les plus élevées. Je ne puis me réjouir de mon appel céleste, ni marcher d'une manière digne de lui, si je me laisse aller à des paroles insensées ou à des plaisanteries.

J'admets pleinement la nécessité d'éviter soigneusement toute sainteté affectée et toute contrainte charnelle. La sainteté affectée ne vaut pas mieux que la légèreté. Mais pourquoi faudrait-il l'une ou l'autre ? L'Évangile nous enseigne quelque chose de bien meilleur. Au lieu de sainteté affectée, il nous parle de sanctification réelle ; et au lieu de légèreté, il nous donne la joie véritable.

Il n'est nul besoin d'affecter quoi que ce soit, car si je me nourris de Christ, tout est réalité sans effort. Du moment qu'il y a effort, tout est faiblesse. Si je dis que je dois parler de Christ, cela devient un esclavage, et je montre ma faiblesse et ma folie ; mais si mon âme est en communion avec Lui, cela m'est naturel et facile, car « *c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle* » (Matthieu 12.34).

Il existe un petit insecte qui prend toujours la couleur de la feuille dont il se nourrit. Il en est exactement de même du chrétien. Il est facile de dire de quoi il se nourrit.

« *Mais !* » diront quelques-uns, « *nous ne pouvons pas toujours parler de Christ !* » Je réponds à cela que dans la proportion où nous sommes conduits par l'Esprit, nos pensées et nos paroles seront occupées de Christ. Si nous sommes des enfants de Dieu, nous serons occupés de Lui pendant l'éternité ; pourquoi ne le serions-nous pas déjà maintenant ? Nous sommes aussi réellement séparés du monde maintenant que nous le serons alors ; alors marchons par l'Esprit !

Il est vrai qu'en entrant dans le sujet des habitudes de conversation des chrétiens, on se place sur un terrain peu élevé ; mais cela est nécessaire. Il serait bien plus heureux de se maintenir sur un terrain élevé ; mais hélas, c'est là que nous manquons. Et c'est une grâce que la Parole et l'Esprit de Dieu s'occupent de nos manquements.

L'Écriture nous dit que nous sommes « *assis ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ* » (Éphésiens 2.6), et elle nous dit aussi : « *Que celui qui dérobaît ne dérobe plus* » (Éphésiens 4.28). Parler à des hommes célestes de ne pas dérober, c'est se placer sur un terrain peu élevé, dira-t-on ; cependant, c'est le terrain de l'Écriture, et c'en est assez pour nous.

L'Esprit de Dieu savait qu'il ne suffisait pas de nous dire que nous sommes assis dans le ciel, mais qu'il fallait aussi nous dire comment nous devons nous conduire sur la terre ; et c'est par la pratique de notre marche sur la terre que nous prouverons que nous avons compris notre position céleste. Je saurai donc, d'après la marche d'un chrétien, comment je puis évaluer la condition actuelle de son âme devant Dieu. Si sa marche est charnelle et mondaine, il sera évident qu'il ne réalise pas sa position sainte et élevée comme membre du Corps de Christ et temple de Dieu.

C'est pourquoi, à tous ceux qui sont portés à se laisser aller à des habitudes de conversation légère, je voudrais dire avec affection, mais solennellement : prenez garde à l'état général de votre santé spirituelle. De mauvais symptômes se montrent, qui prouvent une maladie intérieure, une maladie qui affectera peut-être plus ou moins les sources de la vie. Ne laissez pas cette maladie progresser, mais ayez recours au grand Médecin. Votre être spirituel peut être affecté tout entier, et rien ne peut le restaurer sinon ce que le Seigneur a lui-même à vous donner.

Une nouvelle contemplation de l'excellence, de la valeur et de la beauté de Christ est la seule chose qui puisse élever l'âme au-dessus de sa basse condition. Toute notre stérilité, toute notre indigence viennent de ce que nous avons laissé échapper Christ. Ce n'est pas Lui qui nous a laissés échapper. Non, béni soit son Nom, cela ne peut être. Mais, pratiquement, nous L'avons laissé échapper ; et en conséquence, notre niveau s'est tellement abaissé qu'il est parfois difficile de reconnaître en nous quelque chose de chrétien, excepté le nom seul.

Nous nous sommes arrêtés court dans notre carrière pratique. Nous ne sommes pas entrés, comme nous l'aurions dû, dans la signification de la « coupe » de Christ et de son « baptême » ; nous n'avons pas cherché à avoir communion avec Lui dans ses souffrances, sa mort et sa résurrection. Nous connaissons le résultat de ces choses telles qu'elles ont été effectuées en Lui ; mais nous n'y sommes pas entrés par l'expérience. Et de là vient notre triste déclin, dont rien ne peut nous retirer sinon d'entrer davantage dans la plénitude de Christ.

### 3. RÉFLEXIONS SUR LA SAINTE CÈNE

#### LA NATURE DE L'ORDONNANCE DE LA SAINTE CÈNE

L'institution de la Sainte Cène doit être considérée par tout homme spirituel comme une preuve particulièrement touchante de la grâce et de l'amour bienveillant du Seigneur pour son Église. Depuis son institution jusqu'à aujourd'hui, elle a été un témoignage constant, bien que silencieux, d'une vérité que l'ennemi a cherché à corrompre et à dissimuler par tous les moyens : le salut est une réalité accomplie, accessible même au plus faible des croyants en Jésus.

Dix-huit siècles se sont écoulés depuis que le Seigneur Jésus a institué le pain et le vin dans la Cène, symboles éloquents de son corps brisé et de son sang versé pour nous. Et malgré toutes les hérésies, tous les schismes, toutes les controverses et les luttes, les conflits de principes et de préjugés que relate l'histoire de l'Église, cette institution si expressive a été observée par les saints de Dieu à tous les âges.

Certes, l'ennemi est parvenu, dans une grande partie de l'Église de profession, à l'envelopper d'un voile de superstition obscure, à la présenter de telle sorte qu'elle dissimule au communiant la réalité grandiose et éternelle dont elle est le mémorial, à supplanter le Christ et son sacrifice accompli par une ordonnance impuissante ; ordonnance qui, de surcroît, par son mode même d'administration, prouve son inutilité absolue et son opposition à la vérité.

Pourtant, malgré l'erreur fatale de Rome concernant l'ordonnance de la Sainte Cène, celle-ci continue de proclamer à toute oreille attentive et à tout esprit spirituel cette même vérité profonde et précieuse : elle « *annonce la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne* » (1 Corinthiens 11.26). Le corps a été brisé, le sang a été versé une fois pour toutes, et ne le sera plus jamais : la fraction du pain n'est autre que le mémorial de cette vérité libératrice.

Avec quel profond intérêt et quelle gratitude le croyant devrait-il contempler le pain et la coupe ! Sans un mot prononcé, des vérités à la fois précieuses et glorieuses se révèlent : la grâce règne, la rédemption est accomplie, le péché est effacé, la justice éternelle est instaurée, l'aiguillon de la mort est vaincu, la gloire éternelle est acquise. « Grâce et gloire » sont révélées comme le don gratuit de Dieu et de l'Agneau ; l'unité du « seul corps » est embrassée par « un seul Esprit ».

Quel festin ! Il transporte l'âme, en un clin d'œil, à travers dix-huit siècles, et nous montre le Maître lui-même, « la nuit où il fut livré », assis à table, instituant un festin qui, depuis ce moment solennel, cette nuit mémorable, jusqu'à l'aube de son retour, devrait conduire chaque cœur croyant aussitôt vers la croix et vers la gloire.

Depuis lors, cette fête, par sa simplicité même et la profonde signification de ses éléments, a réfuté la superstition qui aurait voulu la diviniser et l'adorer, le blasphème qui aurait voulu la profaner et l'incrédulité qui aurait voulu la rejeter. De plus, tout en réfutant ces travers, elle a fortifié, réconforté et vivifié le cœur de millions de saints bien-aimés de Dieu.

Il est doux de penser à cela, doux de se souvenir, alors que nous nous rassemblons le premier jour de la semaine autour de la Cène du Seigneur, que des apôtres, des martyrs et des saints se sont réunis autour de cette fête et y ont trouvé, selon leur mesure, réconfort et bénédiction.

Des écoles de théologie ont vu le jour, prospéré, puis disparu ; des docteurs et des pères ont accumulé d'imposants ouvrages de théologie ; des hérésies mortelles ont obscurci l'atmosphère et déchiré l'Église de part en part ; la superstition et le fanatisme ont propagé leurs théories infondées et leurs idées extravagantes ; les chrétiens se sont divisés en d'innombrables courants. Toutes ces choses se sont produites ; mais la Sainte Cène a continué, au milieu des ténèbres et de la confusion, à proclamer son message simple et pourtant si complet :

*« Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Corinthiens 11.26).*

Fête précieuse ! Rendons grâce à Dieu pour le grand privilège de la célébrer. Et pourtant, elle n'est qu'un signe, dont les éléments doivent, aux yeux de la nature, paraître humbles et sans éclat. Le pain rompu, le vin répandu : la foi simple peut à elle seule lire, dans le signe, la chose signifiée, et n'a donc pas besoin des accessoires introduits par la fausse religion pour ajouter dignité, solennité et crainte à ce qui tire toute sa valeur, sa puissance et sa portée du fait qu'il est le mémorial d'un fait éternel que la fausse religion nie.

Puissions-nous, cher lecteur, aborder avec plus de fraîcheur et d'intelligence la signification de la Sainte Cène, et avec une expérience plus profonde la bénédiction de rompre ce pain qui est « *la communion au corps de Christ* » (1 Corinthiens 10.16), et de boire cette coupe qui est « *la communion au sang de Christ* » (1 Corinthiens 10.16).

*« Car j'ai reçu du Seigneur ce que je vous ai aussi enseigné ; c'est que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, et, après avoir rendu grâces, le rompit, et dit : Ceci est mon corps, qui est rompu pour vous ; faites ceci en mémoire de moi. De même, après avoir soupé, il prit la coupe, et dit : Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang ; faites ceci en mémoire de moi toutes les fois que vous en boirez. Car toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne » (1 Corinthiens 11.23-26).*

Je souhaite formuler quelques brèves remarques sur le sujet de la Sainte Cène, afin d'encourager tous ceux qui aiment le nom et les institutions du Christ à porter un intérêt plus fervent et affectueux à cette ordonnance si importante et si vivifiante.

Nous devons rendre grâce au Seigneur pour sa bienveillance envers nous, pour avoir institué un tel mémorial de son amour sacrificiel et pour avoir dressé une table où tous ses fidèles pouvaient se rassembler, sans autre condition que le lien personnel indispensable avec lui et l'obéissance à son égard.

Le Maître béni connaissait bien la tendance de nos cœurs à s'éloigner de lui et les uns des autres ; et lutter contre cette tendance était, au moins, l'un de ses objectifs lors de l'institution de la Cène. Il rassemblerait son peuple autour de sa personne bénie ; il dresserait une table pour eux, où, devant son corps brisé et son sang versé, ils pourraient se souvenir de lui et de l'intensité de son amour pour eux, et d'où, aussi, ils pourraient se tourner vers l'avenir et contempler la gloire dont la croix est le fondement éternel. Là, plus qu'ailleurs, ils apprendraient à oublier leurs différends et à s'aimer les uns les autres ; là, ils verraient autour d'eux ceux que l'amour de Dieu avait invités au festin et que le sang du Christ avait rendus dignes d'y être.

Toutefois, afin de transmettre plus facilement et plus brièvement à mon lecteur mon point de vue sur ce sujet, je me limiterai aux quatre points suivants :

- La nature de l'ordonnance de la Sainte Cène.
- Les circonstances de son institution.
- Les personnes auxquelles elle était destinée.
- Le moment et la manière de la célébrer.

## La nature de l'ordonnance de la Sainte Cène

Tout d'abord, concernant la nature de l'ordonnance de la Sainte Cène. C'est un point fondamental. Si nous ne comprenons pas la nature de cette ordonnance, nous nous égarerons dans toutes nos réflexions à son sujet.

La Cène est donc, purement et simplement, un festin d'action de grâce ; action de grâce pour la grâce déjà reçue. Le Seigneur lui-même, lors de son institution, en marque le caractère en rendant grâce : « *Il prit du pain ; après avoir rendu grâces...* » La louange, et non la prière, est l'expression appropriée de ceux qui s'assoient à la table du Seigneur.

Certes, nous avons beaucoup de raisons de prier, beaucoup de confessions à faire, beaucoup de regrets ; mais la table n'est pas le lieu des affligés. Son langage est celui-ci :

*« Donnez des liqueurs fortes à celui qui périt, et du vin à celui qui a l'amertume dans l'âme ; qu'il boive et oublie sa pauvreté, et qu'il ne se souvienne plus de ses peines » (Proverbes 31.6-7).*

La nôtre est « *la coupe de bénédiction* » (1 Corinthiens 10.16), une coupe d'action de grâce, le symbole divinement institué de ce sang précieux qui a obtenu notre rançon. « *Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps de Christ ?* » (1 Corinthiens 10.16). Comment, dès lors, pourrions-nous le rompre le cœur triste ou le visage marqué par la tristesse ?

Une famille, après les labeurs de la journée, pourrait-elle s'asseoir à table avec des soupirs et des regards sombres ? Certainement pas. Le souper était le grand repas familial, le seul qui réunissait assurément toute la famille. Des visages qu'on n'aurait peut-être pas vus pendant la journée, on les voyait forcément à table, et sans doute y étaient-ils heureux.

Il devrait en être de même à la Sainte Cène. La famille devrait s'y réunir, et une fois réunie, elle devrait être heureuse d'un bonheur sincère, dans l'amour qui l'unit. Certes, chaque cœur a son histoire particulière ; ses peines secrètes, ses épreuves, ses échecs et ses tentations, inconnus de tous ; mais ce ne sont pas là les objets de contemplation lors du repas. Les évoquer, c'est déshonorer le Seigneur du festin et transformer la coupe de bénédiction en coupe de douleur.

Le Seigneur nous a invités au festin et nous a commandé, malgré toutes nos faiblesses, de placer la plénitude de son amour et le pouvoir purificateur de son sang entre nos âmes et toute chose. Et lorsque le regard de la foi est fixé sur le Christ, il n'y a de place pour rien d'autre.

Si mon péché occupe mon regard et captive mes pensées, je suis forcément malheureux, car je détourne le regard de ce que Dieu me commande de contempler ; je me souviens de ma misère et de ma pauvreté, précisément ce que Dieu me commande d'oublier. Ainsi, le véritable caractère de cette ordonnance se perd et, au lieu d'être une fête de joie et d'allégresse, elle devient une période de tristesse et de dépression spirituelle ; et les préparatifs et les pensées qu'on y nourrit ressemblent davantage à ce qu'on pourrait attendre du mont Sinäi qu'à un joyeux repas de famille.

Si jamais un sentiment de tristesse a pu prévaloir lors de la célébration de cette ordonnance, c'était assurément lors de sa première institution. Or, comme nous le verrons en abordant le second point de notre sujet, tout était réuni pour engendrer une profonde tristesse et un profond désespoir. **Pourtant, le Seigneur Jésus sut rendre grâce ; la joie qui traversait son âme était bien trop intense pour être troublée par les circonstances.**

Il éprouvait une joie, même dans la souffrance et les meurtrissures de son corps, et dans l'effusion de son sang ; une joie qui dépassait de loin la portée de la pensée et du sentiment humains. Et s'il put se réjouir en esprit et rendre grâce en rompant ce pain, qui devait être pour toutes les générations futures de fidèles le mémorial de son corps brisé, ne devrions-nous pas nous en réjouir nous aussi, nous qui bénéficions du fruit béni de son labeur et de sa passion ?

Oui, il nous convient toutes et tous de nous réjouir. Nous pouvons entendre notre Père céleste dire : « *il fallait bien s'égayer et se réjouir* » (Luc 15.32), et oserions-nous nier cette harmonie en faisant de cette table, où le Père et le fils prodigue sont assis ensemble autour du veau gras, le théâtre de la tristesse et d'une sombre méfiance ? Loin de là !

Nous ne devons pas introduire la tristesse en la présence divine ; oui, nous ne le pouvons pas, car « *il y a d'abondantes joies devant ta face* » (Psaume 16.11). Et lorsque nous sommes malheureux, nous ne sommes certainement pas en présence de Dieu, mais en présence de nos péchés, de nos chagrins, ou de quelque chose d'extérieur à Dieu.

Mais, pourrait-on se demander, n'y a-t-il donc aucune préparation nécessaire ? Devons-nous nous asseoir à la table du Seigneur avec autant d'indifférence que pour un repas ordinaire ? Certainement pas, une préparation est nécessaire ; mais il s'agit de la préparation de Dieu, et non de la nôtre.

C'est la préparation qui convient à la présence de Dieu, qui n'est certainement pas le fruit de soupirs humains ou de larmes de pénitence, mais le simple résultat de l'œuvre accomplie par l'Agneau de Dieu, attestée par l'Esprit de Dieu.

En comprenant cela par la foi, nous comprenons ce qui nous rend parfaitement dignes de la présence de Dieu. Beaucoup s'imaginent honorer la table du Seigneur lorsqu'ils s'en approchent, l'âme courbée jusqu'à la poussière, accablés par le poids insupportable de leurs péchés. **Cette pensée ne peut provenir que du légalisme du cœur humain**, cette source toujours féconde de pensées à la fois déshonorantes envers Dieu, déshonorantes envers la Croix du Christ, offensantes pour le Saint-Esprit et totalement destructrices de notre propre paix.

Nous pouvons être pleinement assurés que l'honneur et la pureté de la table du Seigneur sont mieux préservés lorsque le sang du Christ est le seul titre d'accès, que si l'on y ajoutait la douleur et la pénitence humaines.

Il est important de se rappeler que, si le sang du Christ est ce qui seul introduit le croyant, avec une sainte audace, en présence de Dieu, il n'est pourtant présenté nulle part comme notre centre ni comme le lien qui nous unit. Il est précieux pour chaque âme rachetée par le sang de se souvenir, dans le secret de la présence divine, que le sang expiatoire de Jésus a effacé à jamais le lourd fardeau du péché.

Cependant, le Saint-Esprit ne peut que nous rassembler autour de la Personne du Christ ressuscité et glorifié, qui, ayant versé le sang de l'alliance éternelle, est monté au ciel dans la puissance d'une vie éternelle, à laquelle la justice divine est indissociablement liée.

Le Christ vivant est donc notre centre et le lien qui nous unit. Le sang ayant répondu pour nous auprès de Dieu, nous nous rassemblons autour d'un Chef ressuscité et exalté dans les cieux. « *Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi* » (Jean 12.32).

Nous contemplons dans la coupe de la Sainte Cène le symbole du sang versé ; mais nous ne sommes pas rassemblés autour de la coupe ni du sang, mais autour de Celui qui les a versés. Le sang de l'Agneau a levé tout obstacle à notre communion avec notre Dieu ; et, preuve en est, le Saint-Esprit est descendu pour baptiser les croyants dans l'unité du corps et les rassembler autour du Chef ressuscité et glorifié. Le vin est le mémorial d'une vie donnée pour le péché ; le pain est le mémorial d'un corps brisé pour le péché ; mais nous ne sommes pas rassemblés autour d'une vie versée ni autour d'un corps brisé, mais autour du Christ vivant, qui ne meurt plus, dont le corps ne peut plus être brisé ni le sang plus versé.

Cela fait une différence fondamentale ; et, considérée dans le contexte de la discipline au sein de l'Église, cette différence est d'une importance capitale.

Beaucoup ont tendance à imaginer que lorsqu'une personne est exclue de la communion, ou qu'on la lui refuse, la question du lien entre son âme et le Christ est soulevée. Un instant de réflexion sur ce point, à la lumière des Écritures, suffira à démontrer qu'une telle question ne se pose pas.

Si nous considérons le cas du « méchant » en 1 Corinthiens 5, nous voyons un homme exclu de la communion de l'Église sur terre, qui était néanmoins chrétien, comme le texte l'indique. Il n'a donc pas été exclu parce qu'il n'était pas chrétien ; une telle question n'a jamais été posée, et elle ne devrait en aucun cas l'être.

Comment pouvons-nous vraiment savoir si un homme est éternellement uni au Christ ou non ? Avons-nous la garde du livre de vie de l'Agneau ? La discipline de l'Église de Dieu est-elle fondée sur ce que nous pouvons savoir, ou sur ce que nous ne pouvons pas ?

Même si l'on pouvait voir le nom d'un homme inscrit dans le livre de vie, cela ne justifierait ni son admission dans l'assemblée terrestre, ni son maintien au sein de celle-ci. La responsabilité de l'Église est de se garder pure dans la doctrine, pure dans la pratique et pure dans ses fréquentations, et ce parce qu'elle est la maison de Dieu : « *La sainteté convient à ta maison, ô Éternel ! pour toute la durée des temps* » (Psaume 93.5).

Lorsqu'une personne était séparée, ou « retranchée », de la congrégation d'Israël, était-ce parce qu'elle n'était pas Israélite ? Certainement pas ; mais à cause d'une souillure morale ou rituelle intolérable dans l'assemblée de Dieu.

Dans le cas d'Acan (Josué 7), bien que six cent mille âmes aient ignoré son péché, Dieu dit : « *Israël a péché* » (Josué 7.11). Pourquoi ? Parce qu'ils étaient considérés comme l'assemblée de Dieu, et qu'il y avait là une souillure qui, si elle n'avait pas été jugée, aurait tout détruit. Cependant, la question de la préparation sera abordée plus en détail au fur et à mesure que nous poursuivrons notre exposé. J'énoncerai donc un autre principe lié à la nature de la Sainte Cène, à savoir qu'elle implique une reconnaissance consciente de l'unité du corps du Christ.

« *La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion au sang de Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion au corps de Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps ; car nous participons tous à un même pain* » (1 Corinthiens 10.16-17).

Or, à Corinthe, ce point fut marqué par un profond échec et une grande confusion ; en effet, le principe fondamental de l'unité de l'Église semble y avoir été totalement oublié. C'est pourquoi l'apôtre observe : « *Lors donc que vous vous réunissez, ce n'est pas pour manger le repas du Seigneur ; car, quand on se met à table, chacun commence par prendre son propre repas* » (1 Corinthiens 11.20-21).

Ici, il s'agissait d'isolement, et non d'unité ; d'une question individuelle, et non collective. « Son propre repas » contraste fortement avec « le repas du Seigneur ». Seule la Cène du Seigneur où le corps du Christ est pleinement reconnu peut être authentique. Si le corps n'est pas reconnu, il s'agit de pur sectarisme. Le Seigneur lui-même doit en être exclu.

Si la table est dressée selon un principe plus restrictif que celui qui englobe tout le corps du Christ, ce n'est pas la table du Seigneur, et elle n'a aucune valeur aux yeux des fidèles. Au contraire, lorsqu'une table est dressée selon ce principe divin, qui englobe tous les membres du corps simplement comme tels, quiconque refuse de s'y présenter est coupable de schisme, et ce, selon les principes clairs de 1 Corinthiens 11.

*« Il faut qu'il y ait aussi des sectes parmi vous, afin que ceux qui sont approuvés soient reconnus comme tels au milieu de vous » (1 Corinthiens 11.19).*

Lorsque le grand principe de l'Église est perdu de vue par une partie quelconque de la communauté, des hérésies surviennent inévitablement afin que les fidèles approuvés soient mis en évidence. Dans de telles circonstances, il incombe à chacun de s'approuver lui-même, et ainsi de vivre selon la pensée de l'Église. Les fidèles approuvés s'opposent aux hérétiques, c'est-à-dire à ceux qui agissent selon leur propre volonté.

Ceux qui en ont la capacité peuvent consulter le texte original de ce chapitre important et constater que le mot traduit par « *approuvés* » (v.19) provient de la même racine que celui traduit par « *s'éprouve lui-même* » (v.28). **Ainsi, nous voyons que celui qui s'éprouve lui-même prend place parmi les approuvés et se distingue nettement de ceux qui étaient parmi les hérétiques.**

Or, le terme « hérétique » ne désigne pas seulement celui qui professe une fausse doctrine, bien qu'on puisse être hérétique en agissant ainsi, **mais celui qui persiste à exercer sa propre volonté.** L'apôtre savait qu'il devait y avoir des hérésies à Corinthe, puisqu'il y avait des factions.

Ceux qui agissaient selon leur propre volonté s'opposaient à la volonté de Dieu et se-maient ainsi la division, car la volonté de Dieu s'applique à l'ensemble du corps. Ceux qui agissaient de manière hérétique méprisaient l'Église de Dieu.

Mais on pourrait se demander : les nombreuses confessions qui existent actuellement au sein de l'Église de profession n'empêchent-elles pas totalement de rassembler l'ensemble du corps du Christ ? Et dans ces conditions, n'est-il pas préférable que chaque confession ait sa propre table ?

Si cette question a du sens, cela prouve simplement que le peuple de Dieu n'est plus capable d'agir selon les principes divins, mais qu'il est réduit à la triste alternative d'agir selon l'opportunisme humain. Dieu merci, il n'en est rien. La vérité du Seigneur demeure éternellement, et ce que le Saint-Esprit enseigne dans 1 Corinthiens 11 s'impose à chaque membre de l'Église de Dieu. Il y avait des divisions et des hérésies dans l'Église de Corinthe, tout comme il y en a aujourd'hui dans l'Église de profession ; mais l'apôtre ne leur a pas dit d'installer des tables séparées, ni de cesser de rompre le pain.

Non ; il leur rappelle simplement les principes liés à l'Église de Dieu, et dit à ceux qui peuvent s'éprouver eux-mêmes comme fidèles au corps du Christ de ne pas s'abstenir de manger. L'expression : « *Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange* » (1 Corinthiens 11.28) clarifie tout. Nous devons tous manger ; notre souci doit être de manger « ainsi », comme le Saint-Esprit nous l'enseigne, c'est-à-dire en reconnaissant véritablement l'unité de l'Église de Dieu.

Il convient d'ajouter ici quelques mots à l'intention de tout chrétien sincère, qui pourrait se trouver confronté à la nécessité de trancher entre différentes positions apparemment fondées sur le même principe. L'encourager et le soutenir dans une démarche sincère me semble un service inestimable.

Supposons donc que je me trouve dans un lieu où deux tables, voire plus, sont dressées. Que dois-je faire ? Je crois qu'il me faut m'enquérir de l'origine de ces différentes tables, comprendre pourquoi il est devenu nécessaire d'en avoir plusieurs.

Si, par exemple, un groupe de chrétiens réunis a admis et conservé parmi eux des principes erronés, portant atteinte à la personne du Fils de Dieu ou sapant l'unité de l'Église de Dieu sur terre ; si de tels principes sont admis et conservés au sein de l'assemblée, ou que des personnes qui les professent et les enseignent sont reçues et reconnues par l'assemblée, dans de telles circonstances pénibles et humiliantes, la table cesse d'être la table du Seigneur.

Pourquoi ? Parce que je ne peux y prendre place sans m'identifier à des principes manifestement contraires à la vérité chrétienne. La même remarque s'applique, bien sûr, en cas de conduite corrompue non jugée par l'assemblée. Et alors, si la table cesse d'être celle du Seigneur, elle n'a pas plus de légitimité pour le chrétien désireux de rester pur que n'importe quelle autre table sectaire.

Or, si un certain nombre de chrétiens se trouvaient dans les circonstances décrites ci-dessus, ils seraient appelés à préserver l'unité de l'Église dans la pureté de la vérité divine. L'unité et la pureté sont les points essentiels. Il nous faut non seulement préserver la grâce de la Sainte Cène, mais aussi sa sainteté.

La vérité ne doit pas être sacrifiée au nom de l'unité, et la véritable unité ne sera jamais compromise par la défense rigoureuse de la vérité. Les confédérations humaines peuvent se dissoudre, mais l'Église de Dieu ne sera jamais atteinte par la défense de la vérité, pourvu qu'elle soit guidée par l'amour.

Il ne faut pas croire que l'unité du corps du Christ soit compromise lorsqu'une communauté fondée sur des principes erronés, ou tolérant des doctrines ou des pratiques erronées, est dissoute ou qu'on se sépare d'elle. L'Église de Rome a accusé les Réformateurs de schisme parce qu'ils s'étaient séparés d'elle ; mais nous savons que l'Église de Rome a été, et est encore, coupable de schisme parce qu'elle impose de fausses doctrines à ses membres.

Qu'il soit seulement établi que si la vérité de Dieu est remise en question par une communauté quelconque, et que, pour être membre de cette communauté, je dois m'identifier à une doctrine erronée ou à une pratique corrompue, alors il ne saurait s'agir de schisme de se séparer d'une telle communauté ; bien au contraire, je suis tenu de m'en séparer.

Toute la question est résolue par un seul passage de l'Écriture : « *Accueillez-vous les uns les autres, comme Christ vous a accueillis, pour la gloire de Dieu* » (Romains 15.7). « *Accueillez-vous les uns les autres, comme Christ vous a accueillis* » : nous avons là l'unité de l'Église. Mais « pour la gloire de Dieu » : nous avons là la pureté de la vérité.

J'espère que ces considérations aideront tout cher chrétien dont l'esprit pourrait être troublé par les revendications contradictoires des différentes tables. La question peut être résolue très simplement lorsque le regard est clair et que le cœur et la conscience sont pleinement soumis à la Parole de Dieu.

Quand l'Église est méprisée, l'Esprit est forcément attristé et déshonoré, et le résultat inévitable est la stérilité spirituelle et un formalisme rigide. Même si l'on substitue la puissance intellectuelle à la puissance spirituelle, les talents et les accomplissements humains aux dons du Saint-Esprit, le résultat sera néanmoins « comme la lande dans le désert ».

**Le véritable chemin du progrès spirituel est de vivre pour l'Église, et non pour soi-même. Celui qui vit pour l'Église est en pleine harmonie avec l'Esprit, et ne peut que progresser. À l'inverse, celui qui vit pour lui-même, dont toutes les pensées et toutes les énergies sont tournées vers lui, deviendra vite étriqué et formaliste, et très probablement ouvertement mondain.**

Oui, il deviendra mondain, au sens large du terme, car le monde et l'Église s'opposent frontalement ; et il n'est point d'aspect du monde où cette opposition soit plus manifeste que dans sa dimension religieuse. Ce que l'on appelle communément le monde religieux, examiné à la lumière de la présence de Dieu, se révèle plus hostile aux véritables intérêts de l'Église de Dieu que presque tout le reste.

Mais je dois aborder rapidement d'autres aspects de notre sujet, et je voudrais simplement énoncer un autre principe simple relatif à la Sainte Cène, sur lequel je souhaite attirer l'attention du lecteur chrétien.

La célébration de l'ordonnance de la Sainte Cène doit être l'expression claire de l'unité de tous les croyants, et pas seulement de l'unité d'un certain nombre réunis autour de certains principes qui les distinguent des autres. Si l'on impose une condition de communion autre que la condition essentielle de la foi en l'expiation du Christ, et d'une vie conforme à cette foi, la table cesse d'être celle du Seigneur et devient la table d'une secte, et elle n'a aucune emprise sur le cœur des fidèles.

De plus, si, en m'asseyant à table, je dois m'identifier à quoi que ce soit, principe ou pratique, qui ne soit pas prescrit dans l'Écriture comme condition de communion, alors la table cesse d'être celle du Seigneur et devient celle d'une secte. Il ne s'agit pas de savoir s'il peut y avoir des chrétiens là ou non ; il serait en effet difficile de trouver, parmi les communautés issues de la Réforme, une table où certains chrétiens ne participent pas. L'apôtre n'a pas dit : « *Il faut qu'il y ait des sectes parmi vous, afin que ceux qui sont chrétiens soient manifestés !* »

Non, mais : « *afin que ceux qui sont approuvés* » (1 Corinthiens 11.19).

Il n'a pas dit non plus : « *Qu'un homme prouve qu'il est chrétien, et qu'il mange !* » Certainement pas, mais : « *Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange* » (1 Corinthiens 11.28) ; c'est-à-dire qu'il se montre comme l'un de ceux qui non seulement sont droits dans leur conscience quant à leurs actes individuels en la matière, mais qui œuvrent également à l'unité du corps du Christ.

Lorsque les hommes établissent leurs propres conditions de communion, on trouve là le principe de l'hérésie. Là aussi, il doit y avoir schisme.

Au contraire, lorsqu'une table est dressée de telle manière, et selon de tels principes, qu'un chrétien en tant que tel puisse y prendre place, alors ne pas y être constitue un schisme. Car en y étant, et en marchant fidèlement selon notre position et notre profession de foi, nous favorisons, autant que faire se peut, l'unité de l'Église de Dieu ; ce but suprême pour lequel le Saint-Esprit a été envoyé du ciel sur la terre.

Le Seigneur Jésus, ressuscité des morts et ayant pris place à la droite de Dieu, a envoyé le Saint-Esprit sur la terre afin de former un seul corps. Remarquez : pour former un seul corps, et non plusieurs. Il n'a aucune sympathie pour les nombreux corps en tant que tels, bien qu'il ait une profonde sympathie pour nombre de leurs membres, car, même s'ils appartiennent à des courants ou des divisions humaines, ils sont néanmoins membres du seul corps.

Mais il ne demeure pas dans plusieurs corps ; il demeure dans un seul, car : « *Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit* » (1 Corinthiens 12.13).

Je tiens à ce qu'il n'y ait aucun malentendu sur ce point. J'affirme que le Saint-Esprit ne peut demeurer au milieu de tous les schismes qui existent au sein de l'Église, car Il a dit Lui-même à leur sujet : « *Ce n'est pas que je vous louais* » (1 Corinthiens 11.17). Il en est attristé ; Il voudrait les combattre. Il baptise tous les croyants dans l'unité du seul corps, de sorte qu'il est inconcevable que le Saint-Esprit puisse demeurer au milieu de schismes qui sont pour Lui une source de chagrin et de déshonneur.

Il nous faut toutefois distinguer la présence du Saint-Esprit dans l'Église et sa présence en chaque individu. Il demeure dans le corps du Christ, qui est l'Église : « *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ?* » (1 Corinthiens 3.16) ; « *En lui tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. En lui vous êtes aussi édifiés pour être une habitation de Dieu en Esprit* » (Éphésiens 2.21-22).

Il demeure également dans le corps de tous les croyant : « *Ne savez-vous pas que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui est en vous, que vous avez reçu de Dieu ?* » (1 Corinthiens 6.19).

Le seul corps, ou la seule communauté, dans lequel le Saint-Esprit peut demeurer est donc l'Église de Dieu tout entière ; et la seule personne en laquelle il peut demeurer est le croyant. Or, comme nous l'avons déjà observé, la table du Seigneur, en tout lieu, doit refléter l'unité de toute l'Église ; si ce n'est pas le cas, ce n'est pas la table du Seigneur.

Ceci nous amène à un autre principe lié à la nature de la Sainte Cène, à savoir : C'est un acte par lequel nous manifestons non seulement la mort du Seigneur jusqu'à son retour, mais aussi par lequel nous exprimons une vérité fondamentale qu'il est essentiel de rappeler sans cesse aux chrétiens d'aujourd'hui : tous les croyants sont « *un seul pain, un seul corps* » (1 Corinthiens 10.17).

C'est une erreur fréquente de considérer cette ordonnance comme un simple canal par lequel la grâce se répand sur l'âme de chacun, et non comme un acte qui concerne l'ensemble du corps et qui contribue à la gloire du Chef de l'Église.

Qu'elle soit un canal par lequel la grâce se répand sur l'âme de chaque communiant ne fait aucun doute, car tout acte d'obéissance est source de bénédiction. Mais cette bénédiction individuelle n'en est qu'une infime partie, comme le montre la lecture attentive de 1 Corinthiens 11.

Ce sont la mort et le retour du Seigneur qui sont mis en avant dans nos âmes lors de la Sainte Cène, et l'absence de l'un de ces éléments est nécessairement problématique. S'il y a quoi que ce soit qui empêche la manifestation complète de la mort du Seigneur, ou la révélation de l'unité du corps, ou la perception claire de la venue du Seigneur, alors il doit y avoir quelque chose de fondamentalement erroné dans le principe sur lequel la table est dressée. Et il nous suffit d'un œil simple et d'un esprit entièrement soumis à la Parole et à l'Esprit du Christ pour déceler cette erreur.

Que le lecteur chrétien examine maintenant, dans la prière, la table à laquelle il prend régulièrement place, et vérifie si elle résiste au triple critère de 1 Corinthiens 11. Dans le cas contraire, qu'il l'abandonne, au nom du Seigneur et pour le bien de l'Église.

Il existe des hérésies et des schismes découlant d'hérésies au sein de l'Église ; mais « *que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange* » (1 Corinthiens 11.28) le repas du Seigneur.

Si l'on demande une fois pour toutes ce que signifie le terme « approuvé », on peut répondre : il s'agit premièrement d'être personnellement fidèle au Seigneur dans l'acte de rompre le pain ; deuxièmement, de rejeter toute apparence de schisme, et de nous engager fermement et résolument sur le principe général qui englobe tous les membres du troupeau du Christ.

Nous ne devons pas seulement veiller à marcher nous-mêmes dans la pureté de cœur et de vie devant le Seigneur, mais aussi à ce que la table à laquelle nous participons n'ait rien qui puisse faire obstacle à l'unité de l'Église. Il ne s'agit pas d'une simple question personnelle.

Rien ne prouve mieux le déclin du christianisme aujourd'hui, ni la profonde tristesse du Saint-Esprit, que le misérable égoïsme qui teinte, voire souille, les pensées de ceux qui se disent chrétiens. Tout repose sur la seule question de soi. C'est mon pardon, ma sécurité, ma paix, mon bien-être et mes sentiments qui comptent, et non la gloire du Christ ou l'unité de son Église bien-aimée.

Eh bien, que les paroles du prophète s'appliquent à nous : « *Ainsi parle l'Éternel des armées : Considérez attentivement vos voies ! Montez sur la montagne, apportez du bois, et bâtissez la maison : j'en aurai de la joie, et je serai glorifié, dit l'Éternel. Vous comptiez sur beaucoup, et voici, vous avez eu peu ; vous l'avez rentré chez vous, mais j'ai soufflé dessus. Pourquoi ? dit l'Éternel des armées. À cause de ma maison, qui est détruite, tandis que vous vous empressez chacun pour sa maison* » (Aggée 1.7-9).

Voilà le fond du problème. Le moi s'oppose à la maison de Dieu ; et si le moi devient l'objet de nos préoccupations, il n'est pas étonnant qu'il y ait un manque criant de joie, d'énergie et de puissance spirituelles. Pour les posséder, nous devons être en communion avec les pensées du Saint-Esprit ; or, Il pense au corps du Christ. Et si nous pensons à nous-mêmes, nous sommes forcément en conflit avec Lui ; et les conséquences en sont on ne peut plus évidentes.

## **LES CIRCONSTANCES DE SON INSTITUTION**

Ayant traité ce qui, à mon sens, est de loin le point le plus important de notre sujet, je vais maintenant examiner les circonstances de l'institution de la Sainte Cène. Celles-ci furent particulièrement solennelles et émouvantes.

Le Seigneur était sur le point d'entrer dans un terrible combat contre toutes les puissances des ténèbres, d'affronter toute l'inimitié mortelle des hommes et de vider jusqu'à la lie la coupe de la juste colère de l'Éternel contre le péché. Un lendemain terrible l'attendait, le plus terrible qu'un homme ou un ange ait pu connaître.

Pourtant, malgré tout cela, nous lisons que « *dans la nuit où il fut livré, il prit du pain* » (1 Corinthiens 11.23). Quel amour désintéressé ! Cette même nuit ; la nuit de sa profonde tristesse, la nuit de son agonie et de sa sueur de sang, la nuit où il fut trahi par l'un, renié par l'autre et abandonné par tous ses disciples ; cette nuit-là même, le cœur aimant de Jésus était rempli de pensées pour son Église.

Cette nuit-là même, il institua la Sainte Cène. Il désigna le pain comme l'emblème de son corps brisé et le vin comme l'emblème de son sang versé ; et tels ils sont pour nous aujourd'hui, chaque fois que nous y prenons part, car la Parole nous assure que « *toutes les fois que vous mangez ce pain et que vous buvez cette coupe, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne* » (1 Corinthiens 11.26).

Tout ceci, pouvons-nous dire, confère une importance particulière et une solennité sacrée à la Cène du Seigneur ; et, de plus, nous donne une idée des conséquences de manger et de boire indignement.

Il est courant d'appliquer le terme « indignement », dans ce passage, aux personnes qui accomplissent l'acte, alors qu'il se rapporte en réalité à la manière de le faire. L'apôtre n'a jamais songé à remettre en question le christianisme des Corinthiens ; bien au contraire, dans l'introduction de son épître, il les désigne comme « *l'Église de Dieu qui est à Corinthe, à ceux qui ont été sanctifiés en Jésus-Christ, appelés à être saints* » (1 Corinthiens 1.2).

Comment aurait-il pu employer ce langage au premier chapitre et, au onzième, remettre en question la dignité de ces saints à participer à la Sainte Cène ? Impossible. Il les considérait comme des saints et, à ce titre, les exhortait à célébrer la Sainte Cène dignement. La question de la présence d'autres que de vrais chrétiens n'est jamais soulevée ; il est donc absolument impossible que le mot « indignement » puisse s'appliquer aux personnes. Il s'applique uniquement à la manière. Les personnes étaient dignes, mais leur manière ne l'était pas ; et ils étaient appelés, en tant que saints, à s'examiner eux-mêmes quant à leur conduite, de peur que le Seigneur ne les juge personnellement, comme c'était déjà le cas.

En un mot, c'est en tant que vrais chrétiens qu'ils étaient appelés à s'examiner eux-mêmes. S'ils doutaient de cela, ils étaient totalement incapables de juger quoi que ce soit.

Je ne songe jamais à demander à mon enfant de juger s'il est mon enfant ou non ; mais j'attends de lui qu'il juge lui-même ses habitudes ; sinon, s'il ne le fait pas, je devrai peut-être, par la réprimande, faire ce qu'il devrait faire par son propre jugement. C'est parce que je le considère comme mon enfant que je ne lui permets pas de s'asseoir à ma table avec des vêtements sales et des manières désordonnées.

La voix que l'ordonnance fait résonner à l'oreille attentive est toujours la même. Le pain et le vin sont des symboles profondément significatifs : le blé broyé et le raisin pressé, unis pour apporter force et joie au cœur.

Non seulement ils sont significatifs en eux-mêmes, mais ils doivent aussi être utilisés lors de la Sainte Cène, car ils sont les emblèmes mêmes que le Seigneur a institués la veille de sa crucifixion. Ainsi, la foi peut contempler le Seigneur Jésus présidant à sa propre table, le voir prendre le pain et le vin, et l'entendre dire :

« Prenez, mangez, ceci est mon corps » (Matthieu 26.26) ; et encore, à propos de la coupe : « Buvez-en tous ; car ceci est mon sang, le sang de l'alliance, qui est répandu pour plusieurs, pour la rémission des péchés » (Matthieu 26.27-28).

En un mot, cette ordonnance ramène l'âme à la nuit mémorable déjà évoquée. Elle nous rappelle la réalité de la croix et de la passion de l'Agneau de Dieu, dans lesquelles nos âmes peuvent trouver le repos et la joie. Et elle nous rappelle, de la manière la plus saisissante, l'amour désintéressé et le dévouement pur de Celui qui, alors que le Calvaire projetait son ombre obscure sur son chemin et que la coupe de la juste colère de l'Éternel contre le péché se remplissait pour lui, a néanmoins pu s'occuper de nous et instituer une fête qui devait être, à la fois, l'expression de notre lien avec lui et avec tous les membres de son corps.

Ne pouvons-nous pas en déduire que le Saint-Esprit a employé l'expression « dans la nuit » afin de remédier aux désordres qui régnaient dans l'Église de Corinthe ? N'y avait-il pas une sévère réprimande adressée à l'égoïsme de ceux qui prenaient « leur propre repas » (1 Corinthiens 11.21), lorsque l'Esprit faisait référence à la nuit même où le Seigneur du festin fut trahi ?

Sans aucun doute. L'égoïsme peut-il coexister avec la croix ? Peut-on se laisser aller à des pensées concernant nos propres intérêts ou notre propre satisfaction en présence de Celui qui s'est sacrifié pour nous ? Certainement pas. Pourrions-nous mépriser sans cœur et délibérément l'Église de Dieu, pourrions-nous offenser ou exclure des membres bien-aimés du troupeau du Christ, tout en contemplant cette croix sur laquelle le Berger du troupeau, la Tête du corps, a été crucifié ? Ah, non !

Que les croyants restent près de la croix, qu'ils retiennent « cette même nuit », qu'ils gardent à l'esprit le corps brisé et le sang versé du Seigneur Jésus-Christ, et bientôt l'hérésie, le schisme et l'égoïsme prendront fin.

Le lecteur gardera à l'esprit que ce texte n'aborde pas la question de la discipline biblique. Il se peut que de nombreux membres du troupeau du Christ ne puissent être reçus dans l'assemblée terrestre, car ils pourraient être influencés par de fausses doctrines ou de mauvaises pratiques. Cependant, même si nous ne pouvons les recevoir, nous ne remettons aucunement en question leur inscription dans le livre de vie de l'Agneau. Cela ne relève ni du domaine ni de la prérogative de l'Église de Dieu.

*« Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent ; et : quiconque prononce le nom du Seigneur, qu'il s'éloigne de l'iniquité » (2 Timothée 2.19).*

Si seulement nous pouvions nous souvenir que le Seigneur lui-même préside à la table, distribuant le pain et le vin ; si nous pouvions l'entendre dire : « Prenez cette coupe, et distribuez-la entre vous » (Luc 22.17), nous serions mieux à même d'accueillir tous nos frères et sœurs sur le seul fondement chrétien de communion que Dieu puisse reconnaître.

En un mot, la personne du Christ est le centre de l'union selon Dieu : « Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi » (Jean 12.32). Chaque croyant peut entendre son Maître béni parler du haut de la croix et dire de ses frères et sœurs : « Voici tes frères et tes sœurs ». Et, en vérité, si nous pouvions entendre distinctement cela, nous agirions, dans une certaine mesure, comme le disciple bien-aimé a agi envers la mère de Jésus ; nos cœurs et nos foyers seraient ouverts à tous ceux qui nous ont été ainsi confiés.

La parole est : « Accueillez-vous les uns les autres, comme Christ vous a accueillis, pour la gloire de Dieu » (Romains 15.7).

Un autre point mérite d'être souligné concernant les circonstances de l'institution de la Sainte Cène : son lien avec la Pâque juive.

*« Le jour des pains sans levain, où l'on devait immoler la Pâque, arriva, et Jésus envoya Pierre et Jean, en disant : Allez nous préparer la Pâque, afin que nous la mangions... L'heure étant venue, il se mit à table, et les apôtres avec lui. Il leur dit : J'ai désiré vivement manger cette Pâque avec vous, avant de souffrir ; car, je vous le dis, je ne la mangerai plus, jusqu'à ce qu'elle soit accomplie dans le royaume de Dieu.*

*Et, ayant pris une coupe et rendu grâces, il dit : Prenez cette coupe, et distribuez-la entre vous ; car, je vous le dis, je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu » (Luc 22.7-18).*

La Pâque était, comme nous le savons, la grande fête d'Israël, célébrée pour la première fois la nuit mémorable de leur délivrance de l'esclavage en Égypte. Quant à son lien avec la Cène, il réside dans le fait qu'elle préfigurait ce dont la Cène est le mémorial. La Pâque annonçait la croix ; la Cène y fait référence.

Mais Israël n'était plus moralement en mesure de célébrer la Pâque conformément à la volonté divine ; et le Seigneur Jésus, lors de l'événement mentionné plus haut, conduisait ses apôtres loin des traditions juives vers un nouvel ordre de choses. Il ne s'agissait plus de sacrifier un agneau, mais de rompre le pain et de boire du vin en souvenir d'un sacrifice accompli une fois pour toutes, dont l'efficacité serait éternelle.

Ceux qui restent attachés aux ordonnances juives peuvent encore rechercher, d'une manière ou d'une autre, la répétition périodique d'un sacrifice ou d'un rite les rapprochant de Dieu.

L'Église de Rome s'est tellement éloignée de la vérité révélée par la Sainte Cène, qu'elle prétend offrir, lors de la messe, « un sacrifice sans effusion de sang pour les péchés des vivants et des morts ». Or, il est enseigné que « *sans effusion de sang il n'y a pas de pardon* » (Hébreux 9.22). Par conséquent, l'Église de Rome n'offre aucun pardon des péchés à ses fidèles. Elle les prive de cette précieuse réalité et, à la place, leur propose une chose anormale et totalement contraire aux Écritures, appelée « sacrifice sans effusion de sang, ou messe ».

Ce sacrifice, qui, selon sa propre pratique et le témoignage d'Hébreux 9.22, ne peut jamais ôter le péché, elle l'offre jour après jour, semaine après semaine et année après année. Un sacrifice sans effusion de sang est nécessairement, si l'Écriture est vraie, un sacrifice sans pardon. Ainsi, le sacrifice de la messe est un voile dressé par le diable, par l'intermédiaire de Rome, pour dissimuler au pécheur le glorieux sacrifice du Christ, offert une fois pour toutes et dont l'efficacité demeure à jamais : « *Christ, étant ressuscité des morts, ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui* » (Romains 6.9).

Chaque nouvelle messe ne fait que confirmer l'inefficacité des sacrifices précédents, si bien que Rome ne fait que tromper le pécheur avec une ombre vide. Mais elle est constante dans sa perversité, car elle refuse la coupe aux fidèles et enseigne à ses membres qu'ils ont le corps et le sang du Christ dans l'hostie.

Or, si le sang est encore dans le corps, il n'est manifestement pas versé, et nous en revenons à cette sombre conclusion : « *sans effusion de sang il n'y a pas de pardon* » (*Hébreux 9.22*). Combien l'institution précieuse et vivifiante de la Sainte Cène, telle qu'elle nous est présentée dans le Nouveau Testament, est différente ! On y trouve le pain rompu et le vin répandu, symboles éloquents d'un corps brisé et d'un sang versé. Le vin n'est pas dans le pain, car le sang n'est pas dans le corps ; s'il l'était, il n'y aurait « point de pardon ».

**En un mot, la Sainte Cène est le mémorial distinct d'un sacrifice éternellement accompli ; et nul ne peut y communier avec intelligence et puissance, si ce n'est celui qui connaît la pleine rémission des péchés.**

Il ne s'agit pas pour nous de faire de la connaissance du pardon une condition de communion, car beaucoup d'enfants de Dieu, à cause d'un mauvais enseignement ou d'autres raisons, ignorent la parfaite rémission des péchés. Les exclure pour ce motif reviendrait à faire de la connaissance une condition de communion, au lieu de la vie et de l'obéissance. Cependant, si je ne sais pas par expérience que la rédemption est une réalité accomplie, je ne verrai que peu de sens dans les symboles du pain et du vin et, de plus, je risque fort d'attribuer aux symboles une forme d'efficacité qui n'appartient qu'à la grande réalité qu'ils désignent.

Certains pensent que lors de la Sainte Cène, l'âme conclut ou renouvelle une alliance avec Dieu, ignorant que si nous entrons en alliance avec lui, nous serions inévitablement voués à la ruine ; car la seule issue possible d'une alliance entre Dieu et l'homme est la défaillance de l'une des parties, l'homme, et le jugement qui s'ensuit.

Dieu merci, il n'existe aucune alliance avec nous. **Le pain et le vin, lors de la Cène, révèlent une vérité profonde et merveilleuse : ils témoignent du corps brisé et du sang versé de l'Agneau de Dieu ; l'Agneau pourvu par Dieu lui-même.** Ici, l'âme peut trouver la paix et la sérénité parfaites ; c'est la nouvelle alliance en le sang du Christ, et non une alliance entre Dieu et l'homme.

L'alliance de l'homme avait manifestement échoué, et le Seigneur Jésus dut laisser passer devant lui la coupe du fruit de la vigne, symbole de joie sur la terre. La terre n'avait aucune joie pour lui, Israël était devenu « *le plant dégénéré d'une vigne étrangère* » (*Jérémie 2.21*). C'est pourquoi il lui suffit de dire : « *Je ne boirai plus désormais du fruit de la vigne, jusqu'à ce que le royaume de Dieu soit venu* » (*Luc 22.18*).

Une longue et sombre période allait s'écouler pour Israël avant que son roi ne puisse se réjouir de sa situation morale ; mais durant ce temps, l'Église de Dieu devait « *célébrer la fête* » (1 Corinthiens 5.8) des pains sans levain, dans toute sa puissance et sa signification morales, en rejetant « *le vieux levain de la malice et de la méchanceté* » (1 Corinthiens 5.8), comme fruit de la communion avec Celui dont le sang purifie de tout péché.

Cependant, l'institution de la Sainte Cène immédiatement après la Pâque, nous enseigne un principe de vérité précieux : **le destin de l'Église et d'Israël est indissociablement lié à la croix du Seigneur Jésus-Christ**. Certes, l'Église occupe une place plus élevée, voire une identification avec son Chef ressuscité et glorifié ; pourtant, tout repose sur la croix.

C'est sur la croix que la gerbe de blé pur fut broyée, et que le jus de la vigne vivante fut pressé, par la main même de l'Éternel, pour apporter force et joie au cœur de son peuple, céleste et terrestre, pour toujours. Le Prince de la Vie prit de la main juste de l'Éternel la coupe de la colère, la coupe de la terreur, et la vida jusqu'à la lie, afin de mettre entre les mains de son peuple la coupe du salut. La coupe de l'amour ineffable de Dieu pour qu'ils boivent et oublient leur pauvreté, et ne se souviennent plus de leur misère.

La Sainte Cène exprime tout cela. Là, le Seigneur préside ; là, les rachetés doivent se réunir dans une sainte communion et un amour fraternel, pour manger et boire devant le Seigneur. Et ce faisant, ils peuvent se remémorer la nuit de profonde tristesse de leur Maître et se projeter vers son jour de gloire, ce « *matin sans nuages* » (2 Samuel 23.4), où « *il viendra pour être glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru* » (2 Thessaloniens 1.10).

## LES PERSONNES AUXQUELLES ELLE ÉTAIT DESTINÉE

Nous allons maintenant examiner, en troisième lieu, les personnes pour lesquelles et à qui seules la Sainte Cène a été instituée. La Sainte Cène a donc été instituée pour l'Église de Dieu, la famille des rachetés. Tous les membres de cette famille doivent y participer ; car nul ne peut s'en absenter sans se rendre coupable de désobéissance au commandement clair du Christ et de son apôtre inspiré. Cette désobéissance entraîne un déclin spirituel certain et un échec total du témoignage pour le Christ.

De telles conséquences ne sont toutefois que le fruit d'une absence volontaire à la table du Seigneur. Il existe des circonstances qui, dans certains cas, peuvent constituer un obstacle insurmontable, même avec le désir le plus ardent d'assister à la célébration de cette ordonnance, comme c'est toujours le cas pour toute personne spirituelle. Mais nous pouvons affirmer, comme un principe de vérité immuable, que nul ne peut progresser dans la vie divine s'il s'abstient volontairement de la table du Seigneur.

« *Toute l'assemblée d'Israël* » reçut l'ordre de célébrer la Pâque (Exode 12). Aucun membre de l'assemblée ne pouvait être absent impunément : « *Si quelqu'un est pur et n'est pas en voyage, et qu'il s'abstienne de célébrer la Pâque, celui-là sera retranché de son peuple ; parce qu'il n'a pas présenté l'offrande de l'Éternel au temps fixé, cet homme-là portera la peine de son péché* » (Nombres 9.13).

J'estime qu'il serait d'un grand secours à la cause de la vérité et qu'il servirait les intérêts de l'Église de Dieu si l'on pouvait susciter un intérêt pour ce sujet important. Il y a trop de légèreté et d'indifférence chez les chrétiens quant à leur présence à la table du Seigneur ; et là où il y a de l'indifférence, il y a une réticence due à une conception imparfaite de la justification.

Or, ces deux obstacles, bien que si différents par leur nature, proviennent d'une même source : l'égoïsme. Celui qui est indifférent à la question laissera égoïstement des circonstances insignifiantes l'empêcher d'y assister ; il sera freiné par des arrangements familiaux, le goût du confort personnel, le mauvais temps, des maux physiques bénins, voire, comme c'est souvent le cas, imaginaires ; autant de choses qu'il néglige ou qu'il considère comme insignifiantes lorsqu'il s'agit d'obtenir un avantage matériel.

Combien de fois arrive-t-il que des hommes, trop faibles spirituellement pour quitter leur foyer le jour du Seigneur, débordent d'énergie pour parcourir quelques kilomètres le lundi, afin d'acquérir un bien matériel ? Quelle tristesse de penser que le gain terrestre puisse exercer une influence plus forte sur le cœur du chrétien que la gloire du Christ et le bien de l'Église !

Car c'est ainsi que nous devons considérer la question de la Sainte Cène. Que ressentirions-nous, dans la gloire du Royaume à venir, si nous nous souvenions que, sur terre, une foire, un marché ou quelque autre chose de ce genre a accaparé notre temps et notre énergie, tandis que l'assemblée du peuple du Seigneur, autour de sa table, était négligée ?

Cher lecteur chrétien, si vous avez l'habitude de vous absenter de l'assemblée des chrétiens, je vous prie d'y réfléchir attentivement devant le Seigneur avant de vous en éloigner à nouveau. Méditez sur les effets néfastes de votre absence à tous égards.

Vous manquez à votre témoignage pour le Christ, vous blessez les âmes de vos frères et sœurs, et vous freinez votre propre progression en grâce et en connaissance. Ne croyez pas que vos actes soient sans influence sur toute l'Église de Dieu ; à cet instant précis, vous aidez ou nuisez à chaque membre de ce corps sur terre.

*« Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui » (1 Corinthiens 12.26).*

Ce principe demeure vrai, malgré les nombreuses divisions qui existent au sein du christianisme. Bien plus, il est si divinement vrai qu'il n'y a pas un seul croyant sur terre qui n'agisse, soit pour aider, soit pour nuire au corps du Christ.

Et si le principe déjà énoncé ; à savoir que l'assemblée des chrétiens et la fraction du pain, en tout lieu, sont ou devraient être l'expression de l'unité de tout le corps du Christ est fondé ; vous ne pouvez ignorer qu'en vous absentant de cette assemblée ou en refusant de participer à l'expression de cette unité, vous portez un grave préjudice à tous vos frères et sœurs, ainsi qu'à votre propre âme.

Je vous prie de porter ces considérations à votre cœur et à votre conscience, au nom du Seigneur, et de compter sur Lui pour qu'elles vous inspirent.

Je ne me sens responsable de me présenter à l'assemblée que lorsqu'elle se réunit sur un fondement ecclésiastique légitime, c'est-à-dire celui établi dans le Nouveau Testament. On peut se rassembler et se dire Église de Dieu en n'importe quel lieu ; mais si l'on ne manifeste pas les caractéristiques et les principes de l'Église de Dieu, tels qu'ils sont exposés dans les Saintes Écritures, je ne peux les reconnaître.

Si l'on refuse, ou si l'on manque de force spirituelle, de discerner la mondanité, la sensualité ou les fausses doctrines, il est évident que l'on ne se trouve pas sur un fondement ecclésiastique légitime ; il ne s'agit que d'une simple fraternité religieuse, dont je ne suis nullement responsable devant Dieu. C'est pourquoi l'enfant de Dieu a besoin d'une grande force spirituelle et d'une soumission à la Parole pour pouvoir se frayer un chemin à travers les méandres de l'Église de profession, en ces temps particulièrement difficiles et pervers.

Mais cette indifférence coupable et pernicieuse de l'esprit n'empêche pas seulement beaucoup de se présenter à la table du Seigneur ; une conception imparfaite de la justification produit le même résultat malheureux. Si la conscience n'est pas parfaitement purifiée, si l'on ne trouve pas un repos parfait dans le témoignage de Dieu concernant l'œuvre accomplie du Christ, on hésitera à participer à la Sainte Cène ou on la célébrera de manière irréfléchie.

Seuls ceux qui, par l'enseignement du Saint-Esprit, comprennent la valeur de la mort du Seigneur peuvent la manifester. Si je considère cette ordonnance comme un moyen de me rapprocher de Dieu ou d'obtenir une conscience plus claire de mon acceptation, il m'est impossible de l'observer correctement.

Je dois croire, comme l'Évangile me le commande, que tous mes péchés sont à jamais effacés, avant de pouvoir prendre place, avec une intelligence spirituelle suffisante, à la table du Seigneur. Si l'on n'envisage pas la question sous cet angle, la Sainte Cène ne peut être considérée que comme une étape vers l'autel de Dieu.

Or, la Loi nous enseigne à ne pas monter à l'autel par des marches, de peur que notre nudité ne soit découverte (Exode 20.26). Cela signifie que tout effort humain pour s'approcher de Dieu conduit inévitablement à la révélation de notre propre nudité.

Ainsi, nous voyons que si c'est l'indifférence qui empêche le chrétien d'être présent à la fraction du pain, cela est très coupable aux yeux de Dieu et très préjudiciable à ses frères et à lui-même. Et si c'est un sens imparfait de la justification qui l'en empêche, cela est non seulement injustifiable, mais aussi très déshonorant pour l'amour du Père, l'œuvre du Fils et le témoignage clair et sans équivoque du Saint-Esprit.

Mais il n'est pas rare d'entendre dire, même par ceux qui sont réputés pour leur spiritualité et leur intelligence : *« Je ne retire aucun bénéfice spirituel à aller à l'assemblée ; je suis tout aussi heureux dans ma chambre à lire ma Bible ! »*

Je leur demanderais avec affection : n'avons-nous d'autre but dans nos actions que notre propre bonheur ? **L'obéissance au commandement de notre Seigneur ; un commandement donné « la nuit même où Il fut livré » ; n'est-elle pas un but bien plus élevé et plus noble que tout ce qui touche à nous-mêmes ?**

S'Il désire que Son peuple se rassemble, en Son nom, dans le but précis d'annoncer Sa mort jusqu'à Son retour, refuserons-nous parce que nous nous sentons plus heureux chez nous ? Il nous dit d'y être ; nous répondons : *« Nous sommes plus heureux à la maison ! »* Notre bonheur est donc forcément fondé sur la désobéissance et, de ce fait, il est impur.

Il vaut bien mieux, s'il le faut, être malheureux sur le chemin de l'obéissance qu'heureux sur celui de la désobéissance. Mais je crois sincèrement que l'idée d'être plus heureux chez soi n'est qu'une illusion, et le sort de tous ceux qui s'y laissent prendre le prouvera.

Thomas aurait pu juger indifférent d'être présent avec les autres disciples, mais il dut se passer de la présence du Seigneur et attendre huit jours, jusqu'à ce que les disciples se réunissent le premier jour de la semaine, car c'est alors que le Seigneur daigna se révéler à son âme.

Il en sera de même pour ceux qui disent : « *Nous sommes plus heureux chez nous qu'au sein de l'assemblée des croyants !* » ; ils seront assurément en retard en matière de connaissance et d'expérience. Oui, il sera bon qu'ils n'aient pas à subir le terrible malheur annoncé par le prophète : « *Malheur au pasteur de néant, qui abandonne ses brebis ! Que l'épée tombe sur son bras et sur son œil droit ! Que son bras se dessèche, et que son œil droit s'éteigne !* » (Zacharie 11.17).

Et encore : « *N'abandonnons pas notre assemblée, comme c'est la coutume de quelques-uns ; mais exhortons-nous réciproquement, et cela d'autant plus que vous voyez s'approcher le jour. Car, si nous péchons volontairement après avoir reçu la connaissance de la vérité, il ne reste plus de sacrifice pour les péchés, mais une attente terrible du jugement et l'ardeur d'un feu qui dévorera les rebelles* » (Hébreux 10.25-27).

Quant à l'objection fondée sur la stérilité et l'inutilité des assemblées chrétiennes, on remarquera généralement que la plus grande stérilité spirituelle se rencontre toujours chez une personne à la fois pointilleuse et plaintive ; et je ne doute pas que, si ceux qui se plaignent de l'inutilité des réunions et en tirent un argument pour rester chez eux passaient plus de temps en secret à attendre la bénédiction du Seigneur sur ces réunions, ils auraient une expérience bien différente.

Maintenant, après avoir montré, d'après l'Écriture, qui doit participer à la fraction du pain, nous allons examiner qui ne doit pas y participer. Sur ce point, l'Écriture est tout aussi claire. En un mot, nul ne doit être présent s'il n'est membre de la véritable Église de Dieu. La même loi qui ordonnait à toute l'assemblée d'Israël de célébrer la Pâque interdisait à tous les étrangers incirconcis d'y participer.

Et maintenant que « *Christ, notre Pâque, a été immolé* » (1 Corinthiens 5.7) pour nous, nul ne peut célébrer la fête qui doit se prolonger durant toute cette dispensation, ni rompre le pain ou boire le vin en véritable mémoire de lui, si ce n'est ceux qui connaissent les vertus purificatrices et guérissantes de son précieux sang. Manger et boire sans cette connaissance, c'est manger et boire indignement ; c'est manger et boire le jugement. Et, comme la femme du livre des Nombres (chapitre 5) qui but l'eau de la jalousie, c'est rendre la condamnation plus manifeste et plus solennelle encore.

Or, c'est en cela que la culpabilité de la chrétienté se manifeste tout particulièrement. En prenant la Sainte Cène, l'Église de profession, à l'instar de Judas, a mis sa main sur la table avec le Christ et l'a trahi ; elle a mangé avec lui et, en même temps, s'est dressée contre lui.

Quel sera son sort ? Le même que celui de Judas : « *Après avoir pris le morceau, il sortit aussitôt. Il faisait nuit* » (Jean 13.30). Et le Saint-Esprit ajoute avec une solennité terrible : « *Il faisait nuit* ».

Nuit terrible ! La plus forte expression de l'amour divin n'a suscité que la plus forte expression de la haine humaine. Il en sera de même pour l'Église de profession collectivement, et pour chaque faux croyant individuellement.

Et tous ceux qui, bien que baptisés au nom du Christ et assis à sa table, l'ont néanmoins trahi, se retrouveront finalement jetés dans les ténèbres extérieures, plongés dans une nuit qui ne verra jamais les rayons du matin, engloutis dans un abîme de souffrance sans fin et indicible.

Et même s'ils peuvent dire au Seigneur : « *Nous avons mangé et bu devant toi, et tu as enseigné dans nos rues* » (Luc 13.26), sa réponse solennelle et déchirante sera, tandis qu'il leur fermera la porte : « *Je vous le dis, je ne sais d'où vous êtes ; retirez-vous de moi, vous tous, ouvriers d'iniquité* » (Luc 13.27).

Oh, mon lecteur, réfléchissez-y, je vous en prie ; et si vous êtes encore dans vos péchés, ne souillez pas la table du Seigneur par votre présence ; mais, au lieu d'y aller en hypocrite, rendez-vous au Calvaire comme un pauvre pécheur ruiné et coupable, et là recevez le pardon et la purification de Celui qui est mort pour sauver des gens comme vous.

## **LE MOMENT ET LA MANIÈRE DE LA CÉLÉBRER**

Ayant maintenant examiné, par la miséricorde du Seigneur, la nature de la Sainte Cène, les circonstances dans lesquelles elle a été instituée et les personnes auxquelles elle était destinée, je n'ajouterai qu'un mot sur ce que l'Écriture nous enseigne concernant le moment et la manière de sa célébration.

Bien que la Sainte Cène n'ait pas été instituée le premier jour de la semaine, Luc 24 et Actes 20 suffisent amplement à prouver, pour un esprit ouvert à la Parole, que c'est le jour où cette ordonnance doit être particulièrement observée.

Le Seigneur Jésus-Christ a rompu le pain avec ses disciples « *le premier jour de la semaine* » (Luc 24.30) ; et « *le premier jour de la semaine, nous étions réunis pour rompre le pain* » (Actes 20.7).

Ces passages suffisent amplement à prouver que les disciples ne doivent pas se réunir une fois par mois, ni une fois tous les trois mois, ni même une fois tous les six mois, mais au moins une fois par semaine, et ce, le premier jour de la semaine.

Il est également évident que le premier jour de la semaine est moralement approprié pour la célébration de la Sainte Cène ; c'est le jour de la résurrection ; le jour de l'Église, par opposition au septième jour, qui était le jour d'Israël.

Et de même que, lors de l'institution de cette ordonnance, le Seigneur a éloigné ses disciples de toute chose juive en refusant de boire du fruit de la vigne, puis en instituant une autre ordonnance, de même, le jour où cette ordonnance devait être célébrée, nous observons le même contraste entre les choses célestes et terrestres.

C'est dans la puissance de la résurrection que nous pouvons justement manifester la mort du Seigneur. Le combat terminé, Melchisédek apporta du pain et du vin, et bénit Abraham au nom du Seigneur (Genèse 14.18-19). Ainsi, notre Melchisédek, une fois le combat terminé et la victoire acquise, ressuscita avec du pain et du vin, pour fortifier et réjouir le cœur de son peuple, et pour répandre sur lui la paix qu'il avait si chèrement acquise.

Si le premier jour de la semaine est bien celui où l'Écriture enseigne aux disciples à rompre le pain, il est clair que nul n'a le droit de modifier cette périodicité, la fixant par exemple à une fois par mois ou tous les six mois. Nous devons nous soumettre à l'Écriture avec la même rigueur quant au moment de célébrer cette ordonnance que pour tout autre point s'y rapportant.

Et je ne doute pas que, lorsque les sentiments sont vifs et fervents envers la personne du Seigneur, le chrétien désire célébrer sa mort aussi souvent que possible. En effet, il ressort du début des Actes des Apôtres que les disciples rompaient le pain chaque fois qu'ils se réunissaient. C'est ce que l'on peut déduire de l'expression « *rompant le pain dans les maisons* » (Actes 2.46).

Cependant, nous ne sommes pas tenus de nous fier à une simple déduction quant au choix du premier jour de la semaine comme jour de la communion des disciples ; cela nous est clairement enseigné, et nous en percevons la justesse et la beauté morales.

## **Un mot maintenant sur la manière**

Les chrétiens devraient s'attacher tout particulièrement à montrer que la fraction du pain est leur objectif principal et fondamental, lorsqu'ils se réunissent le premier jour de la semaine. Ils devraient montrer que leur rassemblement n'a pas pour but la prédication ou l'enseignement ; même si l'enseignement peut en être un heureux complément ; mais que la fraction du pain est leur préoccupation première.

Cela peut se faire en la plaçant en premier lors de leurs réunions. Cet ordre, tout comme le moment choisi, est moralement approprié. C'est l'œuvre du Christ que nous manifestons lors de la Sainte Cène ; elle doit donc occuper la première place. Une fois qu'elle a été dûment présentée, il doit rester une place pleine et entière pour l'œuvre du Saint-Esprit dans le ministère. Le rôle du Saint-Esprit est de présenter et d'exalter le nom, la personne et l'œuvre du Christ ; et s'il lui est permis d'organiser et de gouverner l'assemblée des chrétiens, comme il le devrait sans aucun doute, il donnera toujours à l'œuvre du Christ la place première.

Je ne saurais clore ce texte sans exprimer mon profond regret quant à la faiblesse et à la superficialité de mon propos sur un sujet pourtant d'un intérêt capital. Devant le Seigneur, en présence duquel je désire écrire et parler, je ressens le profond regret d'avoir si mal exposé toute la vérité à ce sujet que j'hésite presque à publier ces pages.

Non pas que je doute le moins du monde de la vérité de ce que j'ai tenté d'affirmer ; non. Mais j'estime qu'en abordant un sujet tel que la fraction du pain, à une époque où règne une telle confusion parmi les chrétiens, on attend des déclarations précises, claires et limpides, auxquelles je suis bien incapable de répondre.

Nous comprenons mal à quel point la question de la fraction du pain est intimement liée à la position et au témoignage de l'Église sur terre ; et nous comprenons tout aussi mal à quel point cette question a été mal comprise par l'Église de profession.

La fraction du pain devrait être l'affirmation claire que tous les croyants ne forment qu'un seul corps ; or, en se divisant en courants et en dressant une table pour chaque courant, l'Église de profession a pratiquement nié ce fait.

En vérité, la fraction du pain est passée au second plan. La table, autour de laquelle le Seigneur devrait présider, est presque oubliée, éclipsée par la chaire, où l'homme préside. Cette chaire, hélas, trop souvent instrument de division et de perpétuation de la discorde, est pour beaucoup l'objet principal, tandis que la table, qui, si elle était bien comprise, perpétuerait l'amour et l'unité, devient secondaire.

Et même dans les efforts les plus louables pour remédier à cette situation déplorable, quel échec total avons-nous constaté ! Qu'a accompli l'Alliance évangélique ? Elle a au moins accompli ceci : elle a pleinement révélé un besoin existant chez les chrétiens engagés, besoin qu'ils sont, de leur propre aveu, incapables de satisfaire. Ils aspirent à l'union et ne peuvent l'atteindre.

Pourquoi ? Parce qu'ils refusent de tout abandonner, sauf ce qu'ils possèdent en tant que chrétiens, et de se réunir en disciples pour rompre le pain. **Je dis bien en tant que disciples, et non en tant que membres de telle ou telle dénomination.** Il ne s'agit pas de dire que tous ceux qui aiment notre Seigneur Jésus-Christ sont dépourvus de vérité précieuse ; ils en possèdent certainement, mais aucune vérité ne devrait les empêcher de se réunir pour rompre le pain.

Comment la vérité pourrait-elle jamais empêcher les chrétiens d'exprimer l'unité de l'Église ? Impossible ! Un esprit sectaire chez ceux qui se réclament de la vérité peut y parvenir, mais la vérité, jamais.

Or, qu'en est-il aujourd'hui dans l'Église ? Des chrétiens de diverses confessions peuvent se réunir en semaine pour lire, prier et chanter ensemble ; mais lorsque le premier jour de la semaine arrive, ils n'ont pas la moindre intention de donner la seule expression réelle et efficace de leur unité, celle que le Saint-Esprit peut reconnaître : la fraction du pain.

*« Puisqu'il y a un seul pain, nous qui sommes plusieurs, nous formons un seul corps ; car nous participons tous à un même pain » (1 Corinthiens 10.17).*

Nous remarquons que le péché à Corinthe était de ne pas s'attendre les uns les autres. Cela ressort de l'exhortation par laquelle l'apôtre résume toute la question : *« C'est pourquoi, mes frères, lorsque vous vous réunissez pour manger, attendez-vous les uns les autres » (1 Corinthiens 11.33).*

Pourquoi devaient-ils s'attendre les uns les autres ? Assurément, afin d'exprimer plus clairement leur unité. Mais qu'aurait dit l'apôtre si, au lieu de se réunir en un seul lieu, ils s'étaient dispersés selon leurs conceptions différentes de la vérité ? Il aurait alors pu dire, avec peut-être plus de force encore : *« Vous ne pouvez pas participer à la Cène du Seigneur ! »*

On pourrait toutefois se demander : *« Comment tous les croyants d'une grande ville pouvaient-ils se réunir en un seul lieu ? »* **Je réponds que, s'ils ne pouvaient se réunir en un seul endroit, ils pouvaient au moins se réunir autour d'un même principe.**

Mais comment les croyants de Jérusalem se réunissaient-ils ? La réponse est qu'ils étaient « *d'un commun accord* » (*Actes 2.46*). Dès lors, la question d'un lieu de réunion ne leur posait guère de difficultés. Le portique de Salomon, ou tout autre endroit, leur convenait. Ils manifestaient leur unité, et ce, d'une manière indéniable.

Ni la diversité des lieux, ni la diversité des connaissances et des acquis ne pouvaient, le moins du monde, nuire à leur unité. Il y avait alors « *un seul corps et un seul Esprit* » (*Éphésiens 4.4*).

Enfin, je dirais que le Seigneur honorera assurément ceux qui ont la foi de croire et de confesser l'unité de l'Église sur la terre ; et plus grande sera la difficulté rencontrée, plus grand sera l'honneur. Que le Seigneur accorde à tout son peuple un regard simple et un esprit humble et sincère.

## 4. LA PRIÈRE, À SA JUSTE PLACE

L'esprit humain a une forte tendance à adopter une vision unilatérale des choses. Il convient de s'en prémunir avec soin. La sagesse voudrait toujours que nous considérions les choses telles que Dieu nous les présente dans sa Parole sainte. Nous devrions placer les choses là où Il les place, et les y laisser.

Si nous suivions ce principe avec plus de fidélité, la vérité serait bien mieux comprise et les âmes bien mieux instruites. Il y a une place divine pour chaque chose, et chaque chose devrait y être. Nous devrions éviter de placer les bonnes choses au mauvais endroit avec autant de précaution que nous évitons de les mettre de côté. L'un peut être aussi néfaste que l'autre.

Qu'une institution divine soit déplacée de son lieu divinement désigné, et elle échouera nécessairement dans sa finalité divinement désignée. J'imagine que cela ne sera guère contesté par un esprit éclairé ou équilibré. Il sera admis de tous qu'il est erroné de placer les choses ailleurs que là où Dieu l'a voulu. Or, l'importance d'une chose juste est proportionnelle à l'importance de la placer à sa juste place. Cette remarque s'applique tout particulièrement à l'exercice sacré et précieux de la prière.

Il est difficile d'imaginer comment quiconque, la Parole de Dieu à la main, pourrait prétendre minimiser la valeur de la prière. **Elle est l'une des fonctions les plus élevées et l'un des privilèges les plus importants de la vie chrétienne.**

À peine la nouvelle nature a-t-elle été communiquée par le Saint-Esprit, par la foi en Christ, qu'elle s'exprime dans les doux accents de la prière. La prière est le souffle fervent de l'homme nouveau, suscité par l'action du Saint-Esprit qui habite en tous les vrais croyants.

Ainsi, trouver quelqu'un en prière, c'est le trouver manifestant la vie divine dans l'une de ses caractéristiques les plus touchantes et les plus belles : la dépendance. Il peut y avoir une grande ignorance dans la prière, tant dans son contenu que dans son objet ; mais l'esprit de prière est, incontestablement, divin.

Un enfant peut demander bien des choses insensées ; mais, de toute évidence, il ne pourrait rien demander s'il n'avait pas la vie. La capacité et le désir de demander sont les preuves infaillibles de la vie.

À peine Saul de Tarse fut-il passé de la mort à la vie que le Seigneur dit de lui : « *Voici, il prie* » (*Actes 9.11*). Sans doute que, en tant que « *pharisien, fils de pharisien* » (*Actes 23.6*), Saul avait-il prononcé de nombreuses longues prières ; mais ce n'est que lorsqu'il « *vit le Juste et entendit la voix de sa bouche* » (*Actes 22.14*) qu'il fut possible de dire de lui : « *Voici, il prie* ».

**Dire des prières et prier sont deux choses totalement différentes. Un pharisien imbu de sa propre justice peut exceller dans la première ; seule une âme convertie peut goûter à la seconde.**

L'esprit de la prière est l'esprit de l'homme nouveau ; le langage de la prière est l'expression distincte de la vie nouvelle. Dès sa naissance dans la nouvelle création, un enfant spirituel pousse un cri de dépendance absolue vers la source de sa naissance.

Qui oserait étouffer ce cri ? Qu'on apaise cet enfant avec douceur, sans le réduire brutalement au silence. Ce cri même que l'ignorance chercherait à étouffer résonne comme une douce musique à l'oreille d'un parent. Il est la preuve de la vie. Il témoigne de l'existence d'un être nouveau autour duquel les affections du cœur d'un parent peuvent se tisser.

Tout cela est parfaitement clair. Cela s'impose à tout esprit renouvelé. Celui qui songerait à étouffer les accents de la prière ignorerait totalement les précieux et magnifiques mystères de la nouvelle création. Il se peut que l'intelligence du priant ait besoin d'être éclairée ; mais hélas, que l'esprit de prière ne s'éteigne pas ! Que les rayons de la révélation divine, dans toute leur puissance libératrice, illuminent la conscience en lutte, mais que le souffle de la vie nouvelle ne soit pas interrompu.

L'âme nouvellement convertie peut se trouver plongée dans de profondes ténèbres. Les brumes glaciales du légalisme peuvent envelopper son esprit. Elle peut ne pas encore parvenir à trouver le repos complet en Christ et en son œuvre accomplie. Sa conscience éveillée n'a peut-être pas encore trouvé la paix dans le précieux sang de Jésus.

Les doutes et les craintes peuvent l'assaillir. Elle ignore peut-être l'importante doctrine des deux natures et le conflit perpétuel qui les oppose. Elle est accablée par le sentiment humiliant du péché qui l'habite et ne voit pas encore la provision abondante que l'amour rédempteur a prévue pour cela, précisément dans le sacrifice et le sacerdoce ; le sang et l'intercession du Seigneur Jésus-Christ.

La joie des premiers instants de sa conversion s'est dissipée. Les rayons du Soleil de Justice sont voilés par les lourds nuages qui s'élèvent de l'intérieur et de l'extérieur.

Il n'en est plus avec elle comme autrefois. Elle s'étonne du triste changement qui l'a frappée et doute presque de sa véritable conversion.

Faut-il s'étonner qu'une telle personne implore Dieu avec ferveur ? Il serait étonnant, en effet, qu'elle puisse faire autre chose. Comment, dès lors, la traiter ? Devrions-nous lui apprendre à ne pas prier ? À Dieu ne plaise ! Ce serait servir les desseins de Satan, qui, assurément, hait la prière de toutes ses forces.

Omettre un seul mot, même interprété comme une façon de dévaloriser un exercice si profondément divin, reviendrait à renier toute la Parole de Dieu, à nier l'exemple même du Christ et à entraver l'action du Saint-Esprit dans l'âme nouvellement née.

Les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament regorgent d'exhortations et d'encouragements à prier. Citer tous ces passages serait trop long. Le Seigneur lui-même a laissé à son peuple l'exemple d'une pratique constante de la prière. Il pria lui-même et enseignait à ses disciples à prier. Il en va de même pour le Saint-Esprit qui animait les apôtres.

(Voir les passages suivants : Luc 3.21 ; Luc 6.12 ; Luc 9.28-29 ; Luc 11.1-13 ; Luc 18.1-8 ; Actes 1.14 ; Actes 4.31 ; Romains 12.12 ; Romains 15.30 ; Éphésiens 6.18 ; Philippiens 4.6 ; Colossiens 4.2-4 ; 1 Thessaloniciens 5.17 ; 2 Thessaloniciens 3.1-2 ; 1 Timothée 2.1-8 ; Hébreux 13.18 ; Jacques 5.14-15).

Si le lecteur prend le temps de méditer sur les passages précédents, il comprendra la place qu'occupe la prière dans la vie chrétienne. Il constatera que les disciples sont exhortés à prier, et il remarquera que cette exhortation ne s'adresse qu'aux disciples. Il constatera que la prière est un exercice fondamental et essentiel de la vie chrétienne, et il remarquera qu'il est nécessaire d'être dans la maison de Dieu pour prier. Il constatera que la prière est l'expression incontestable de la vie nouvelle, et il remarquera que cette vie doit être présente pour s'exprimer pleinement. Il constatera que la prière est un privilège important pour le chrétien, et il remarquera qu'elle ne constitue en aucune façon le fondement de sa paix intérieure.

Ainsi, il pourra accorder à la prière la place qui lui revient ; et combien il est important qu'elle y soit ! Combien il est important que celui qui cherche avec angoisse comprenne que les fondements profonds et solides de sa paix présente et éternelle ont été posés par l'œuvre de la croix, il y a dix-huit siècles ! Combien il est important que le sang de Jésus se dresse devant son âme avec une clarté et une force saisissantes, dans sa grandeur solitaire, comme l'unique fondement du repos du pécheur !

Une âme peut implorer le salut avec ferveur et pourtant ignorer cette vérité fondamentale : le salut lui est offert ; elle est appelée à accepter un salut gratuit, plein, présent, personnel et éternel. Le Christ a tout accompli. Une coupe débordante de salut est placée devant elle, que la foi n'a qu'à prendre et boire pour sa satisfaction éternelle.

L'Évangile de la grâce imméritée de Dieu désigne le voile déchiré, le tombeau vide, le trône céleste occupé (Matthieu 28 ; Hébreux 1-10). Que signifient ces choses ? Quelle voix murmurent-elles à l'oreille du pécheur angoissé ? Salut ! Salut ! Salut ! Le voile déchiré, le tombeau vide, le trône occupé, tous crient : Salut !

Lecteur, désires-tu vraiment le salut ? Alors pourquoi ne pas l'accepter comme un don gratuit de Dieu ? Cherches-tu le salut dans ton propre cœur ou dans l'œuvre accomplie par le Christ ? Penses-tu qu'il soit nécessaire d'attendre un instant de plus pour savoir que tu es pleinement et pour toujours sauvé ?

Si tel est le cas, alors l'œuvre du Christ n'est pas achevée ; la rançon n'est pas payée ; il reste encore quelque chose à faire. Mais le Seigneur Jésus-Christ a dit : « *Tout est accompli* » (Jean 19.30). Et Dieu dit : « *J'ai trouvé une rançon* » (Job 33.24). Si vous deviez faire, dire ou penser quoi que ce soit pour achever l'œuvre du salut, alors le Christ ne serait pas un Sauveur complet et parfait.

De plus, ce serait nier purement et simplement ce que déclare l'Écriture : « *A celui qui ne fait point d'œuvres, mais qui croit en celui qui justifie l'impie, sa foi lui est imputée à justice* » (Romains 4.5).

Prenez garde de ne pas confondre vos prières imparfaites avec l'œuvre glorieuse de la rédemption, accomplie par l'Agneau de Dieu sur la croix. La prière est précieuse ; mais souvenez-vous : « *Or sans la foi il est impossible de lui être agréable* » (Hébreux 11.6).

**Si vous avez la foi, vous avez le Christ, et avec le Christ, vous avez tout. Si vous implorez la miséricorde, la Parole de Dieu vous invite à contempler le flot abondant de miséricorde qui jaillit du sacrifice parfait.**

En Jésus, votre cœur angoissé trouve tout ce qu'il désire ; il est le don gratuit de Dieu pour vous, tel que vous êtes, là où vous êtes, maintenant. Si vous deviez être autre chose que ce que vous êtes, ou aller ailleurs, alors le salut ne serait pas « *par la grâce... par le moyen de la foi* » (Éphésiens 2.8). Si vous aspirez au salut et que Dieu le désire pour vous, pourquoi attendre un instant de plus sans lui ? Tout est prêt. Christ est mort et ressuscité. Le Saint-Esprit en témoigne.

La Parole est claire : « *Crois seulement* » (Marc 5.36). Oh, puisse l'Esprit de Dieu conduire les âmes angoissées à trouver en Jésus la paix et la sérénité !

Qu'il les guide vers le salut parfait, les détournant de tout ce qui les entoure. Qu'il leur accorde à tous une compréhension claire et une foi simple.

Et qu'il donne tout particulièrement à ceux qui se lèvent pour enseigner et prêcher la capacité de « *dispenser droitement la parole de la vérité* » (2 *Timothée* 2.15), afin qu'ils n'appliquent pas au pécheur non régénéré ni au chercheur inquiet des passages de l'Écriture qui ne concernent que le croyant établi. Une interprétation et une application erronées de la Parole causent un tort très grave à la vérité de Dieu et aux âmes des hommes.

Il faut une vie spirituelle avant toute action spirituelle ; et le seul moyen d'obtenir cette vie spirituelle est de croire au nom du Fils de Dieu (Jean 1.12-13 ; Jean 3.14-16, 36 ; Jean 5.24 ; Jean 20.31).

Si donc les préceptes de la Parole de Dieu sont appliqués à ceux qui n'ont pas la vie spirituelle pour les mettre en pratique, il en résultera inévitablement la confusion. Les précieux privilèges du chrétien se transforment en un lourd fardeau pour les non-convertis. Un étrange système, mi-loi, mi-évangile, est proposé, privant le véritable christianisme de sa gloire propre et plongeant les âmes dans le brouillard et la perplexité.

Il est urgent, en ce moment même, d'exposer clairement le véritable fondement de la paix du pécheur. Des centaines de milliers d'âmes sont convaincues de péché. Elles ont reçu la vie, mais non la liberté. Elles sont vivifiées, mais pas encore émancipées. Elles réclament un Évangile complet, clair et sans ambiguïté. Seul le sang de la croix peut répondre aux exigences d'une conscience divinement éveillée. Si quoi que ce soit devait être ajouté à l'œuvre accomplie du Christ, l'âme serait inévitablement plongée dans le doute et les ténèbres.

Lorsque le geôlier de Philippes demanda à Paul et Silas : « *Seigneurs, que faut-il que je fasse pour être sauvé ?* » (*Actes* 16.30), ils répondirent simplement : « *Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille* » (*Actes* 16.31).

Il serait certainement bon que cette manière de répondre à une personne en recherche soit plus fidèlement adoptée. Puisse Dieu nous accorder de mieux connaître la véritable place et la valeur de la foi simple au Seigneur Jésus-Christ, et de la prière fervente au Saint-Esprit.

## 5. LA PRIÈRE ET LA RÉUNION DE PRIÈRE

« *Priez en tout temps par l'Esprit, avec toutes sortes de prières et de supplications. Veillez à cela avec une entière persévérance, et priez pour tous les saints* » (Éphésiens 6.18).

Ce document circule depuis quelque temps en Amérique. Il est maintenant adressé à toute l'Église de Dieu, le corps du Christ, avec la prière fervente que le Saint-Esprit l'utilise pour inciter le peuple bien-aimé du Seigneur, où qu'il soit, à se consacrer sincèrement à la prière, à la supplication et à l'intercession, dans l'intimité de leur cœur, en famille et en assemblée.

Je suis profondément touché par l'urgence de cette démarche, et c'est pourquoi j'ose offrir ces pages au troupeau bien-aimé du Christ. J'exhorte affectueusement tous ceux qui liront ce livre à se consacrer au précieux service de l'intercession et à encourager les autres à faire de même. Notre Dieu entendra et répondra. Crions vers lui, jour et nuit, pour toute l'Église, pour nos familles, pour l'œuvre du Seigneur et ses ouvriers, partout sur la terre. Réunissons-nous à cette fin aussi souvent que possible, et nous recevrons assurément la bénédiction pour nous-mêmes, pour nos frères et pour tous nos compagnons de service.

Lorsqu'on aborde le sujet profondément important de la prière, deux éléments requièrent notre attention : premièrement, le fondement moral de la prière ; deuxièmement, ses conditions morales.

### **Le fondement de la prière**

Le fondement de la prière est énoncé en ces termes : « *Si vous demeurez en moi, et que mes paroles demeurent en vous, demandez ce que vous voudrez, et cela vous sera accordé* » (Jean 15.7).

Et puis encore : « *Bien-aimés, si notre cœur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance devant Dieu. Quoi que ce soit que nous demandions, nous le recevons de lui, parce que nous gardons ses commandements et que nous faisons ce qui lui est agréable* » (1 Jean 3.21-22).

De même, lorsque le saint apôtre sollicite les prières des saints, il en expose le fondement moral : « *Priez pour nous ; car nous croyons avoir une bonne conscience, voulant en toutes choses nous bien conduire* » (Hébreux 13.18).

De ces passages, et de bien d'autres semblables, nous apprenons que, **pour que la prière soit efficace, il faut un cœur obéissant, un esprit droit et une bonne conscience**. Si l'âme n'est pas en communion avec Dieu, si elle ne demeure pas en Christ, si elle n'est pas guidée par ses saints commandements, si le regard n'est pas pur, comment pourrions-nous espérer que nos prières soient exaucées ? Comment Dieu, Père saint, pourrait-il accéder à de telles supplications ? Impossible.

Comme le dit l'apôtre Jacques, « *vous demander mal, afin de dépenser pour vos passions* » (Jacques 4.3).

Il est donc primordial de porter une attention particulière au fondement moral de nos prières. Comment l'apôtre aurait-il pu demander aux frères de prier pour lui s'il n'avait pas eu une bonne conscience, un esprit droit et la conviction morale de vouloir vivre honnêtement en toutes choses ? On peut affirmer sans risque de se tromper, qu'il en aurait été incapable.

Mais ne nous surprenons-nous pas souvent à demander, avec légèreté et formalisme, aux autres de prier pour nous ? C'est une formule très courante parmi nous : « *Priez pour moi !* » Et assurément, rien n'est plus précieux que d'être porté dans le cœur des fidèles lorsqu'ils s'approchent du trône de la grâce ; mais accordons-nous suffisamment d'importance au fondement moral ?

Lorsque nous disons : « *Frères, priez pour nous* », pouvons-nous ajouter, comme en présence de Celui qui sonde les cœurs : « *Car nous croyons avoir une bonne conscience, voulant en toutes choses nous bien conduire* » ? Et lorsque nous nous inclinons nous-mêmes devant le trône de la grâce, le faisons-nous avec un cœur sans condamnation, un esprit droit, un regard sincère, une âme véritablement unie au Christ et observant ses commandements ?

Ce sont des questions profondes. Elles vont droit au cœur même de notre être, jusqu'à nos racines et nos fondements moraux. Mais il est bon d'être examiné en profondeur, en toute chose, mais surtout en ce qui concerne la prière. Nos prières sont souvent terriblement dénuées de sens, dépourvues de fondement moral, et nous demandons souvent « à tort ». D'où le manque de puissance et d'efficacité de nos prières ; d'où la formalité, la routine, voire une hypocrisie manifeste.

Le psalmiste dit : « *Si j'avais conçu l'iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé* » (Psaume 66.18).

Quelle gravité ! Notre Dieu aspire à l'authenticité ; il désire la vérité au plus profond de nous-mêmes. Béni soit son nom, il est réel avec nous, et il souhaite que nous le soyons aussi avec lui. Il souhaite que nous nous présentions devant lui tels que nous sommes réellement, avec nos véritables désirs.

Hélas, combien souvent il en est autrement, en privé comme en public ! **Combien de fois nos prières ressemblent-elles davantage à des discours qu'à des supplications, plus à des affirmations doctrinales qu'à l'expression de nos besoins !** Il semble parfois que nous voulions expliquer des principes à Dieu et le noyer sous un flot d'informations.

Voilà ce qui empoisonne nos réunions de prière, les privant de leur fraîcheur, de leur intérêt et de leur valeur. Ceux qui savent vraiment ce qu'est la prière ; qui en ressentent la valeur et sont conscients de leur besoin ; assistent à la réunion de prière pour prier, non pour écouter des discours, des conférences et des exposés prononcés par des hommes à genoux.

S'ils veulent des conférences, ils peuvent aller dans un amphithéâtre ou une salle de prédication ; mais lorsqu'ils vont à la réunion de prière, c'est pour prier. Pour eux, la réunion de prière est le lieu où l'on exprime son besoin et où l'on espère une bénédiction ; le lieu où l'on exprime sa faiblesse et où l'on espère trouver la force.

Telle est leur conception du lieu où l'on a coutume de prier ; et c'est pourquoi, lorsqu'ils s'y rendent en nombre, ils ne sont ni disposés ni prêts à écouter de longs sermons et prières, à peine tolérables s'ils étaient prononcés à la tribune, mais absolument insupportables sous forme de prière.

Nous écrivons simplement, car nous ressentons le besoin d'une grande clarté d'expression. Nous ressentons profondément notre besoin de réalité, de sincérité et de vérité dans nos prières et nos réunions de prière. Il arrive fréquemment que ce que nous appelons prière n'en soit pas une, mais la récitation fluide de vérités et de principes connus et reconnus, que l'on a tellement entendus que leur répétition devient extrêmement lassante. Quoi de plus pénible que d'entendre un homme à genoux expliquer des principes et exposer des doctrines ?

La question s'impose à nous : « *Cet homme parle-t-il à Dieu ou à nous ?* » Si c'est à Dieu, il n'y a certainement rien de plus irrévérencieux ni de plus déplacé que de tenter de lui expliquer les choses.

Mais si c'est à nous, alors ce n'est pas une prière, et plus tôt nous nous éloignons de cette attitude, mieux ce sera, car celui qui parle sera mieux à genoux et nous assis.

Après avoir abordé la question de l'attitude, nous souhaitons attirer l'attention sur un point qui, à notre avis, mérite une attention particulière : l'habitude de rester assis pendant le saint et solennel exercice de la prière.

Nous sommes pleinement conscients, bien sûr, que l'essentiel dans la prière est d'avoir le cœur disposé comme il faut. De plus, nous savons, et nous n'oublions jamais, que nombre de ceux qui assistent à nos réunions de prière sont âgés, fragiles et vulnérables, et qu'il leur est impossible de rester à genoux longtemps, voire pas du tout. Par ailleurs, il arrive souvent que, même en l'absence de faiblesse physique, et malgré le désir réel de s'agenouiller, le manque de place empêche de changer de position.

Il faut tenir compte de tous ces éléments ; mais, même en laissant une marge aussi large que possible pour ces circonstances, force est de constater qu'il y a un manque de respect déplorable dans nombre de nos réunions publiques de prière. Nous observons fréquemment de jeunes hommes, qui ne peuvent invoquer ni faiblesse physique ni manque de place, rester assis durant toute la durée d'une réunion de prière. Nous avouons que cela est choquant, et nous ne pouvons que croire que cela attriste l'Esprit du Seigneur.

Nous devrions nous agenouiller lorsque nous le pouvons ; c'est une marque de respect et de prosternation. Le Seigneur « *s'agenouilla, et pria* » (*Luc 22.41*). Son apôtre fit lui aussi de même : « *Après avoir ainsi parlé, il se mit à genoux, et il pria avec eux tous* » (*Actes 20.36*).

N'est-il pas convenable et juste d'agir ainsi ? Assurément. Y a-t-il quelque chose de plus inconvenant que de voir des gens assis, avachis et distraits pendant la prière ? Nous trouvons cela parfaitement choquant et nous supplions instamment tout le peuple du Seigneur d'y réfléchir sérieusement et de s'efforcer, par tous les moyens possibles, par la parole et par l'exemple, de promouvoir la pieuse habitude de s'agenouiller lors de nos réunions de prière.

Sans doute, ceux qui participent à la réunion y contribueraient grandement par des prières courtes et ferventes ; mais nous y reviendrons plus tard. Nous allons maintenant examiner, à la lumière des Saintes Écritures, les conditions morales ou les attributs de la prière.

Rien ne vaut l'autorité de la Parole divine pour tout dans notre vie chrétienne pratique. L'Écriture doit être notre unique et suprême arbitre en toutes circonstances. N'oublions jamais cela.

## **L'unanimité**

*« Je vous dis encore que, si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont rassemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux » (Matthieu 18.19-20).*

Nous apprenons ici qu'**une condition nécessaire à nos prières est l'unanimité**, un accord sincère, une parfaite communion d'esprit. La véritable portée de ces mots réside dans l'injonction : *« Si deux d'entre vous s'accordent »* ; ils ne doivent produire qu'une seule voix. Aucune dissonance, aucun élément discordant ne doit venir perturber nos prières.

Si, par exemple, nous nous réunissons pour prier pour la progression de l'Évangile, la conversion des âmes, nous devons être unis sur ce point ; nous devons élever une seule voix devant notre Dieu. Il ne saurait suffire que chacun ait une idée personnelle à mettre en avant. Nous devons nous présenter devant le trône de la grâce dans une sainte harmonie d'esprit et de cœur, sinon nous ne pourrions prétendre à une réponse, conformément à Matthieu 18.19.

Or, il s'agit là d'un point d'une importance morale capitale. Son rôle, qui influence le ton et la nature de nos réunions de prière, est indéniable. On peut légitimement se demander si nous y avons accordé suffisamment d'attention.

Ne devrions-nous pas déplorer le caractère vain de nos réunions de prière ? Ne devrions-nous pas nous réunir davantage avec un objectif précis à cœur, pour lequel nous allons prier ensemble Dieu ? Au premier chapitre des Actes, à propos des premiers disciples, nous lisons : *« Tous d'un commun accord persévéraient dans la prière, avec les femmes, et Marie, mère de Jésus, et avec les frères de Jésus » (Actes 1.14).*

Il est intéressant de constater que « Marie, mère de Jésus », est mentionnée ici, présente à la réunion de prière ! Qu'aurait-elle dit si quelqu'un lui avait dit que des millions de chrétiens de profession la prieraient un jour ?

Et encore, dans le deuxième chapitre, nous lisons : *« Le jour de la Pentecôte, ils étaient tous ensemble dans le même lieu » (Actes 2.1).*

Conformément aux instructions de notre Seigneur, ils attendaient la promesse du Père : le don du Saint-Esprit. Ils avaient la certitude de cette promesse. Le Consolateur devait venir, sans faute ; mais loin de se dispenser de la prière, cela en constituait le fondement même et la pratique bénie.

Ils priaient ; ils priaient en un seul lieu ; ils priaient d'un commun accord. Ils étaient pleinement unis. Tous, sans exception, avaient un seul et même but. Ils attendaient l'Esprit promis ; ils continuaient d'attendre ; et ils attendirent d'un commun accord, jusqu'à sa venue. Hommes et femmes, absorbés par un seul but, attendaient dans une sainte concorde, dans une heureuse harmonie ; ils attendaient, jour après jour, avec ferveur, ardeur et harmonie, jusqu'à recevoir la puissance promise d'en haut.

**Ne devrions-nous pas faire de même ? N'y a-t-il pas un triste manque de ce principe d'unité et d'harmonie parmi nous ?**

Certes, Dieu soit loué, nous n'avons pas à demander la venue du Saint-Esprit, Il est venu ; nous n'avons pas à demander l'effusion de l'Esprit, Il a été répandu ; **mais nous devons implorer la manifestation de sa puissance bénie parmi nous.**

Imaginons que notre sort nous ait menés dans un lieu où règnent la mort spirituelle et les ténèbres. Pas un souffle de vie, pas une feuille qui remue. Le ciel semble de bronze, la terre de fer. On n'entend jamais parler de conversion. Un formalisme paralysant semble s'être abattu sur tout le lieu. Profession de foi impuissante, routine engourdie, religiosité mécanique et abrutissante : voilà la norme.

Que faire ? Allons-nous nous laisser succomber à l'influence fatale de ce mal qui nous entoure ? Allons-nous céder au pouvoir paralysant de cette atmosphère oppressante ? Certainement pas. Sinon, que faire ? Même si nous ne sommes que deux à ressentir profondément la gravité de la situation, unissons-nous d'un commun accord et ouvrons nos cœurs à Dieu. Attendons-Le, dans une sainte concorde, avec une résolution ferme et unie, jusqu'à ce qu'Il déverse une abondante bénédiction sur ce lieu aride.

Ne restons pas les bras croisés à dire en vain : « *Le moment n'est pas venu !* » Ne cédon pas à ce fruit pernicieux d'une théologie unilatérale, qu'on appelle à juste titre fatalisme, et ne disons pas : « *Dieu est souverain et Il agit selon Sa volonté. Nous devons attendre Son heure. Les efforts humains sont vains. Nous ne pouvons pas provoquer un réveil spirituel. Méfions-nous de l'enthousiasme passager !* »

Tout cela paraît fort plausible, d'autant plus qu'il y a une part de vérité ; en effet, tout est vrai, dans une certaine mesure : mais ce n'est qu'un aspect de la vérité. C'est la vérité, rien que la vérité ; mais ce n'est pas la vérité tout entière.

D'où son caractère pernicieux. Rien n'est plus redoutable qu'une vérité partielle ; elle est bien plus dangereuse qu'une erreur manifeste et flagrante. Bien des âmes sincères ont trébuché et se sont égarées complètement à cause d'une vérité partielle ou mal appliquée. Bien des ouvriers dévoués et utiles ont été découragés, repoussés et chassés des champs par l'application inconsidérée de certaines doctrines qui contiennent une part de vérité, mais non la pleine vérité de Dieu.

Rien, cependant, ne peut altérer la vérité ni affaiblir la force de Matthieu 18.19. Ce verset se dresse dans toute sa plénitude, sa liberté et sa préciosité devant le regard de la foi ; ses termes sont clairs et sans équivoque : « *Si deux d'entre vous s'accordent sur la terre pour demander une chose quelconque, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux* » (Matthieu 18.19).

Voilà la raison pour laquelle nous nous réunissons afin de prier pour tout ce qui nous tient à cœur. Déplorons-nous la froideur, la stérilité et la mort qui nous entourent ? Sommes-nous découragés par le peu de fruits apparents de la prédication de l'Évangile, le manque de puissance de la prédication elle-même et l'absence totale de résultats concrets ? Nos âmes sont-elles abattues par la stérilité, la morosité, la lourdeur et le ton morne de toutes nos réunions, que ce soit à la table du Seigneur, devant le propitiatoire ou à la source des Saintes Écritures ?

Que faire ? Rester les bras croisés, indifférents ? Abandonner au désespoir ? Laisser libre cours à nos plaintes, à nos murmures, à notre agitation et à notre irritation ? À Dieu ne plaise ! Que faire alors ? Se rassembler, « d'un seul cœur et en un seul lieu » ; se prosterner devant Dieu et lui ouvrir le cœur, comme le cœur d'un seul homme, en le suppliant (Matthieu 18.19).

Nous pouvons en être assurés, c'est là le remède suprême, la ressource infaillible. Il est parfaitement vrai que Dieu est souverain, et c'est précisément pour cela que nous devons nous en remettre à Lui ; il est parfaitement vrai que l'effort humain est vain, et c'est précisément pour cela que nous recherchons la puissance divine. Il est parfaitement vrai que nous ne pouvons pas provoquer un réveil spirituel, et c'est précisément pour cela que nous devons le chercher auprès de Dieu. Il est parfaitement vrai que nous devons nous méfier de l'enthousiasme excessif ; il est tout aussi vrai que nous devons nous méfier de la froideur, de l'apathie et de l'indifférence égoïste.

En réalité, il n'y a aucune excuse : tant que le Christ est à la droite de Dieu, tant que le Saint-Esprit est parmi nous et dans nos cœurs, tant que nous avons la Parole de Dieu entre nos mains, tant que Matthieu 18.19 brille devant nos yeux, il n'y a, nous le répétons, aucune excuse pour la stérilité, la mort spirituelle, la froideur et l'indifférence.

Il n'y a aucune excuse pour des réunions pesantes et stériles ; aucune excuse pour le manque de dynamisme dans nos rencontres ou le manque de fécondité dans notre service. Attendons-nous à Dieu, dans une sainte harmonie, et la bénédiction viendra assurément.

## **La foi**

Si nous nous tournons vers Matthieu 21.22, nous trouverons une autre des conditions essentielles d'une prière efficace : « *Tout ce que vous demanderez avec foi par la prière, vous le recevrez* » (Matthieu 21.22).

Cette affirmation est véritablement merveilleuse. Elle ouvre à la foi les portes mêmes du trésor céleste. Il n'y a absolument aucune limite. Notre Seigneur nous assure que nous recevrons tout ce que nous demandons avec une foi simple. L'apôtre Jacques, inspiré par le Saint-Esprit, nous donne une assurance similaire concernant la demande de sagesse :

*« Si quelqu'un d'entre vous manque de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous simplement et sans reproche, et elle lui sera donnée. Mais qu'il la demande avec foi, sans douter ; car celui qui doute est semblable au flot de la mer, agité par le vent et poussé de côté et d'autre. Qu'un tel homme ne s'imagine pas qu'il recevra quelque chose du Seigneur »* (Jacques 1.5-7).

De ces deux passages, nous apprenons que pour que nos prières soient exaucées, elles doivent être des prières de foi. Prononcer des mots sous forme de prière est une chose ; prier avec une foi simple, avec la certitude absolue et inébranlable que nous obtiendrons ce que nous demandons, en est une autre.

Il est fort à craindre que nombre de nos prétendues prières ne dépassent jamais le plafond de la pièce. Pour atteindre le trône de Dieu, elles doivent être portées par la foi et jaillir de cœurs unis et d'esprits concordants, dans la sainte intention d'attendre de notre Dieu ce dont nous avons réellement besoin.

La question est donc la suivante : nos prières et nos réunions de prière ne sont-elles pas, hélas, insuffisantes sur ce point ? Cette insuffisance ne se manifeste-t-elle pas par le peu de résultats que nous constatons à nos prières ? Ne devrions-nous pas nous interroger sur notre compréhension réelle de ces deux conditions essentielles à la prière : l'unanimité et la confiance ?

S'il est vrai que deux personnes qui s'accordent pour demander avec foi peuvent obtenir tout ce qu'elles demandent, pourquoi nos prières ne sont-elles pas exaucées plus abondamment ? Le problème ne vient-il pas de nous ? Ne manquons-nous pas d'harmonie et de confiance ?

Dans Matthieu 18.19, notre Seigneur s'adresse, comme on dit, à la plus petite pluralité, à la plus petite assemblée, même à « deux » personnes ; mais bien sûr, la promesse s'applique à des dizaines, voire des centaines. L'essentiel est d'être pleinement convaincus et d'avoir la certitude que nous obtiendrons ce que nous demandons.

Cela donnerait une tout autre dimension à nos réunions de prière. Elles seraient bien plus authentiques que nos réunions de prière habituelles qui, hélas, sont souvent pauvres, froides, sans âme, sans objet et décousues, ne témoignant guère d'un accord sincère ni d'une foi inébranlable.

Que nos réunions de prière seraient différentes si elles résultaient d'un accord sincère entre deux ou plusieurs croyants, se réunissant pour prier Dieu avec ferveur et persévérer jusqu'à obtention d'une réponse ! Que de rares exemples de cette pratique !

**Nous assistons à la réunion de prière chaque semaine, et nous avons bien raison, mais ne devrions-nous pas nous interroger devant Dieu sur notre accord quant à l'objet ou aux objets que nous lui présentons ?**

La réponse à cette question nous amène à une autre condition morale de la prière.

## **La précision et l'insistance**

Tournons-nous vers Luc 11 : *« Il leur dit encore : Si l'un de vous a un ami, et qu'il aille le trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Ami, prête-moi trois pains ; car un de mes amis est arrivé de voyage chez moi, et je n'ai rien à lui offrir, et si, de l'intérieur de sa maison, cet ami lui répond : Ne m'importune pas, la porte est déjà fermée, mes enfants et moi sommes au lit, je ne puis me lever pour te donner des pains, je vous le dis, même s'il ne se levait pas pour les lui donner parce que c'est son ami, il se lèverait à cause de son importunité et lui donnerait tout ce dont il a besoin.*

*Et moi, je vous dis : Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe » (Luc 11.5-10).*

Ces paroles sont d'une importance capitale, car elles contiennent une partie de la réponse de notre Seigneur à la demande de ses disciples : « *Seigneur, enseigne-nous à prier* » (Luc 11.1).

Que nul ne s'imagine un seul instant que nous oserions enseigner aux gens comment prier. Loin de là ! Rien n'est plus éloigné de nos pensées. Nous cherchons simplement à mettre l'âme de nos lecteurs en contact direct avec la Parole de Dieu ; les paroles authentiques de notre Seigneur et Maître béni ; afin que, à la lumière de ces paroles, ils puissent juger par eux-mêmes dans quelle mesure nos prières et nos réunions de prière sont conformes à la norme divine.

Que pouvons-nous donc apprendre de Luc 11 ? Quelles sont les conditions morales qu'il nous impose ?

Avant tout, il nous enseigne à être très précis dans nos prières : « *Ami, prête-moi trois pains* ». Il y a un besoin réel, ressenti et exprimé ; il y a une seule chose qui occupe l'esprit et le cœur, et sur laquelle il se concentre.

Ce n'est pas une longue déclaration décousue et confuse sur toutes sortes de choses : c'est clair, direct et précis ; je veux trois pains, je ne peux pas m'en passer, il me les faut absolument, la situation est urgente, il est tard. Toutes ces circonstances donnent à la demande une force et une ferveur particulières. Il ne peut s'écarter de ce point précis : « *Ami, prête-moi trois pains* ».

Il est indéniable que minuit arrive à un moment bien mal choisi. Tout semble décourageant. Son ami est couché, la porte est fermée, ses enfants sont avec lui au lit, il ne peut se lever. Tout cela est fort déprimant ; mais le besoin impérieux demeure : il lui faut les trois pains.

Force est de constater qu'il y a là une grande leçon pratique, applicable avec un immense profit à nos prières et à nos réunions de prière.

Avouons-le, nos réunions de prière souffrent cruellement de prières longues, décousues et sans précision. Ne nous arrive-t-il pas souvent d'exprimer une multitude de demandes dont nous n'avons pas réellement besoin, et que nous n'attendons absolument pas ? Ne serions-nous pas parfois fort surpris si le Seigneur nous apparaissait à la fin de notre réunion de prière et nous demandait : « *Que désirez-vous vraiment que je vous donne ou que je fasse ?* »

Nous sommes pleinement convaincus que tout cela mérite toute notre attention. Nous croyons que nos réunions de prière gagneraient en ferveur, en fraîcheur, en éclat, en profondeur, en authenticité et en puissance si nous y participions avec une intention précise à partager avec nos frères et sœurs.

Certains d'entre nous semblent juger nécessaire de faire une longue prière sur toutes sortes de sujets ; dont beaucoup sont sans doute très justes et très bons ; mais l'esprit s'égaré face à cette multitude d'intentions. Combien il est préférable de présenter un seul objet devant le trône de la prière, de le plaider avec ferveur et de marquer une pause, afin que le Saint-Esprit puisse en inspirer d'autres, de la même manière, soit pour la même intention, soit pour une autre tout aussi précise.

**Les longues prières sont souvent fastidieuses ; en réalité, elles constituent souvent une véritable épreuve.** On dira peut-être qu'il ne faut pas imposer de limites au Saint-Esprit. Certes, loin de nous cette idée ! Qui oserait commettre un tel affront ?

Nous comparons simplement ce que l'on trouve dans l'Écriture, où la concision est caractéristique (voir Matthieu 6 ; Jean 17 ; Actes 4.24-30 ; Éphésiens 1 ; Éphésiens 3 ; etc.), avec ce que nous constatons trop souvent, hélas, dans nos réunions de prière.

Il est donc essentiel de bien comprendre que les « longues prières » ne sont pas la norme dans l'Écriture. Elles sont mentionnées en Marc 12.40 et autres passages, avec une désapprobation cinglante. Des prières brèves, ferventes et concises donnent une grande fraîcheur et un grand intérêt à la réunion de prière ; mais, d'un autre côté, en règle générale, les prières longues et décousues exercent une influence très déprimante sur tous.

Mais il existe une autre condition morale très importante énoncée dans l'enseignement de notre Seigneur dans Luc 11, et c'est l'insistance.

Il nous dit que cet homme parvient à ses fins par sa seule ardeur à demander. Il ne doit pas se décourager ; il doit obtenir les trois pains. L'insistance l'emporte même lorsque les arguments de l'amitié restent vains. Cet homme est déterminé à obtenir ce qu'il veut ; il n'a pas d'autre choix. Il a une demande, et il n'a rien pour y répondre : « *Je n'ai rien à lui offrir* ». En bref, il n'acceptera aucun refus.

Maintenant, la question est : comprenons-nous vraiment cette grande leçon ?

Dieu soit loué, il ne nous répondra jamais « de l'intérieur ». Il ne nous dira jamais : « *Ne me dérangez pas !* » ; « *Je ne peux pas me lever et vous donner !* » Il est toujours notre véritable et fidèle « Ami ». Un Donateur joyeux, généreux et sans reproche. Louange à son saint nom !

Pourtant, il encourage l'insistance, et nous devons méditer sur son enseignement. On constate un manque criant d'insistance dans nos réunions de prière. En effet, on s'aperçoit que le manque de précision s'accompagne d'un manque d'insistance. Les deux sont intimement liés. Lorsque ce que l'on recherche est aussi précis que les « trois pains », on observe généralement une demande insistante et une ferme résolution à l'obtenir.

Le constat est simple : nous sommes trop vagues et, par conséquent, trop indifférents dans nos prières et nos réunions de prière. **Nous ne donnons pas l'impression de demander ce que nous voulons et d'attendre ce que nous demandons.** C'est ce qui mine nos réunions de prière, les rendant vaines, inutiles, inefficaces ; les transformant en réunions d'enseignement ou de discussion, plutôt qu'en réunions de prière profondes et ferventes.

Nous sommes convaincus que toute l'Église de Dieu doit être pleinement mobilisée face à cette question essentielle ; et c'est cette conviction qui nous pousse à proposer ces pistes et suggestions, dont nous ne nous contenterons pas encore.

## **La persévérance**

Plus nous méditons sur le sujet qui retient notre attention depuis quelque temps, et plus nous considérons l'état de l'Église de Dieu tout entière, plus nous sommes convaincus de l'urgence d'un réveil spirituel généralisé concernant la prière.

Nous ne pouvons, et nous ne voulons pas ignorer que la torpeur, la froideur et la stérilité semblent, en règle générale, caractériser nos réunions de prière. Sans doute trouverons-nous ici et là une exception réjouissante ; mais, d'une manière générale, nous ne pensons pas qu'une personne sensée et spirituelle puisse contester la véracité de nos propos : le ton de nos réunions de prière est terriblement bas, et il est absolument impératif que nous en recherchions sérieusement la cause.

Dans les articles déjà publiés sur ce sujet majeur, essentiel et profondément pratique, nous avons osé offrir à nos lecteurs quelques pistes et suggestions. Nous avons brièvement évoqué notre manque d'assurance, notre incapacité à parvenir à une unanimité sincère, ainsi que l'absence de fermeté et d'insistance.

Nous avons abordé en termes clairs, et il nous faut parler franchement pour parler tout court, nombre de choses que tous les sincères parmi nous perçoivent comme non seulement éprouvantes et pénibles, mais aussi comme un frein majeur à la puissance et à la bénédiction réelles de nos réunions de prière.

Nous avons parlé de ces prières longues, fastidieuses, décousues et moralisatrices qui, dans certains cas, sont devenues si insupportables que les fidèles, si chers au Seigneur, préfèrent s'abstenir de participer aux réunions de prière.

Ils se sentent seulement las, affligés et irrités, au lieu d'être revigorés, réconfortés et fortifiés ; et c'est pourquoi ils jugent préférable de s'en éloigner. Ils estiment qu'il est plus profitable, s'ils ont une heure à consacrer, de la passer dans l'intimité de leur chambre, où ils peuvent se confier à Dieu dans une prière et une supplication ferventes, plutôt que d'assister à une soi-disant réunion de prière, où ils sont absolument épuisés par des chants de cantiques incessants et sans puissance, ou par de longs sermons.

Aujourd'hui, nous remettons sérieusement en question la pertinence d'une telle démarche. Nous doutons fortement qu'elle soit la solution aux maux dont nous nous plaignons. En réalité, nous en sommes pleinement convaincus. S'il est juste de se réunir pour prier et supplier, et qui oserait le contester ? il est inadmissible que quiconque s'en abstienne simplement à cause de la faiblesse, de l'échec, voire de la folie de certains participants.

Si tous les membres véritablement spirituels s'abstenaient pour une telle raison, que deviendrait la réunion de prière ? Nous ignorons souvent l'importance des éléments qui composent une réunion. Même si nous ne prenons pas part ouvertement aux échanges, notre présence, animée d'un esprit bienveillant et sincère dans l'attente de Dieu, contribue grandement à l'atmosphère de la réunion.

Par ailleurs, n'oublions pas que notre présence à une réunion a un autre sens que celui de penser à notre propre confort, profit et bénédiction. Nous devons penser à la gloire du Seigneur, chercher à accomplir sa volonté et œuvrer pour le bien d'autrui par tous les moyens possibles. Et nous pouvons être assurés que nous n'atteindrons aucun de ces objectifs en nous absentant délibérément du lieu où l'on a coutume de prier.

Nous insistons sur le fait que nous parlons d'une « absence délibérée », c'est-à-dire d'une abstention motivée par le sentiment de ne tirer aucun profit de ce qui s'y passe. De nombreux obstacles peuvent nous empêcher d'être présents : maladie, obligations familiales, obligations professionnelles légitimes ; il faut en tenir compte.

Mais nous pouvons affirmer comme principe fondamental que celui qui s'absente volontairement de la réunion de prière est en mauvaise santé spirituelle. Quant à l'âme saine, joyeuse, fervente et assidue, elle sera assurément présente à la réunion de prière.

Mais tout cela nous conduit, naturellement et simplement, à une autre de ces conditions morales que nous avons esquissées dans cette série d'articles. Tournons-nous un instant vers les premiers versets de Luc 18 :

*« Jésus leur adressa une parabole, pour montrer qu'il faut toujours prier, et ne point se relâcher. Il dit : Il y avait dans une ville un juge qui ne craignait point Dieu et qui n'avait d'égard pour personne. Il y avait aussi dans cette ville une veuve qui venait lui dire : Fais-moi justice de ma partie adverse. Pendant longtemps il refusa. Mais ensuite il dit en lui-même : Quoique je ne craigne point Dieu et que je n'aie d'égard pour personne, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, afin qu'elle ne vienne pas sans cesse me rompre la tête.*

*Le Seigneur ajouta : Entendez ce que dit le juge inique. Et Dieu ne fera-t-il pas justice à ses élus, qui crient à lui jour et nuit, et tardera-t-il à leur égard ? Je vous le dis, il leur fera promptement justice » (Luc 18.1-8).*

Nous avons donc insisté ici sur l'importante condition morale de la persévérance : *« Il faut toujours prier, et ne point se relâcher »*. Ceci est intimement lié à la détermination et à l'insistance dont nous avons déjà parlé.

Nous désirons une chose précise ; nous ne pouvons nous en passer. Nous attendons avec insistance, d'une seule voix, avec foi et persévérance, notre Dieu jusqu'à ce qu'il nous réponde dans sa grâce, ce qu'il fera assurément, si les fondements et les conditions morales sont dûment respectés. Mais nous devons persévérer. Nous ne devons pas faiblir ni abandonner, même si la réponse ne vient pas aussi vite que nous l'espérons. Il se peut que Dieu juge bon de nourrir spirituellement nos âmes en nous faisant attendre des jours, des mois, voire des années. Cet exercice est salutaire.

Il est moralement salutaire ; il nous rend plus authentiques ; il nous ramène à l'essentiel. Voyez, par exemple, Daniel. Il resta trois semaines à attendre Dieu, dans un profond exercice spirituel : *« En ce temps-là, moi, Daniel, je fus trois semaines dans le deuil. Je ne mangeai aucun mets délicat, il n'entra ni viande ni vin dans ma bouche, et je ne m'oignis point jusqu'à ce que les trois semaines fussent accomplies » (Daniel 10.2-3).*

Tout cela fut bénéfique à Daniel. Les exercices spirituels que ce serviteur bien-aimé et honoré de Dieu fut appelé à traverser durant ces trois semaines furent une profonde bénédiction. Et il est particulièrement remarquable que la réponse à l'appel de Daniel ait été envoyée du trône de Dieu dès le début de son épreuve, comme nous le lisons :

*« Il me dit : Daniel, ne crains rien ; car dès le premier jour où tu as eu à cœur de comprendre, et de t'humilier devant ton Dieu, tes paroles ont été entendues, et c'est à cause de tes paroles que je viens. Le chef du royaume de Perse m'a résisté vingt et un jours ; mais voici, Micaël, l'un des principaux chefs, est venu à mon secours, et je suis demeuré là auprès des rois de Perse. Je viens maintenant pour te faire connaître ce qui doit arriver à ton peuple dans la suite des temps » (Daniel 10.12-14).*

Tout cela est fort instructif. Voici le serviteur bien-aimé de Dieu, en deuil, s'humiliant et attendant Dieu. Le messager angélique était en route avec la réponse. L'ennemi fut autorisé à faire obstacle ; mais Daniel continua d'attendre : il pria sans faiblir ; et en son temps, la réponse vint.

N'y a-t-il là aucune leçon pour nous ? Assurément. Nous aussi, nous devons peut-être patienter longtemps dans une sainte attitude d'espérance et un esprit de prière ; mais nous constaterons que ce temps d'attente est des plus profitables pour nos âmes.

Très souvent, notre Dieu, dans sa sagesse et sa fidélité envers nous, juge bon de retenir la réponse, simplement pour nous éprouver quant à la réalité de nos prières. L'essentiel pour nous est que le Saint-Esprit mette à cœur un objectif précis ; un objectif pour lequel nous pouvons appuyer notre foi sur une promesse claire de la Parole ; et persévérer dans la prière jusqu'à ce que nous obtenions ce que nous désirons.

*« Faites-en tout temps par l'Esprit toutes sortes de prières et de supplications. Veillez à cela avec une entière persévérance, et priez pour tous les saints » (Éphésiens 6.18).*

Tout cela exige une réflexion approfondie. Nous manquons cruellement de persévérance, tout comme de détermination et d'insistance. D'où la faiblesse de nos prières et la froideur de nos réunions de prière.

Nous ne nous réunissons pas avec un objectif précis, et par conséquent, nous manquons d'insistance et de persévérance. En bref, nos réunions de prière ne sont souvent qu'une routine monotone, un office froid et mécanique, une simple formalité, une alternance fastidieuse de cantiques et de prières qui pèse lourdement sur l'esprit, accablé par le poids d'un exercice stérile.

Nous parlons avec clarté et force ; nous parlons avec conviction. Nous devons pouvoir parler sans retenue. Nous appelons toute l'Église de Dieu, d'ici et d'ailleurs, à regarder cette grande question en face, à se tourner vers Dieu à ce sujet, à se juger elle-même.

Ne ressentons-nous pas le manque de ferveur dans toutes nos réunions publiques ? Pourquoi ces périodes de stérilité à la table du Seigneur ? Pourquoi cette morosité et cette faiblesse dans la célébration de cette précieuse fête qui devrait émouvoir les fondateurs de notre être renouvelé ?

Pourquoi ce manque d'onction, de puissance et d'édification dans nos lectures publiques, ces spéculations insensées et ces questions futiles qui ont été posées et auxquelles on a répondu pendant quarante ans ? Pourquoi ces maux divers sur lesquels nous nous attardons, et qui sont déplorés presque partout par les personnes véritablement spirituelles ? Pourquoi la stérilité de nos cultes ? Pourquoi les âmes ne sont-elles pas bouleversées par la Parole ? Pourquoi y a-t-il si peu de ferveur à rassembler ?

Frères et sœurs bien-aimés dans le Seigneur, levons-nous pour la réflexion solennelle sur ces questions importantes. Ne nous contentons pas du statu quo.

Nous appelons tous ceux qui reconnaissent la vérité de ce que nous avons exposé dans ces pages sur « La prière et la réunion de prière » à s'unir dans une prière et une supplication sincères, ferventes et communes. Cherchons à nous rassembler selon la volonté de Dieu ; à venir comme un seul homme et à nous prosterner devant le trône de grâce, et à attendre avec persévérance notre Dieu pour le renouveau de son œuvre, la propagation de son Évangile, le rassemblement et l'édification de son peuple bien-aimé.

Que nos réunions de prière soient de véritables réunions de prière, et non des occasions de chanter nos cantiques favoris ou de jouer nos airs préférés. La réunion de prière devrait être le lieu où l'on exprime ses besoins et où l'on espère une bénédiction ; le lieu où l'on exprime sa faiblesse et où l'on espère une force ; le lieu où le peuple de Dieu se rassemble d'un commun accord pour s'emparer du trône même de Dieu, pour accéder au trésor même du Ciel et y puiser tout ce dont nous avons besoin pour nous-mêmes, pour nos familles, pour toute l'Église de Dieu et pour la vigne du Christ.

*« Oui, il existe un pouvoir que l'homme peut déployer quand l'aide des mortels est vaine, ce regard, ce bras, cet amour pour atteindre, cette oreille attentive pour gagner. Ce pouvoir, c'est la prière, qui s'élève vers les cieux, par Jésus, jusqu'au trône, et qui actionne la main qui actionne le monde pour apporter la délivrance ».*

Telle est la véritable essence d'une réunion de prière, si l'on en croit les Écritures. Puisse-t-elle être pleinement vécue par le peuple du Seigneur en tout lieu.

Que le Saint-Esprit nous inspire tous et nous fasse prendre conscience de la valeur, de l'importance et de l'urgence de l'unanimité, de la confiance, de la fermeté, de l'insistance et de la persévérance dans toutes nos prières et réunions de prière.

**Notes :** « Il est peut-être utile aussi de noter que dans les pages précédentes, l'auteur bien-aimé a parlé de la réunion de prière et des fondements moraux et des conditions de la prière en général, et non de la prière personnelle et secrète. On ne saurait trop insister sur son importance. Son absence ou sa négligence se fait rapidement sentir dans la vie spirituelle du chrétien.

N'est-ce pas cette absence qui explique bien des faiblesses d'âme, dont la connaissance seule ne peut nous relever ? Elle est, en quelque sorte, la mesure spirituelle de l'état de notre âme. Là, dans le secret de la chambre, l'âme pieuse aime toujours confier à son Père ses épreuves, ses craintes, ses désirs, ses besoins, ses actions de grâce, dans les moindres détails. Et quel réconfort, quelle joie, quelle force et quel but divins l'âme en retire ! Quelle préparation pour affronter le labeur quotidien et les épreuves du jour ! Bien-aimés du Seigneur, attendons-nous à Dieu, afin de mieux connaître cette puissance secrète que nous recevons dans notre intimité avec Lui ! »

## 6. DIEU EN TOUTE CHOSE

Rien n'aide autant le chrétien à supporter les épreuves de la vie que de prendre l'habitude de voir Dieu en toute chose. Il n'existe aucune circonstance, aussi insignifiante ou banale soit-elle, qui ne puisse porter un message de Dieu, à condition d'avoir l'oreille attentive et l'esprit disponible pour le recevoir.

« *Reconnais-le dans toutes tes voies, et il aplanira tes sentiers. Ne sois point sage à tes propres yeux...* » (Proverbes 3.6). Si nous perdons de vue cette vérité, la vie risque de n'être plus qu'une morne succession d'événements ordinaires, sans relief ni profondeur. Mais si nous commençons chaque journée en nous souvenant que la main de notre Père se manifeste en toute chose ; si nous pouvions reconnaître, dans les petites comme dans les grandes circonstances, les traces de sa présence ; combien chaque journée deviendrait riche et vivante !

Le livre de Jonas illustre cette vérité de façon saisissante. Il nous enseigne une chose essentielle : pour le chrétien, rien n'est ordinaire. Tout est extraordinaire. Dans l'histoire de Jonas, même les événements les plus banals révèlent une intervention divine. Pour s'en convaincre, il n'est pas nécessaire d'analyser le livre en détail ; il suffit de relever une expression qui y revient régulièrement : « *Le Seigneur avait préparé !* »

Au chapitre un, le Seigneur déchaîne sur la mer un vent violent, un vent qui portait un message solennel destiné à l'oreille du prophète, s'il avait été attentif. C'est Jonas qui avait besoin d'être instruit, c'est pour lui que ce messenger fut envoyé. Les pauvres marins païens avaient certainement déjà essuyé bien des tempêtes ; pour eux, il n'y avait là rien d'exceptionnel, rien de plus que les aléas habituels de leur métier. Pourtant, pour un homme à bord, endormi dans les flancs du navire, la situation était tout autre. En vain les marins tentèrent de lutter contre la tempête : rien ne pouvait avancer tant que le message du Seigneur n'avait pas atteint celui à qui il était adressé.

En poursuivant la lecture du livre de Jonas, on trouve un autre exemple de cette présence divine qui se manifeste en toute chose. Jonas se retrouve dans des circonstances entièrement nouvelles, mais il n'est pas pour autant hors de portée des messagers de Dieu. Le chrétien ne peut jamais se trouver dans une situation où la voix de son Père ne peut l'atteindre, ou où la main de son Père resterait invisible, car cette voix se fait entendre et cette main se voit en toute chose.

Ainsi, lorsque Jonas fut jeté à la mer, « *l'Éternel fit venir un grand poisson pour englo-  
tir Jonas* » (Jonas 2.1). Là encore, rien d'extraordinaire en soi : la mer en est pleine. Et  
pourtant, l'Éternel en avait préparé un pour Jonas, pour qu'il devienne le messager de  
Dieu pour son âme.

Au chapitre quatre, on retrouve Jonas assis à l'est de Ninive, sombre et irrité. Il est  
attristé que la ville n'ait pas été détruite et supplie le Seigneur de lui ôter la vie. Il semble  
avoir oublié la leçon de ses trois jours dans les profondeurs, et il a donc besoin d'un  
nouveau message divin : « *L'Éternel fit préparer une calebasse (ricin)* » Cette image est  
très parlante. Une calebasse n'a rien d'extraordinaire en soi ; d'autres hommes pou-  
vaient en voir des milliers, voire s'asseoir à leur ombre, sans y trouver quoi que ce soit  
de particulier. Mais la calebasse de Jonas portait la marque de la main de Dieu.

Elle constituait un maillon important dans la chaîne d'événements que le prophète  
traversait selon le dessein divin. La calebasse, comme le grand poisson auparavant, très  
différente par sa nature mais identique dans sa fonction, était le messager de Dieu pour  
son âme : « *Jonas fut rempli de joie à la vue de la calebasse* ». Il avait certes déjà exprimé  
le désir de mourir, mais ce désir venait davantage de l'impatience et du chagrin que d'un  
véritable élan vers la paix et le repos éternel. C'est la douleur du présent, plus que l'es-  
pérance de l'avenir, qui le poussait à vouloir en finir.

C'est souvent ainsi que les choses se passent. Nous souhaitons fréquemment échapper  
aux pressions du moment, mais si ces pressions venaient à disparaître, ce désir s'éva-  
nouirait lui aussi. Si nous aspirions vraiment à la venue de Jésus et à la gloire de sa pré-  
sence bienheureuse, les circonstances extérieures n'auraient plus guère d'importance,  
et nous aurions le même désir de le rejoindre, qu'elles soient douces ou difficiles. Jonas,  
assis à l'ombre de la calebasse, ne songeait plus à partir. Et le fait même qu'il se soit réjoui  
si vivement de cette calebasse, montrait à quel point il avait besoin de ce messager par-  
ticulier du Seigneur.

Cela révélait aussi le véritable état de son cœur lorsqu'il avait dit : « *Enlève-moi la vie,  
je t'en prie, car il vaut mieux pour moi mourir que vivre* ». Le Seigneur peut ainsi se  
servir d'une simple calebasse pour mettre à nu les secrets du cœur humain. Le chrétien  
peut le dire en toute vérité : Dieu est en toute chose. La tempête gronde, et la voix de  
Dieu s'y fait entendre ; une calebasse pousse silencieusement, et la main de Dieu s'y  
manifeste.

Mais la calebasse n'était qu'un maillon de la chaîne, car « *l'Éternel prépara un ver* ». Ce ver, aussi insignifiant qu'il puisse paraître comparé à d'autres instruments, était tout  
autant un agent divin que le « grand vent » ou le « grand poisson ».

Un ver, lorsque Dieu l'utilise, peut accomplir des choses remarquables : il fit dépérir la calebasse de Jonas et lui enseigna, comme il nous l'enseigne, une leçon solennelle. C'était un agent infime, dont l'efficacité dépendait de son action conjuguée avec d'autres, mais cela ne fait que rendre plus frappante encore la grandeur de notre Père. Il peut préparer un ver, il peut préparer un vent d'est brûlant, et faire en sorte que tous deux, si différents qu'ils soient, servent ses grands desseins.

**En un mot, celui qui a l'esprit spirituel voit Dieu en toute chose.** Le ver, le grand poisson, la tempête : tous sont des instruments entre ses mains. Les agents les plus humbles comme les plus impressionnants servent ses desseins. Le vent d'est, aussi violent fut-il, n'aurait pas produit son effet si le ver n'avait pas d'abord accompli sa tâche. Qui aurait pu imaginer qu'un ver et un vent d'est travaillent ensemble pour accomplir l'œuvre de Dieu ? Et pourtant, il en fut ainsi.

Les notions de grand et de petit sont des catégories humaines qui ne s'appliquent pas à Celui qui « *abaisse ses regards pour contempler les choses des cieux et de la terre* » (*Psaume 113.6*). Pour Celui qui « siège au sommet de la terre », tout est à égale portée. Le Seigneur peut compter les étoiles et, dans le même mouvement, remarquer un moineau qui tombe. Il peut faire du tourbillon son char et d'un cœur brisé sa demeure. Rien n'est grand ni petit pour Dieu.

Le croyant ne doit donc rien considérer comme ordinaire, car Dieu est présent en toute chose. Il peut traverser les mêmes épreuves que les autres hommes, faire face aux mêmes revers, mais il ne doit pas les vivre de la même façon, ni les interpréter selon le même principe. Ces épreuves ne lui portent pas le même message. Il doit écouter la voix de Dieu et être attentif à son message, aussi bien dans les événements les plus insignifiants que dans les plus importants de la journée. La désobéissance d'un enfant, la perte d'un bien, la malhonnêteté d'un domestique, la mort d'un ami : tout cela doit être reçu comme un message divin adressé à son âme.

De même, lorsque nous regardons le monde qui nous entoure, Dieu est présent en toute chose. Le renversement des trônes, l'effondrement des empires, les famines, les épidémies, chaque événement qui survient entre les nations porte la marque de la main de Dieu et constitue un message pour l'humanité. Le diable cherchera à priver le chrétien de la douceur et de la force de cette conviction. Il tentera de lui faire croire que les circonstances ordinaires de la vie quotidienne ne sont que des événements banals, qui arrivent à tout le monde, sans signification particulière. Mais nous ne devons pas céder à cette tentation. Chaque matin, nous devons commencer notre journée avec cette vérité solidement ancrée dans notre esprit : **Dieu est en toute chose.**

Le soleil qui traverse le ciel dans toute sa splendeur et le ver qui rampe sur le chemin ont tous deux été préparés par Dieu, et tous deux pourraient coopérer à l'accomplissement de ses desseins insondables.

Pour conclure, il faut souligner que seul notre Seigneur béni a vécu dans le souvenir constant de cette vérité précieuse et fondamentale. Il a reconnu la main du Maître et entendu la voix du Père en toute chose. Cela apparaît de façon particulièrement éloquente dans les moments de plus profonde tristesse.

C'est en sortant du jardin de Gethsémané qu'il prononça ces paroles mémorables : « *La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ?* » (Jean 18.11) ; reconnaissant pleinement, jusque dans l'épreuve la plus intense, que Dieu est présent en toute chose.

## 7. LA PLÉNITUDE DE DIEU POUR UN VASE VIDE

Les deux chapitres 4 et 7 de 1 Samuel illustrent de façon saisissante un principe qui traverse toute l'Écriture : dès que l'homme prend la juste place qui est la sienne, Dieu peut l'accueillir dans une grâce parfaite, gratuite, souveraine et inconditionnelle, car la plénitude de Dieu attend toujours un vase vide.

Ce grand principe se retrouve de la Genèse à l'Apocalypse. Le mot « principe » est d'ailleurs trop faible ; il ne rend pas assez bien la réalité. Il vaudrait mieux parler d'une réalité divine, vivante et grandiose, qui resplendit d'un éclat céleste dans l'Évangile de la grâce de Dieu et dans l'histoire de son peuple, collectivement et individuellement, tant dans l'Ancien que dans le Nouveau Testament.

**Mais l'homme doit être à sa juste place. C'est absolument essentiel.** C'est seulement à cette condition qu'il peut avoir une vision juste de Dieu. Lorsque l'homme, tel qu'il est, rencontre Dieu tel qu'Il est, chaque question trouve sa réponse et chaque difficulté sa solution. C'est en partant de sa ruine totale et sans espoir que l'homme acquiert une vision claire et libératrice du salut de Dieu.

C'est lorsque l'homme touche ses propres limites ; sous toutes leurs formes, qu'il s'agisse de son côté coupable ou de son côté juste, de son mauvais côté ou de son bon côté ; qu'il commence vraiment avec un Dieu Sauveur. Cela est vrai au point de départ, et cela reste vrai tout au long du chemin. La plénitude de Dieu attend toujours un vase vide. La grande difficulté est de vider ce vase : une fois que c'est fait, tout est réglé, car la plénitude de Dieu peut alors s'y déverser.

C'est là une vérité fondamentale et profonde, et les chapitres que nous allons examiner nous en montrent l'application au peuple terrestre du Seigneur dans l'Antiquité. Arrêtons-nous un instant sur ces textes.

Au début du chapitre 4 du premier livre de Samuel, nous voyons Israël vaincu par les Philistins. Mais au lieu de s'humilier devant le Seigneur dans un vrai repentir, de s'examiner face à leur terrible situation, et d'accepter cette défaite comme le juste châtiment de Dieu, le peuple fait preuve d'une insensibilité et d'une dureté de cœur extrêmes. *« Lorsque le peuple fut rentré au camp, les anciens d'Israël dirent : Pourquoi le Seigneur nous a-t-il frappés aujourd'hui devant les Philistins ? » (1 Samuel 4.3).*

Ces paroles montrent clairement que les anciens n'étaient pas à leur place. Ce mot « pourquoi » ne leur serait jamais sorti de la bouche s'ils avaient seulement pris conscience de leur état moral. Ils n'auraient que trop bien su pourquoi. Un péché honteux régnait parmi eux : la conduite vile d'Hophni et de Phinéas. *« C'est pourquoi le péché des jeunes gens fut très grand devant le Seigneur ; car les hommes avaient en horreur l'offrande du Seigneur » (1 Samuel 2.17).*

Hélas, le peuple n'avait pas conscience de sa terrible situation et, par conséquent, n'envisageait pas la bonne solution. C'est pourquoi ils disaient : *« Allons chercher l'arche de l'alliance de l'Éternel à Silo, afin que, lorsqu'elle sera parmi nous, elle nous sauve de la main de nos ennemis »*. Quelle illusion ! Quel aveuglement ! Aucune remise en question, aucune confession du déshonneur fait au nom et au culte du Dieu d'Israël, aucune prière sincère ni contrition devant l'Éternel. Seulement cette idée vaine que l'arche allait les sauver de leurs ennemis.

Le peuple envoya donc chercher l'arche de l'alliance de l'Éternel des armées, qui demeure entre les chérubins. Et les deux fils d'Éli, Hophni et Phinéas, étaient là avec l'arche. Quelle situation effroyable ! L'arche de Dieu associée à ces hommes impies, dont la perversité allait attirer sur toute la nation le jugement d'un Dieu saint et juste. Rien n'est plus grave, rien n'est plus offensant pour Dieu, que de prétendre lier son nom et sa vérité au mal.

Le mal moral est déjà sérieux en toutes circonstances ; mais tenter de le combiner avec le nom et le service de Celui qui est saint et véritable, c'est la forme la plus extrême et la plus sombre du mal, et cela ne peut qu'attirer le terrible jugement de Dieu. Ces prêtres impies, les fils d'Éli, avaient osé profaner le sanctuaire par leurs abominations, et c'est pourtant eux qui accompagnaient l'arche de Dieu sur le champ de bataille. Quelle cécité, quelle insensibilité ! Cette simple phrase : *« Hophni et Phinéas étaient là avec l'arche de l'alliance de Dieu »*, résume, en quelques mots l'horrible état moral d'Israël.

Lorsque l'arche entra dans le camp, tout Israël poussa un grand cri de joie, si fort que la terre en résonna. Que ce cri était creux ! Que cette confiance était vaine ! Elle fut suivie, comme il arrive toujours en pareil cas, d'une défaite humiliante. Les Philistins livrèrent bataille, Israël fut frappé, chacun s'enfuit dans sa tente. Le carnage fut alors terrible : trente mille fantassins d'Israël périrent. L'arche de Dieu fut prise, et les deux fils d'Éli furent tués.

Quelle situation désastreuse ! Les prêtres tués, l'arche capturée, la gloire disparue. L'arche sur laquelle ils fondaient toute leur espérance de victoire se retrouvait entre les mains des Philistins incirconcis. Tout s'était effondré.

Ce seul fait terrible, l'arche de Dieu dans le temple de Dagon, racontait à lui seul l'histoire de l'échec et de la ruine d'Israël. Dieu exige la réalité, la vérité et la sainteté de la part de ceux avec qui Il daigne demeurer : « *La sainteté sied à ta maison, ô Éternel, pour toujours* » (*Psaume 93.5*). Avoir l'Éternel au milieu d'eux était un privilège immense, mais cela exigeait la sainteté. Il ne pouvait pas associer son nom au péché impuni. C'est impossible. Ce serait renier sa propre nature, et Dieu ne peut se renier lui-même. Le lieu où Il demeure doit être conforme à sa nature et à son caractère : « *Soyez saints, car je suis saint* » (*1 Pierre 1.16*). C'est une vérité fondamentale et grande, qu'il faut défendre avec ardeur et confesser avec révérence. On ne peut jamais y renoncer.

Mais regardons un instant l'histoire de l'arche au pays des Philistins : elle est à la fois solennelle et instructive. Israël avait lamentablement failli et commis un péché honteux. Le peuple s'était montré totalement indigne de l'arche de l'alliance du Seigneur, et les Philistins s'en étaient emparés, allant même jusqu'à la placer dans le temple de leur faux dieu, comme si le Seigneur Dieu d'Israël et Dagon pouvaient coexister ! Quelle présomption blasphématoire ! Mais la gloire perdue d'Israël fut vengée dans l'obscurité et la solitude du temple de Dagon.

Dieu reste Dieu, quelles que soient les défaillances de son peuple. Ainsi, quand Israël manqua totalement à son devoir de garder l'arche et la laissa tomber entre les mains des Philistins ; quand tout semblait perdu entre les mains des hommes, la gloire de Dieu resplendit avec puissance et éclat : Dagon tomba et tout le pays des Philistins trembla sous la main de l'Éternel.

Sa présence leur était insupportable et ils cherchèrent à s'en débarrasser au plus vite. Il fut prouvé sans le moindre doute qu'il était absolument impossible que l'Éternel et les incirconcis coexistent. Ainsi en fut-il, ainsi en est-il et ainsi en sera-t-il toujours : « *Quel accord y a-t-il entre le Christ et Bélial ? Et quel accord entre le temple de Dieu et les idoles ?* » (*2 Corinthiens 6.15-16*). Aucun.

Tournons-nous maintenant vers 1 Samuel 7. Nous y trouvons une tout autre situation. Nous y voyons l'image du vase vide et, comme toujours, la plénitude de Dieu qui l'attend. Or, pendant que l'arche demeurait à Kirjath-Jearim, le temps fut long, vingt ans s'écoulèrent, et toute la maison d'Israël se lamentait après l'Éternel. C'est frappant et instructif. Le monde ne peut pas supporter la simple pensée de la présence de Dieu. On le constate dès la chute, en Genèse 3. L'homme s'est enfui loin de Dieu avant même que Dieu ne le chasse d'Éden.

Il ne pouvait pas supporter la présence divine : « *J'ai entendu ta voix dans le jardin ; j'ai eu peur, parce que j'étais nu, et je me suis caché* » (Genèse 3.10). Dans 1 Samuel 5 et 6, les Philistins ne purent supporter la présence de l'Éternel. Dans 1 Samuel 7, c'est Israël qui ne le pouvait pas non plus.

Il en a toujours été ainsi depuis ce moment jusqu'à aujourd'hui. Comme quelqu'un l'a dit justement : « *Si l'on pouvait mettre un homme non converti au Paradis, il en ressortirait au plus vite !* » Quelle vérité révélatrice ! Elle dit quelque chose de profond sur l'humanité et explique la perversité morale dont certains de ses membres peuvent faire preuve. Si l'homme ne peut pas supporter la présence de Dieu, à quoi est-il bon et de quoi est-il capable ? Questions graves et solennelles.

Mais toute la maison d'Israël se lamentait devant l'Éternel. Vingt longues et pénibles années s'étaient écoulées sans la douce conscience de sa présence. Alors Samuel parla à toute la maison d'Israël : « *Si vous revenez à l'Éternel de tout votre cœur, éloignez de vous les dieux étrangers et les Astartés, préparez vos cœurs pour l'Éternel et servez-le-lui seul. Et c'est Lui, et non l'arche, qui vous délivrera de la main des Philistins.*

*Les Israélites rejetèrent alors les Baals et les Astartés, et servirent l'Éternel seul. Samuel dit : Rassemblez tout Israël à Mitspa, et je prierai l'Éternel pour vous. Ils se rassemblèrent à Mitspa, puisèrent de l'eau et la répandirent devant l'Éternel. Ils jeûnèrent ce jour-là et dirent : Nous avons péché contre l'Éternel » (1 Samuel 7.2-6).*

La situation est ici totalement différente de celle de 1 Samuel 4. Nous voyons le vase vide se préparer à recevoir la plénitude de Dieu. Plus de vaine présomption, plus de recherche du salut dans un objet extérieur. Tout est réel, tout vient du cœur. Au lieu des cris d'orgueil, il y a l'eau répandue ; image frappante et parlante de faiblesse et d'impuissance totales. En un mot, l'homme reprend sa juste place, et cela, nous le savons, est le prélude certain à l'intervention de Dieu.

Ce grand principe se déploie comme un fil d'or à travers toute l'œuvre divine, à travers toute l'histoire du peuple de Dieu, à travers toute l'histoire des âmes. Il tient en quelques mots essentiels : « Repentance et rémission des péchés ». **La repentance est la vraie place de l'homme. La rémission des péchés est la réponse de Dieu.** La première est le vase vide ; la seconde, la plénitude de Dieu. Quand les deux se rencontrent, tout est accompli.

La scène qui suit en est une illustration frappante. Israël ayant pris sa juste place, Dieu est libre d'agir en sa faveur. Ils s'étaient reconnus comme de l'eau répandue sur le sol : totalement impuissants, totalement inutiles.

C'était tout ce qu'ils avaient à dire pour leur défense, et cela suffisait. Dieu pouvait alors intervenir et défaire rapidement les Philistins : « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* » (Romains 8.31).

*« Samuel prit un agneau de lait et l'offrit en holocauste entièrement à l'Éternel. Il implora l'Éternel pour Israël, et l'Éternel l'exauça. Tandis que Samuel offrait l'holocauste, les Philistins s'approchèrent pour livrer bataille à Israël »* Ils ignoraient totalement à qui ils avaient affaire ! *« Mais ce jour-là, l'Éternel fit retentir un grand tonnerre contre les Philistins et les mit en déroute ; ils furent frappés devant Israël... Alors Samuel prit une pierre, la plaça entre Mitspa et Shen, et l'appela Eben-Ézer en disant : Jusqu'ici l'Éternel nous a secourus »*.

Quel contraste entre les cris fanfarons d'Israël en 1 Samuel 4 et le tonnerre de l'Éternel en 1 Samuel 7 ! Les premiers relevaient de la prétention humaine ; le second, de la puissance divine. Les premiers furent aussitôt suivis d'une défaite humiliante ; le second, d'un triomphe éclatant. Les Philistins ne savaient rien de ce qui s'était passé : l'eau répandue, le cri de pénitence, l'offrande de l'agneau, l'intercession de Samuel. Que pouvaient savoir des Philistins incirconcis de ces précieuses réalités ? Absolument rien.

En revanche, lorsque la terre avait résonné des cris d'orgueil d'Israël, ils avaient pu comprendre cela. Les hommes du monde comprennent et apprécient l'affirmation de soi et la confiance en soi ; mais ce sont précisément ces choses-là qui éloignent Dieu. **Un cœur brisé, un esprit contrit, une âme humble : voilà ce qui lui plaît.** Quand Israël s'est abaissé, s'est soumis à l'examen de conscience et à la confession, alors le tonnerre de l'Éternel a retenti et l'armée des Philistins a été dispersée et confondue. La plénitude de Dieu attend toujours un vase vide. Vérité bénie et précieuse ! Puissions-nous en saisir toujours plus pleinement la profondeur, la richesse, la puissance et l'étendue !

Avant de conclure, je voudrais souligner que 1 Samuel 4 et 7 nous rappellent les Églises de Laodicée et de Philadelphie décrites dans Apocalypse 3. La première nous présente une situation que nous devons absolument éviter ; la seconde, une situation que nous devons cultiver avec soin et ferveur. Dans la première, on voit une misérable autosatisfaction et le Christ oublié. Dans la seconde, on voit une faiblesse et un néant conscients d'eux-mêmes, mais le Christ exalté, aimé et honoré, sa Parole gardée et son Nom chéri.

Et n'oublions pas que ces choses se poursuivent jusqu'à la fin. Il est très instructif de remarquer que les quatre dernières des sept Églises nous offrent quatre phases de l'histoire de l'Église jusqu'à son terme.

À Philadelphie, comme nous l'avons dit, on trouve cet état d'âme et cette disposition du cœur que tout vrai croyant et toute assemblée de croyants devraient cultiver avec diligence et manifester fidèlement.

Laodicée, au contraire, présente un état d'âme et une disposition du cœur dont nous devrions nous détourner avec une crainte révérencieuse. Philadelphie est aussi chère que Laodicée est odieuse au cœur du Christ. La première, il en fera une colonne dans le temple de son Dieu ; la seconde, il la vomira de sa bouche, et Satan s'en emparera pour en faire une cage pour toutes sortes d'oiseaux impurs et odieux : Babylone ! Perspective terrible pour tous ceux que cela concerne.

**Et n'oublions jamais que quiconque prétend être Philadelphie est en réalité animé par l'esprit de Laodicée. Là où vous trouvez la prétention, la suffisance et l'affirmation de soi, vous avez, en esprit et en principe, Laodicée ; de laquelle puisse le Seigneur délivrer tout son peuple !**

Contentons-nous de n'être rien ni personne dans ce monde qui exalte tout. Aspirons à marcher dans l'ombre, du point de vue des regards humains, sans jamais nous éloigner de la lumière du visage de notre Père.

En un mot, gardons toujours présente à l'esprit cette vérité : **la plénitude de Dieu attend toujours un vase vide.**

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !  
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !  
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*  
Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26